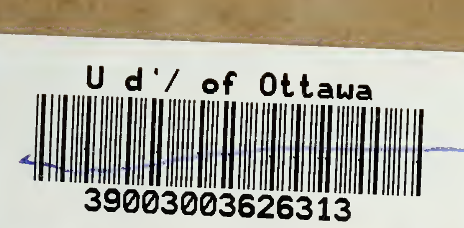
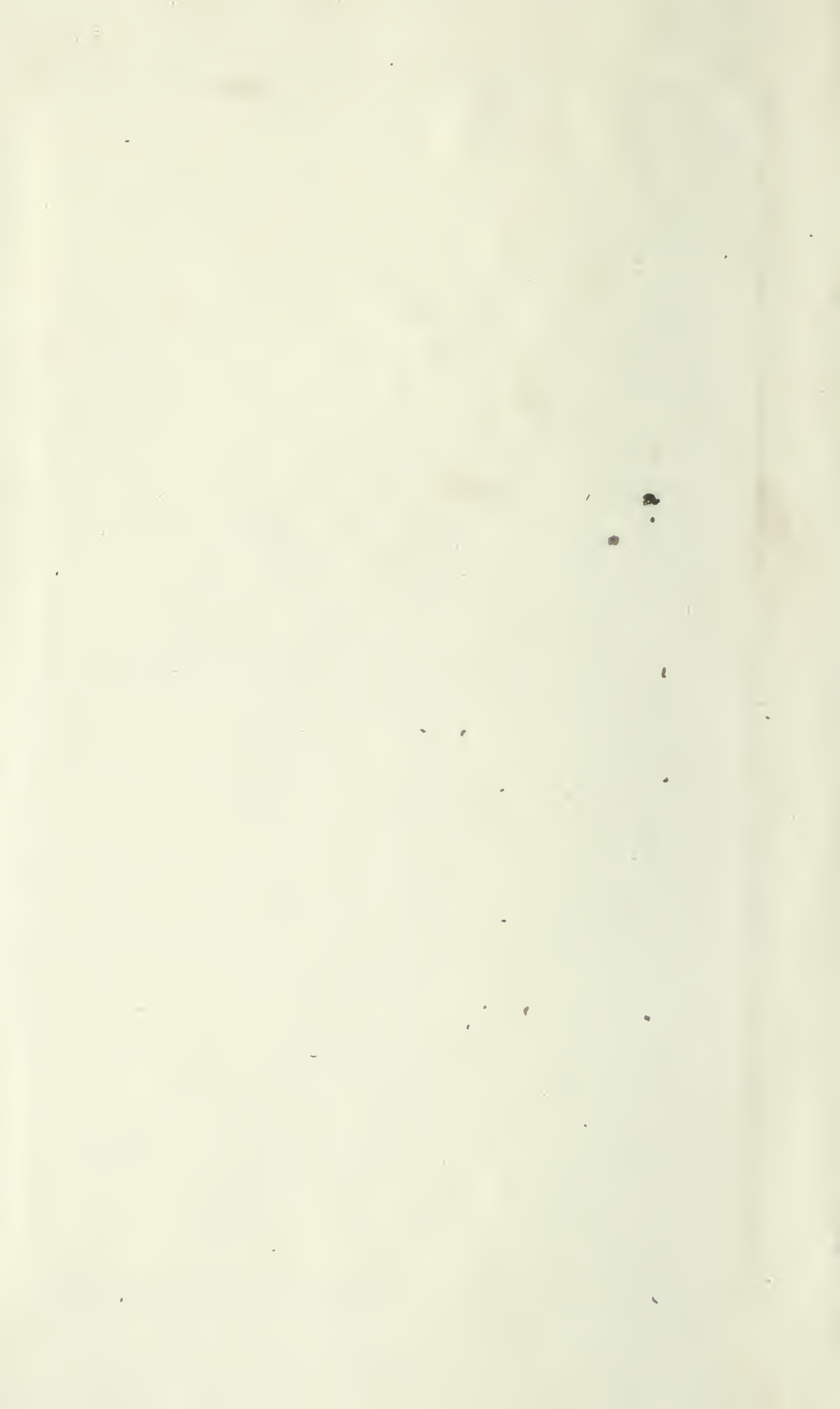
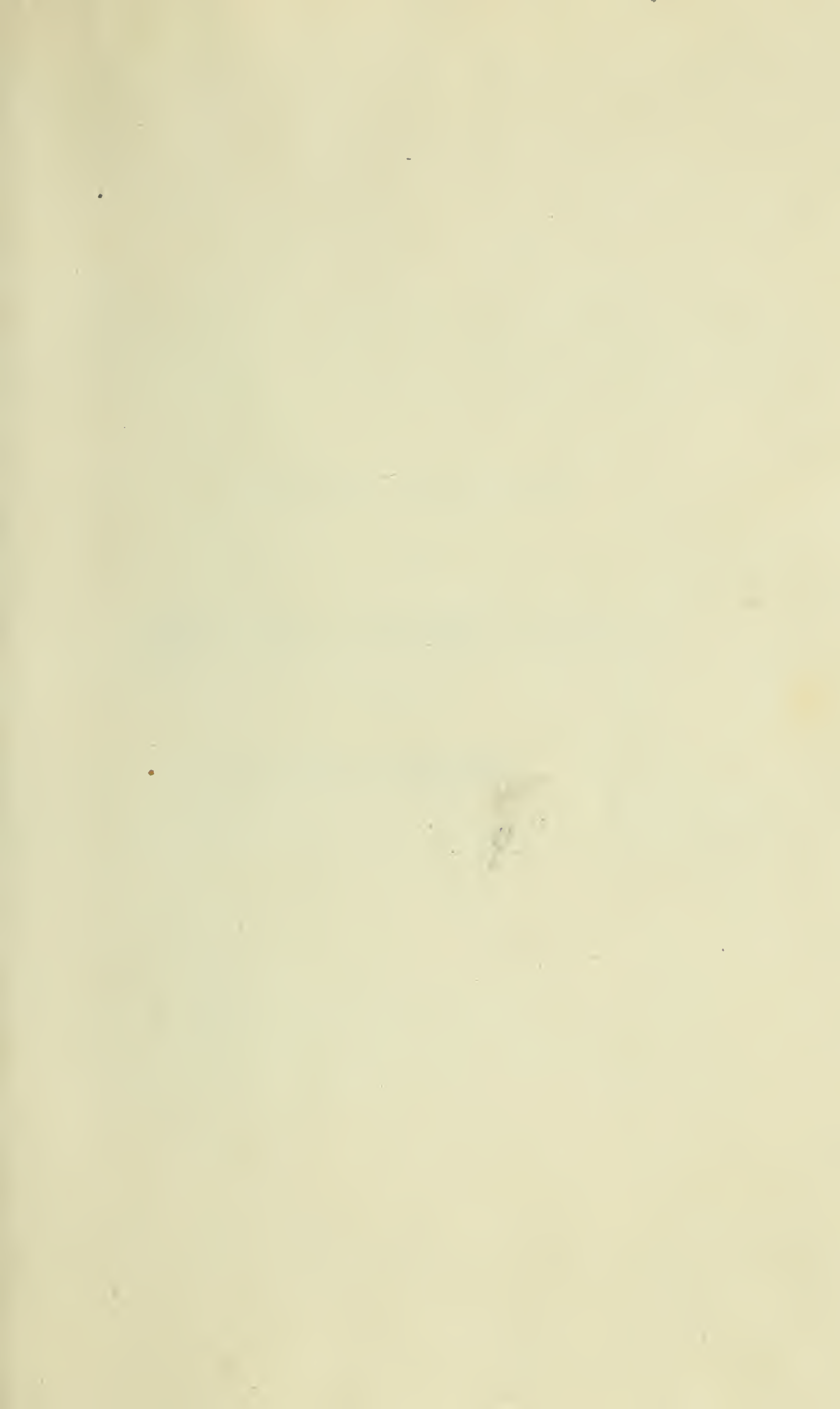






ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT.

TOME SEIZIÈME.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.





A. Desenne del. *Sisco sc*

GUY MANNERING.

DOMINIE SAMPSON RENCONTRE MEG MERRILIES A DERNCLEUGH.

T. XVI Ch. XLVI.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT

TOME XVI.

GUY MANNERING

Tony Johannot del et sc

PARIS

CHARLES GOSSELIN & A. SAUTELET & Cie

M.D.CCC.XXVI.



GUY MANNERING,

OU

L'ASTROLOGUE.

(Guy Mannering, or the Astrologer.)

TOME TROISIÈME.

» On dit que certains mots ou signes merveilleux
» Évoquent les esprits à l'heure planétaire.
» Mais fasse qui voudra ce métier dangereux :
» Quant à moi, je l'avoue, il ne me tente guère. »

LE LAI DU DERNIER MENESTREL.



GUY MANNERING,

OU

L'ASTROLOGUE.

(Guy Mannering, or the Astrologer.)

CHAPITRE XLII.

> « Appelez les témoins, on ouvre l'audience.
> » Vertueux président, daignez prendre séance ;
> » Et vous, dont on connaît la rigide équité,
> » Vous êtes juge aussi, siégez à son côté. »
>
> SHAKSPEARE. *Le roi Lear.*

Tandis qu'on préparait sa voiture, Glossin avait à composer une lettre qui ne lui demanda pas peu de temps : c'était pour son voisin, comme il aimait à l'appeler, sir Robert Hazlewood, chef d'une ancienne et puissante famille dont l'influence s'était accrue de toute celle qu'avaient successivement perdue les Ellangowan.

Sir Robert était un homme âgé, excessivement fier, aimant passionnément sa famille, qui n'était composée que d'un fils et d'une fille, du reste se conduisant avec honneur et équité, autant par principe que par crainte de la censure du monde. Rien ne pouvait égaler l'orgueil et l'importance qu'il attachait à son nom, qui venait d'être illustré par un titre de baronnet qu'il avait recueilli dans une succession. Il avait toujours nourri une secrète animosité contre les Ellangowan, parce que la tradition rapportait qu'un baron de cette famille avait obligé le fondateur de la maison des Hazlewood à lui tenir l'étrier pour monter à cheval. Il affectait une espèce de style pompeux et fleuri, qui devenait souvent ridicule par la manière dont il arrangeait ses périodes.

Tel était le personnage à qui Glossin écrivait, et dont il voulait par son style satisfaire la vanité et l'orgueil. Voici le billet qu'il lui adressa.

« M. Gilbert Glossin (il avait grande envie d'ajouter d'*Ellangowan*, mais la prudence l'en empêcha, et il supprima cette qualification territoriale) : M. Gilbert Glossin a l'honneur d'offrir ses complimens respectueux à sir Robert Hazlewood, et de l'informer qu'il a été assez heureux pour faire arrêter ce matin la personne qui a blessé M. Charles Hazlewood. Comme sir Robert Hazlewood désirera sûrement procéder lui-même à l'interrogatoire du coupable, M. G. Glossin le fera conduire à l'auberge de Kippletringan, ou au château d'Hazlewood, suivant les ordres que sir Robert Hazlewood voudra lui donner; et avec la permission de sir Robert Hazlewood, M. G. Glossin aura l'honneur de se rendre à l'un ou à l'autre de ces deux endroits avec

les preuves et les déclarations qu'il a été assez heureux pour recueillir dans cette affaire atroce.

« Ellangowan, ce mardi.

« A sir Robert HAZLEWOOD, d'Hazlewood, Baronnet, au château d'Hazlewood. »

Il envoya ce billet par un domestique à cheval à qui il recommanda de faire grande diligence. Peu de temps après il fit monter dans sa voiture deux de ses satellites avec Bertram, et les suivit à cheval, au petit pas, jusqu'à un endroit où la route se divise en deux branches, dont l'une conduit au château d'Hazlewood et l'autre à Kippletringan. Là, il attendit le retour de son messager, la réponse de sir Robert devant décider quel chemin il suivrait. Environ une demi-heure après, le domestique revint avec un billet bien plié, scellé d'un cachet aux armes d'Hazlewood, qui portait des marques de la nouvelle dignité de sir Robert.

« Sir Robert Hazlewood d'Hazlewood remercie M. G. Glossin des peines, soins et embarras qu'il a pris dans une affaire qui touche de si près la famille de sir Robert. Il le prie d'amener le prisonnier au château d'Hazlewood, et d'apporter les preuves et documens dont il parle. Lorsque l'affaire sera finie, si M. G. Glossin n'a pas d'autre engagement, sir Robert et lady Hazlewood seront charmés d'avoir sa compagnie à dîner.

» Au château d'Hazlewood, ce mardi.

« A M. GILBERT GLOSSIN. »

— Ah! pensa Glossin, j'y ai mis un doigt enfin, la main passera bientôt tout entière. Mais d'abord débar-

rassons-nous d'un personnage qui me gêne considérablement. Je sais comment m'emparer de l'esprit de sir Robert. Il est fier, présomptueux, il profitera de toutes les suggestions que je lui donnerai, et en ayant l'air d'agir d'après ses propres lumières il suivra aveuglément toutes mes impulsions. Ainsi j'aurai l'avantage d'être le véritable magistrat, et je n'encourrai pas le risque d'une odieuse responsabilité.

Pendant que Glossin formait tous ces projets, la voiture s'approchait du château d'Hazlewood à travers une belle avenue de vieux chênes. Cet édifice, qui ressemblait à une ancienne abbaye, avait été bâti à différentes époques. Une partie servait de prieuré du temps de la reine Anne, et, lors de sa suppression, Hazlewood en avait obtenu la concession de la couronne, avec les terres qui en dépendaient. Il était situé dans une position très-agréable, sur le bord de la rivière dont nous avons déjà parlé. Un parc d'une étendue considérable y était joint. Les environs avaient un air sombre, majestueux, et un peu mélancolique, qui s'accordait parfaitement avec l'architecture antique du bâtiment. Tout y paraissait dans le plus grand ordre, et annonçait le rang et l'opulence du propriétaire.

Lorsque la voiture de M. Glossin s'arrêta à la porte du château, sir Robert examina d'une de ses fenêtres quel était l'équipage qui arrivait. En reconnaissant Glossin, il ne put réprimer un sentiment d'indignation contre un homme qui, naguère simple procureur, se donnait les tons d'un homme de qualité. Mais son courroux s'apaisa en remarquant que les panneaux de la voiture n'étaient ornés que d'un chiffré formé par deux G. Il faut avouer cependant que cette modestie apparente

n'était due qu'à M. Cumming le généalogiste, qui, étant très-occupé en ce moment à fabriquer des armoiries pour deux commissaires de l'Amérique du Nord, trois pairs irlandais, et deux gros négocians de la Jamaïque, n'avait pas eu le temps de s'occuper de celles du nouveau seigneur d'Ellangowan. Mais cette circonstance servit parfaitement Glossin dans l'esprit du fier baronnet.

Les officiers de justice restèrent avec le prisonnier dans une espèce d'antichambre; Glossin fut introduit dans un grand salon garni d'une boiserie en chêne vernissé, et orné des antiques portraits des ancêtres de sir Robert. Sa conscience l'avertissant que son mérite n'était pas suffisant pour faire oublier la bassesse de sa naissance, il sentit toute son infériorité; et la manière dont il se présenta, ses salutations serviles et répétées, prouvèrent que le nouveau seigneur d'Ellangowan n'avait pas encore oublié les humbles habitudes de l'ancien procureur. Il cherchait à se persuader qu'il n'agissait ainsi que pour flatter la vanité du vieux baronnet, et la faire tourner ensuite à son avantage; mais il se trompait lui-même sur ses sentimens, et il éprouvait malgré lui l'influence des préjugés qu'il voulait caresser.

Sir Robert le reçut avec cette politesse étudiée qui faisait sentir en même temps son immense supériorité, et la bonté avec laquelle il voulait bien descendre du haut de sa grandeur pour se mettre de niveau avec un homme qu'il regardait comme bien au-dessous de lui. Il remercia Glossin de s'être occupé d'une affaire qui concernait sa famille. — Tous mes aïeux, dit-il en lui montrant ses portraits de famille, vous sont obligés comme moi, pour les peines, les soins et l'embarras que

vous vous êtes donnés en leur considération. Je n'ai nul doute que s'ils pouvaient joindre leur voix à la mienne, ils ne vous remerciassent comme je le fais, du zèle et de l'intérêt que vous avez témoignés dans une affaire concernant un jeune homme qui doit perpétuer leur nom et leur famille.

Glossin fit trois nouveaux saluts en s'inclinant toujours plus profondément à chaque fois; d'abord en l'honneur du noble personnage en présence duquel il se trouvait, ensuite par respect pour les membres paisibles de cette auguste famille qui ornaient la boiserie, et enfin par déférence pour le jeune seigneur chargé de perpétuer leur race et leurs titres. Cet hommage flatta sir Robert, et prenant le ton d'une familiarité gracieuse : — Maintenant, lui dit-il, M. Glossin, mon bon, cher et véritable ami, vous me permettrez dans cette affaire de profiter de vos connaissances, car je ne suis pas très-habitué à exercer les fonctions de juge de paix. Cela convient mieux aux gens dont les affaires domestiques n'exigent pas autant de soins, de temps et d'attention que les miennes.

La réponse de Glossin fut, comme on le juge bien, que ses faibles lumières étaient au service de sir Robert Hazlewood, mais que la haute réputation dont jouissait sir Robert Hazlewood l'empêchait d'espérer qu'il pût lui être de quelque utilité.

— Pardonnez-moi, mon cher monsieur, dit le laird, je veux parler des détails ordinaires d'une justice de paix. J'ai commencé autrefois par suivre le barreau, et j'avais fait quelques progrès dans la connaissance théorique, spéculative et abstraite de notre code municipal; mais aujourd'hui un homme de qualité, et jouissant de

quelque fortune, ne peut se distinguer au barreau sans imiter ces aventuriers qui sont aussi disposés à plaider pour un manant que pour le premier noble du pays. Je me souviens que la première affaire qui fut mise sur mon bureau me dégoûta pour jamais. C'était une contestation relative à une vente de suif entre un boucher et un chandelier, et je vis que l'on s'attendait que je salirais ma bouche, non-seulement des noms vulgaires de ces hommes, mais encore des termes techniques et des phrases dégoûtantes de leurs viles professions. En honneur, mon cher monsieur, depuis ce temps, il ne m'a plus été possible de supporter la vue d'une chandelle.

M. Glossin témoigna son indignation du vil usage auquel on avait voulu abaisser les talens du baronnet. Passant ensuite à l'affaire qui l'amenait, il lui offrit de remplir près de lui les fonctions de clerc ou d'assesseur. — D'abord, ajouta-t-il, je crois que nous n'aurons pas de difficulté à prouver le fait principal, c'est-à-dire que le prisonnier est celui qui a tiré un coup de fusil sur M. Hazlewood. S'il voulait le nier, M. Hazlewood serait là pour fournir des preuves.

— Mon fils n'est pas ici aujourd'hui, M. Glossin.

— Hé bien! nous prendrons le serment du domestique qui l'accompagnait. Mais je ne crois pas que le fait soit nié; je crains davantage que, d'après la manière favorable et indulgente dont on m'assure que M. Charles Hazlewood a bien voulu rendre compte de cette affaire, on ne la regarde comme une rencontre accidentelle, un effet du hasard, où a manqué l'intention de nuire, et qu'on n'ordonne la mise en liberté de cet homme, qui ira commettre d'autres crimes.

— Je n'ai pas l'honneur de connaître la personne

qui remplit les fonctions d'avocat du roi, dit gravement sir Robert; mais je présume, monsieur, j'aime à croire, je suis convaincu qu'il considérera le seul fait d'avoir blessé le jeune Hazlewood, même par inadvertance (pour donner à la chose le nom le plus doux, le plus favorable et le plus invraisemblable), comme un crime qui ne serait pas assez puni par un simple emprisonnement, et qui mérite la déportation.

— Je pense entièrement comme vous, sir Robert; mais j'ai remarqué que la cour d'Édimbourg et même les officiers du roi se piquent d'indifférence dans l'administration de la justice, et n'ont aucun égard au rang et à la naissance: je crains donc...

— Comment, monsieur, n'avoir pas égard au rang et à la naissance! Me direz-vous que cette doctrine puisse être professée par des hommes bien nés et imbus des principes d'une éducation légale? Non, monsieur. Une bagatelle, prise dans la rue, est qualifiée de vol; mais le vol prend le nom de sacrilège, quand il est commis dans une église: ainsi, par une juste conséquence des divers degrés de la société, le crime change de caractère suivant le rang de celui contre qui il est projeté, commis, exécuté.

Glossin ne répondit à cette tirade, débitée avec emphase et d'un ton dogmatique, qu'en inclinant profondément la tête; mais il fit observer qu'en tout état de cause, et quand même on suivrait les principes erronés dont il venait de parler, il y avait encore une autre charge légale contre M. Van Beest Brown.

— Van Beest Brown! c'est là le nom de ce misérable! Grand Dieu! faut-il que le jeune Charles Hazlewood ait été en danger de perdre la vie, qu'il ait eu la clavicule

de l'épaule droite lacérée et disloquée, des fragmens de balle dans l'apophyse acromion, ainsi que le constate le procès-verbal dressé par le chirurgien de ma famille; et tout cela par le fait d'un misérable obscur, dont le nom est Van Beest Brown.

— Il est vrai, sir Robert, que c'est une chose à laquelle on ne peut songer de sang-froid; mais permettez-moi de continuer ce que je voulais vous dire. D'après les papiers que voici (et il tira de sa poche le portefeuille de Dirk Hatteraick), il paraît qu'un homme portant le même nom était lieutenant du lougre de contrebandiers dont l'équipage attaqua, il y a peu de temps, la maison du colonel Mannering à Woodbourne, et je ne doute pas que ce ne soit le même individu que notre prisonnier : c'est ce que votre sagacité vous fera découvrir en l'interrogeant.

— Il n'y a pas le moindre doute, mon cher monsieur; c'est lui bien certainement. Ce serait faire injure, même à la plus vile classe du peuple, si on supposait qu'il puisse s'y trouver deux hommes portant un nom si choquant pour les oreilles que celui de Van Beest Brown.

— Cela est vrai, sir Robert; il n'y a pas l'ombre d'un doute. Vous voyez d'ailleurs que cette circonstance mène à découvrir ce qui a déterminé ce misérable à commettre ce crime. Vous approfondirez ses motifs, sir Robert, vous les ferez ressortir de son interrogatoire. Quant à moi, je ne puis m'empêcher de penser qu'il a été poussé par un esprit de vengeance; qu'il a voulu punir M. Hazlewood d'avoir défendu le château de Woodbourne contre lui et ses compagnons avec un courage digne de ses nobles et illustres ancêtres.

— Je l'interrogerai sur tout cela, mon cher monsieur; mais, dès à présent, je prévois que j'adopterai l'explication, la solution que vous me proposez de cette énigme et de ce mystère. Oui c'est la vengeance; ce ne peut être aucune autre raison. Eh! grand Dieu! d'où part cette vengeance, et qui voulait-elle atteindre? Elle a été conçue, projetée, dirigée contre le jeune Charles Hazlewood, effectuée, exécutée et accomplie par les mains de Van Beest Brown! Dans quel temps vivons-nous, mon digne voisin (on voit que Glossin faisait de rapides progrès dans les bonnes graces du baronnet)? Dans un temps où les fondemens de la société sont ébranlés jusque dans leur base; où le rang et la naissance, qui doivent briller au plus haut de l'édifice social, sont confondus avec les plus vils matériaux! Oh! mon bon M. Glossin, de mon temps, l'usage de l'épée et du pistolet, de ces nobles armes, était réservé à la noblesse; les querelles des gens du peuple se vidaient avec des bâtons coupés, arrachés, déplantés dans un bois voisin; mais aujourd'hui le paysan veut trancher du gentilhomme; les gens du plus bas étage ont leur point d'honneur; leurs querelles se décident les armes à la main; mais allons, mon temps est précieux, faites entrer ce drôle, ce Van Beest Brown, et débarrassons-nous de sa présence, au moins pour le moment.

CHAPITRE XLIII.

« Le coup qu'il m'apprêtait est retombé sur lui.
» Ainsi l'on voit parfois la main malavisée
» Se blesser en voulant allumer la fusée ;
» Mais, bien loin que mon cœur aspire à se venger,
» Je voudrais être sûr qu'il est hors de danger. »

La Jolie Fille d'auberge.

Le prisonnier fut alors amené devant les deux respectables magistrats. Glossin, tant à cause des remords de sa conscience que pour suivre le plan qu'il avait formé de rendre sir Robert l'instrument visible de cette affaire, tenait les yeux fixés sur la table, arrangeait, lisait les papiers relatifs à l'instruction, et se contentait de jeter en avant de temps en temps un mot décisif, lorsqu'il voyait le principal magistrat, celui qui en apparence s'occupait le plus de l'interrogatoire, hésiter et avoir

besoin d'assistance. Quant à sir Robert, on lisait sur son visage la sévérité d'un juge mêlée à un sentiment de dignité convenable à un baronnet issu d'une ancienne famille.

— Constables, faites approcher l'accusé de la table, là. Veuillez me regarder en face, monsieur, et répondre à haute voix aux questions que je vais vous faire.

— Puis-je savoir d'abord, monsieur, quelle est la personne qui se donne la peine de m'interroger? car les honnêtes gens qui m'ont amené ici n'ont pas jugé convenable de m'en informer.

— Et quel rapport, monsieur, mon nom et ma qualité peuvent-elles avoir avec les questions que j'ai à vous faire?

— Aucun peut-être, monsieur, mais elles peuvent influer sur mes dispositions pour y répondre.

— Sachez donc, monsieur, que vous êtes devant sir Robert Hazlewood et un autre juge de paix de ce canton. Voilà tout.

Comme ce nom ne parut pas produire sur le prisonnier un effet aussi foudroyant que le baronnet s'y attendait, ses préventions contre lui ne firent qu'augmenter.

—Votre nom n'est-il pas Van Beest Brown?

— Oui, monsieur.

— Et quelle qualité désirez-vous que nous y ajoutions?

— Capitaine de cavalerie au service de Sa Majesté.

Cette réponse étourdit un instant le baronnet; mais il reprit courage en voyant l'air d'incrédulité peint sur le visage de Glossin, et en entendant une espèce de sifflement par lequel il témoignait le peu de cas qu'il en faisait.

—Je crois, mon ami, qu'avant que nous nous séparions, nous vous trouverons un titre plus modeste.

—Si cela est, monsieur, je me soumets à tous les châtimens que mérite une telle imposture.

—Fort bien, monsieur. C'est ce que nous verrons. Connaissez-vous le jeune Hazlewood d'Hazlewood?

—Je n'ai jamais vu qu'une fois celui qui porte ce nom, et j'ai un bien vif regret de l'accident fâcheux dont notre rencontre a été suivie.

—Ainsi donc, monsieur, vous avouez que vous êtes l'auteur de la blessure qui a mis en danger les jours du jeune Hazlewood, considérablement endommagé la clavicule de son épaule droite, et mis plusieurs fragmens de plomb dans son apophyse acromion, ainsi que le constate le rapport du chirurgien?

—J'ignore, monsieur, l'étendue du danger qu'a pu courir M. Hazlewood; tout ce que je puis dire, c'est que j'en suis profondément affligé. Je le rencontrai dans un sentier fort étroit, donnant le bras à deux dames, et suivi d'un domestique. Avant que je pusse arriver à eux ou leur parler, le jeune Hazlewood prit un fusil des mains de son domestique, me coucha en joue, et me commanda d'un ton impérieux de me retirer. Comme je n'avais pas d'ordres à recevoir de lui, et que je ne voulais pas lui laisser les moyens d'user envers moi d'une violence à laquelle il paraissait disposé à recourir, je m'efforçai de le désarmer. Le coup partit par accident pendant cette lutte, et, à mon grand regret, punit ce jeune homme de son imprudence beaucoup plus sévèrement que je ne l'aurais voulu, quoique j'apprenne avec plaisir qu'il soit hors de danger, et qu'il n'a eu que le

châtiment que pouvait mériter un ton menaçant que je n'avais nullement provoqué.

— Ainsi, monsieur, dit sir Robert dont les traits annonçaient l'orgueil de sa dignité offensée, vous convenez, monsieur, que votre projet, monsieur, votre but, monsieur, votre intention, monsieur, étaient de désarmer le jeune Hazlewood de son fusil, monsieur, sur le chemin du roi. Je crois qu'en voilà bien assez, mon digne voisin, et que nous pouvons le faire conduire en prison.

—Vous savez mieux que moi ce qu'il convient de faire, sir Robert. Mais n'avez-vous pas un mot à lui dire sur ces contrebandiers?

—Vous m'y faites songer, mon cher monsieur. Hé bien! monsieur Van Beest Brown, vous qui vous qualifiez de capitaine au service de Sa Majesté, apprenez que je n'ignore pas que vous êtes un misérable contrebandier.

— Monsieur, si ce n'était votre âge, si vous ne paraissiez influencé par quelques étranges préventions, je ne pourrais vous pardonner le langage que vous vous permettez.

Mon âge, monsieur! des préventions étranges, monsieur! je vous déclare et vous proteste..... Mais, monsieur, avez-vous votre commission? Pouvez-vous me montrer quelques papiers, quelques lettres qui constatent le rang que vous prétendez occuper dans l'armée?

—Je n'ai rien de tout cela en ce moment, monsieur, mais par le retour d'un courrier ou deux...

—Et comment se fait-il, monsieur, si vous êtes capitaine de cavalerie au service du roi, que vous voyagiez en Écosse sans lettre de créance ou de recommanda-

tion, sans bagages, sans rien qui puisse démontrer votre rang, votre situation, votre état?

—J'ai eu le malheur, monsieur, d'être volé de tout mon bagage.

—Ah! ah! c'est donc vous qui avez pris une chaise de poste à ***** pour Kippletringan? qui avez laissé le postillon planter le piquet sur la route, et qui avez envoyé deux de vos camarades pour le battre et prendre les effets?

—J'étais, comme vous le dites, monsieur, dans une chaise de poste, nous étions égarés, et j'ai quitté la voiture pour tâcher de reconnaître la route. La maîtresse de l'auberge des *Armes de Gordon* à Kippletringan vous informera que la première chose que je fis le lendemain en arrivant chez elle fut de m'informer du postillon.

— Alors, permettez-moi de vous demander où vous avez passé cette nuit. Ce n'est pas dans la neige, sans doute? Vous ne pouvez croire qu'une telle réponse serait satisfaisante, probable, admissible.

—Je vous demande la permission, dit Bertram, se rappelant la promesse qu'il avait faite à l'Égyptienne, de ne pas répondre à cette question.

—Je m'en doutais. N'avez-vous pas été, cette nuit-là, dans les ruines du Derncleugh? dans les ruines de Derncleugh, monsieur?

— Je vous ai déjà dit que je ne répondrais point à cette question.

— Fort bien, monsieur. Je vais donc délivrer le mandat pour vous faire conduire en prison. Ayez la bonté de regarder ces papiers. Êtes-vous le Van Beest Brown à qui ils appartiennent?

Il faut savoir que Glossin avait mêlé dans les papiers

que tenait sir Robert des pièces qui appartenaient réellement à Bertram, et qui avaient été trouvées par les officiers de justice dans le lieu où l'on avait fait le partage de son porte-manteau.

— Quelques-uns de ces papiers sont à moi, dit Bertram en les examinant; ils étaient dans mon porte-feuille quand j'ai été volé; ils ne peuvent m'être d'aucune utilité, car je vois qu'on en a soustrait avec grand soin tous ceux qui pouvaient servir à établir la preuve du rang que j'occupe dans l'armée. Quant aux autres, qui sont des comptes de vaisseau, je ne les connais point, et ils appartiennent sans doute à une autre personne qui porte le même nom.

— Et croyez-vous, l'ami, me persuader qu'il soit possible qu'il se rencontre dans le même temps, et dans le même pays, deux personnes qui portent un nom aussi extraordinaire et aussi ignoble que le vôtre?

— Je ne vois pas, monsieur, pourquoi il ne pourrait pas s'y trouver deux Van Beest Brown, comme il s'y trouve deux Hazlewood. Mais pour parler sérieusement, j'ai été élevé en Hollande, et ce nom, qui semble paraître peu agréable à des oreilles anglaises...

Le sujet qu'entamait le prisonnier pouvait entraîner quelques inconvéniens pour Glossin. Celui-ci s'en aperçut, et se hâta de l'interrompre. Cette diversion au surplus n'était pas bien nécessaire. La comparaison présomptueuse que renfermait la dernière phrase de Bertram avait rendu sir Robert immobile et muet d'indignation. Les veines de son cou et de ses tempes étaient enflées à se rompre, et il restait avec l'air déconcerté d'un homme qui a reçu une injure mortelle à laquelle il croit au-dessous de sa dignité de répliquer. Tandis que, les sourcils

froncés et les yeux enflammés de colère, il respirait péniblement, Glossin vint à son secours. — Avec toute la soumission que je vous dois, sir Robert, il me semble que l'affaire est assez instruite. Un des constables, indépendamment de toutes les preuves déjà acquises, offre de faire serment que le couteau de chasse dont le prisonnier était armé ce matin, et dont il se servait, soit dit en passant, pour résister à un mandat légal, lui a été pris dans le combat qui a eu lieu entre les contrebandiers et les employés de l'accise, immédiatement avant l'attaque de Woodbourne. Cependant je ne voudrais pas que cette circonstance vous inspirât aucune prévention contre le prisonnier. Peut-être pourra-t-il expliquer comment cette arme se trouve en sa possession.

— C'est encore une question, monsieur, que je dois laisser sans réponse.

— Il existe encore une particularité qui mérite d'être approfondie. Le prisonnier a déposé entre les mains de mistress Mac-Candlish de Kippletringan une bourse contenant beaucoup de pièces de monnaies d'or frappées à différens coins, et des bijoux précieux de diverses espèces. Peut-être, sir Robert, jugerez-vous à propos de lui demander comment il est propriétaire d'objets qui se trouvent rarement rassemblés de cette manière.

— Monsieur Van Beest Brown, vous entendez, monsieur, la question qui vous est faite?

— De puissans motifs, monsieur, m'empêchent d'y répondre.

— J'en suis fâché, monsieur, car alors notre devoir, monsieur, nous met dans la nécessité de vous faire conduire en prison.

— Comme il vous plaira, monsieur. Faites attention cependant à ce que vous allez faire. Songez bien que je vous déclare que je suis capitaine de cavalerie au service de Sa Majesté ; que j'arrive tout récemment des Indes orientales ; qu'il est donc impossible que j'aie la moindre liaison avec les contrebandiers dont vous parlez. Mon lieutenant-colonel est actuellement à Nottingham ; mon major et les officiers de mon corps sont à Kingston sur la Tamise. Je consens à passer pour le dernier des hommes, si, par le retour de la poste de ces deux villes, je n'établis pas la preuve de ces deux faits de la manière la plus positive. Vous pouvez même, si vous le voulez, écrire vous-même au régiment, et.....

— Tout cela est fort bien, monsieur, dit Glossin commençant à craindre que la fermeté de Bertram ne fît quelque impression sur sir Robert, qui serait mort de honte s'il avait cru commettre le solécisme d'envoyer en prison un capitaine de cavalerie ; tout cela est fort bien ; mais ne pouvez-vous nous indiquer quelques témoins un peu moins éloignés de nous ?

— Il n'existe en Écosse que deux personnes avec qui j'aie eu des relations. L'une est un fermier de la vallée de Liddesdale, nommé Dinmont, demeurant à Charlies-Hope, mais il ne sait de moi que ce que je lui en ai dit, et ce que je viens de vous dire.

— En est-ce assez, sir Robert? Faudra-t-il faire venir devant nous ce rustre nous attester par serment sa crédulité ? Ha ! ha ! ha !

— Et quel est donc votre second témoin, l'ami ? dit le baronnet.

— Un gentilhomme que j'ai quelque répugnance à nommer, pour des raisons particulières, mais sous les

ordres duquel j'ai servi quelque temps dans les Indes, et qui a trop de probité pour refuser de me rendre le témoignage que je puis réclamer de lui comme militaire et comme homme d'honneur.

— Et quel est cet important témoin, monsieur? quelque payeur de demi-solde, quelque sergent, sans doute?

— Le colonel Guy Mannering, commandant ci-devant le régiment dans lequel j'ai eu l'honneur de vous dire que j'ai une compagnie.

— Le colonel Guy Mannering! pensa Glossin, qui diable l'aurait deviné?

— Le colonel Guy Mannering! dit le baronnet fort ébranlé dans son opinion. Mon cher monsieur, dit-il à Glossin en le tirant à part, ce jeune homme, avec un nom terriblement plébéien, montre une assurance modeste; son ton, ses manières, ses sentimens annoncent un gentilhomme, ou du moins quelqu'un qui a vécu dans la bonne compagnie. On donne, dans l'Inde, des commissions fort légèrement, fort indiscrètement, fort inconsidérément. Je crois que nous ferions mieux d'attendre le retour du colonel, qui est maintenant à Édimbourg.

— Vous êtes plus en état que personne, sir Robert, de décider ce qu'il convient de faire, dit Glossin; mais avec tout le respect possible, je vous soumettrai une réflexion. Je ne sais pas trop si nous avons le droit de relâcher cet homme sur une simple assertion dont il ne peut donner aucune preuve; et nous nous chargerions d'une pesante responsabilité, si nous le retenions prisonnier sans le faire conduire dans une prison publique. C'est à vous de décider, sir Robert; j'ajouterai seulement que moi-même j'ai été sévèrement blâmé, tout récemment, pour avoir fait détenir momentané-

ment un prisonnier dans un endroit que je croyais bien sûr, et où il était gardé par des officiers de justice. L'homme parvint à s'échapper; et je ne puis me dissimuler que la réputation que j'ai acquise d'être un magistrat attentif et circonspect en a souffert jusqu'à un certain degré. Ceci est une simple observation, sir Robert, et je concourrai avec vous à tout ce que vous jugerez convenable.

Glossin n'ignorait pas que cette observation était bien suffisante pour décider son collègue, qui, quoique gonflé d'orgueil et plein de son importance, profitait volontiers des lumières des autres. Sir Robert résuma donc l'affaire de la manière suivante, basant son discours en partie sur la supposition que l'accusé était un homme d'honneur, et en partie sur la croyance que c'était un misérable, un assassin.

— Monsieur, monsieur Van Beest Brown, je vous appellerais capitaine Brown, s'il y avait le moindre sujet, la moindre cause, la moindre raison pour croire que vous soyez réellement capitaine, ou que vous apparteniez au corps respectable dont vous parlez, ou même à tout autre corps au service de Sa Majesté, relativement à laquelle circonstance je demande que vous entendiez bien que je ne prétends émettre aucune opinion, déclaration, détermination fixe, positive et inébranlable. Je dis donc, M. Brown, que nous avons décidé que, attendu les circonstances désagréables dans lesquelles vous vous trouvez, ayant été volé, comme vous le dites, assertion sur laquelle je suspends mon opinion, et ayant en votre possession de l'or et des bijoux d'une valeur considérable, ayant entre les mains un couteau de chasse dont vous ne voulez pas expliquer comment

vous êtes devenu propriétaire; je dis, monsieur, que nous avons décidé, résolu et déterminé de vous faire conduire dans une prison, ou plutôt, de vous y assigner un logement, jusqu'à ce que le colonel Mannering soit de retour d'Édimbourg.

— Puis-je vous demander avec une humble soumission, sir Robert, si votre dessein est de faire conduire ce jeune homme à la prison commune du comté? Si vous n'avez pas pris une détermination précise à cet égard, je prendrai la liberté de vous faire observer qu'on pourrait le mener avec moins de bruit et d'éclat dans celle de Portanferry, ce qui paraît préférable dans le cas où par hasard sa déclaration se trouverait véritable.

— Sans doute. Il y a d'ailleurs un détachement de soldats à Portanferry, pour garder le magasin des douanes; et sur le tout, considérant chaque chose, et vu que cette place est très-convenable, je dis que, tout considéré, nous ordonnons, non, nous autorisons la détention de monsieur dans la prison de Portanferry.

Le mandat fut délivré sur-le-champ, et on informa Bertram qu'il serait conduit le lendemain matin dans le gîte qu'on lui destinait, sir Robert ne voulant pas l'y envoyer le soir, de crainte qu'on ne tentât de le délivrer en route. Il devait jusque-là être détenu au château d'Hazlewood.

— Cet emprisonnement, pensa Bertram, ne peut être aussi rigoureux, ni durer aussi long-temps que ma captivité dans les Indes. Mais que le diable emporte la vieille tête formaliste, et son associé plus malin qui parle

toujours à demi-voix. Ils ne veulent pas entendre une histoire toute simple !

En même temps Glossin prenait congé du baronnet avec maintes révérences respectueuses, et en lui faisant mille basses excuses sur ce qu'il ne pouvait se rendre à son invitation de dîner. Il espérait, ajouta-t-il, qu'en quelque autre occasion il lui serait permis de venir présenter ses devoirs au respectable baronnet, à milady Hazlewood et au jeune M. Hazlewood.

— Certainement, monsieur, lui répondit sir Robert d'un air affable, je me flatte que ma famille n'a jamais manqué de civilité pour ses voisins, et je vous en donnerai la preuve, M. Glossin, quand j'irai dans vos environs, en entrant chez vous aussi familièrement qu'il est convenable, c'est-à-dire qu'on peut le croire, le penser, l'espérer.

— Maintenant, pensa Glossin, il s'agit de trouver Dirk Hatteraick et ses gens, d'imaginer un moyen pour écarter la garde des douanes, et de frapper le grand coup : tout dépend de l'activité. — Qu'il est heureux que Mannering soit à Édimbourg en ce moment ! Ce jeune homme est connu de lui ! Cette circonstance ajoute encore à mes dangers. Ici il permit à son cheval de ralentir son pas. — Et si j'essayais de composer avec l'héritier ! Il est vraisemblable qu'il consentirait à abandonner une bonne partie du bien pour obtenir la restitution du reste, et j'abandonnerais Hatteraick. Mais non, non, il y a trop d'yeux ouverts sur moi : Hatteraick lui-même, Gabriel et cette vieille sorcière ! — Non, il faut suivre mon premier plan. A ces mots, il fit sentir l'éperon à son cheval, et partit au grand trot pour mettre ses machines en mouvement.

CHAPITRE XLIV.

« Qu'est-ce qu'une prison ? un séjour de souci,
» Où le cœur du coupable est encore endurci ;
» Pour juger un ami pierre de touche sûre,
» Tombeau prématuré dont frémit la nature :
» On y voit le coupable, on y voit l'innocent ;
» L'honnête homme y gémit à côté du brigand. »

Inscription sur la prison d'Édimbourg.

Le lendemain matin de bonne heure, la voiture qui avait amené Bertram au château d'Hazlewood le conduisit au lieu destiné pour sa détention, à Portanferry. Il était toujours accompagné de ses deux silencieux surveillans. La prison, de même que le bâtiment de la douane qui lui était contigu, était située si près de la mer, qu'on avait jugé nécessaire de fortifier ces deux édifices par un rempart ou boulevart construit en grosses pierres du côté du rivage, et contre lequel les flots

venaient se briser. La prison servait de maison de correction, et était aussi une espèce de succursale pour la prison du comté, qui était fort vieille, et dont la situation n'était pas très-convenable pour l'arrondissement de Kippletringan. Elle était entourée de très-hautes murailles, et avait une petite cour dans laquelle les malheureux habitans de ce séjour avaient à certaines heures la permission de se promener et de prendre l'air. Mac-Guffog, un de ceux qui avaient arrêté Bertram, et qui l'accompagnait en ce moment, était le concierge de ce lugubre palais. Il donna ordre d'arrêter la voiture à la porte, et descendit pour la faire ouvrir. Le bruit qu'il fit en frappant attira vingt ou trente enfans déguenillés. Ils abandonnèrent leurs petites chaloupes et frégates qu'ils faisaient naviguer dans des mares d'eau salée que la mer avait laissées sur le rivage en se retirant, et accoururent pour voir quel était le prisonnier qui allait sortir de la belle voiture neuve de Glossin. On entendit gémir une grosse serrure et de nombreux verrous, — la porte s'ouvrit, — et l'on vit paraître une amazone redoutable, mistress Mac-Guffog. C'était une femme d'une force et d'une résolution capable de maintenir l'ordre dans la maison pendant l'absence de son mari, ou lorsqu'il avait pris une trop forte dose de liquide. Sa voix rauque, qui pouvait le disputer en agrémens au bruit harmonieux de ses verrous, eut bientôt fait reculer toute la marmaille qui se trouvait à sa porte ; et s'adressant à son aimable époux : — Allons, mon homme, lui dit-elle, dépêchez-vous, entrez donc, qu'attendez-vous ?

— Retiens ta langue, et va-t'en au diable ! lui répondit son tendre mari en assaisonnant cette phrase d'épi-

thètes énergiques que le lecteur nous excusera de ne pas répéter. — Hé bien, mon brave, dit-il alors à Bertram, descendez-vous, ou faut-il vous donner la main?

Bertram sortit de voiture; et dès qu'il eut mis pied à terre il fut saisi au collet par les constables, quoiqu'il n'opposât aucune résistance, et entraîné dans la cour au milieu des cris des enfans presque nus, qui se tenaient à une distance respectueuse de mistress Mac-Guffog. Dès qu'il eut passé le seuil de la porte, elle roula de nouveau sur ses gonds avec fracas, les verrous furent poussés; et la portière, tournant des deux mains une énorme clef, la retira de la serrure, et la mit dans une grande poche de drap rouge pendue à son côté.

Bertram se trouvait alors dans la petite cour dont nous avons parlé. Quelques prisonniers s'y promenaient, et semblaient avoir éprouvé un instant de soulagement par le coup d'œil que l'ouverture momentanée de la porte leur avait permis de jeter jusque sur l'autre côté d'une rue étroite et malpropre. Ce sentiment n'étonnera personne, si l'on réfléchit que leur vue était bornée à la porte redoutable de leur cachot, aux murs élevés qui les entouraient, au ciel qui leur servait de dais, et au mauvais pavé sur lequel ils marchaient. Cette uniformité de spectacle est, suivant l'expression d'un poète,

« Un véritable poids pour les yeux fatigués; »

elle nourrit dans les uns une misanthropie sombre et chagrine, et fait naître dans les autres ce dégoût et cet ennui profond qui fait désirer à l'homme déjà enseveli tout vivant entre quatre murailles, de changer ce sépulcre pour un tombeau plus paisible et plus solitaire.

Mac-Guffog, en entrant dans la cour, permit à Bertram de s'arrêter un instant, et de jeter les yeux sur ses compagnons d'infortune. Lorsqu'il eut vu ces figures que la bassesse, le crime et le désespoir semblaient avoir marquées de leur sceau fatal, le voleur, le banqueroutier frauduleux, enfin l'idiot au regard fixe, et le fou aux yeux égarés, que l'économie sordide de leurs parens retenait dans ce séjour épouvantable, Bertram sentit son cœur se resserrer, et ne put supporter l'idée d'être souillé un seul instant par une telle compagnie.

— J'espère, monsieur, dit-il au geôlier, que vous allez m'assigner un endroit séparé pour mon logement?

— Et qu'est-ce qu'il m'en reviendrait?

— Mais, monsieur, je ne puis rester ici plus d'un jour ou deux, et il me serait fort désagréable de me trouver en pareille compagnie.

— Et que m'importe?

— Enfin, monsieur, pour vous parler un langage que vous entendiez, je suis disposé à payer convenablement votre complaisance.

— Fort bien! capitaine. Mais quand, et combien? voilà la question.

— Quand je sortirai de prison, et que j'aurai touché les fonds que j'attends d'Angleterre.

Mac-Guffog secoua la tête d'un air d'incrédulité.

— Quoi! mon ami, croyez-vous donc que je suis réellement un malfaiteur?

— Que sais-je? Mais, dans ce cas, vous n'êtes pas malin, cela est clair comme le jour.

— Et pourquoi dites-vous que je ne suis pas malin?

— Pourquoi? c'est qu'il n'y a qu'un écervelé qui ait pu leur laisser garder l'or que vous aviez déposé aux

Armes de Gordon. Le diable m'emporte si, à votre place, je ne le leur aurais pas fait sortir du ventre ! Ils n'avaient pas le droit de vous dépouiller de votre argent, de vous envoyer en prison, sans vous laisser de quoi payer ce dont vous pouvez avoir besoin ; ils pouvaient garder les monnaies étrangères, les bijoux, pour servir de pièces au procès ; mais les guinées, morbleu ! les guinées, pourquoi ne pas les avoir demandées? Je n'ai cessé de vous faire des signes pour cela, mais du diable si vous avez tourné les yeux de mon côté.

— Eh bien ! monsieur, si j'ai droit de réclamer cet argent, j'en ferai la demande, il y en a beaucoup plus qu'il ne faut pour vous satisfaire.

— Je n'en sais ma foi rien. Vous pouvez rester ici plus long-temps que vous ne le pensez, et l'article du crédit doit être compté pour quelque chose. Cependant comme vous me semblez un brave garçon, et quoique ma femme dise que je perds toujours par trop de bonté, si vous voulez me donner un ordre pour me faire payer sur l'argent qu'on vous a retenu, je m'en contenterai. Je saurai bien me faire payer par Glossin. Je sais quelque chose sur la fuite d'un certain prisonnier. Suffit, il ne sera pas fâché de me rendre service, et de bien vivre avec moi.

— Eh bien ! monsieur, si sous deux jours je n'ai pas reçu les fonds que j'attends, je vous donnerai cet ordre.

— Bien ! bien ! Vous allez être servi et logé comme un prince. Mais, pour que nous n'ayons ensuite aucunes difficultés, voici quels sont les prix que je prends toujours à ceux qui désirent un logement à part : trente shillings par semaine pour la chambre, une guinée pour les meubles, et une demi-guinée pour avoir un lit et

être seul dans votre chambre, et ce n'est pas tout bénéfice; car il faudra que je donne une demi-couronne à Donald Laider, qui est ici pour avoir volé des bestiaux, et qui, suivant la règle, devrait être votre camarade de chambre. Il me demandera de la paille fraîche, peut-être quelques verres de whiskey. Vous voyez donc qu'il me restera peu de chose.

— Fort bien! monsieur, continuez.

— Pour la nourriture et la boisson, vous aurez tout ce qu'il y a de mieux; et je ne prends jamais que vingt pour cent au-dessus du prix des auberges; ce n'est pas trop pour avoir la peine d'envoyer chercher ce dont on a besoin, et de faire reporter ce qui devient inutile; il faut toujours avoir un garçon en route. Enfin, si vous vous ennuyez, je viendrai vous faire visite le soir, et vous aider à vider votre bouteille. J'en ai vidé plus d'une avec Glossin, mon camarade, quoiqu'il soit à présent juge de paix. Ah! j'oubliais..... les nuits sont longues et froides; si vous voulez du feu et de la chandelle, c'est un article un peu cher, parce que c'est contre la règle de la maison. Voilà à peu près tout, je ne vois pas grand'chose à y ajouter; cependant il y a toujours, par-ci par-là, quelques articles imprévus.

— Eh bien! monsieur, je m'en rapporte à votre conscience, si par hasard vous savez ce que ce mot signifie. Il faut bien que j'en passe par où.....

— Non pas, non pas, monsieur, vous ne devez pas parler ainsi: je ne vous force à rien. Si les prix ne vous conviennent pas, tout est dit. Je connais la civilité, et je ne force personne. Si vous voulez suivre le train ordinaire de la maison, cela m'est bien égal, j'en aurai moins d'embarras, voilà tout.

— Non, mon cher ami, non; après une telle menace, vous devez bien juger que je n'ai pas la moindre envie de marchander avec vous. Conduisez-moi dans la chambre que je dois occuper, car je voudrais être seul.

— Allons, capitaine, suivez-moi, dit le drôle en s'efforçant de montrer sur son visage un sourire qui n'était qu'une affreuse grimace; et pour vous faire voir que j'ai de la conscience, comme vous disiez tout à l'heure, que le ciel me confonde si je vous prends plus de six sous par jour pour vous donner la liberté de la cour! Vous pourrez vous y promener trois heures tous les jours, en long, en large, jouer à la balle, enfin faire tout ce que vous voudrez.

Tout en lui faisant cette agréable promesse, il introduisit Bertram dans la maison, et le fit monter par un escalier de pierre aussi raide qu'étroit, au haut duquel était une porte très-solide, doublée de bandes de fer attachées avec de gros clous. Après y avoir passé, on entrait dans un petit corridor de chaque côté duquel étaient trois chambres; les portes en étaient ouvertes en ce moment, et on n'y voyait pour tout ameublement qu'une paillasse; mais à l'extrémité était un petit appartement qui sentait moins la prison, et, sans l'énorme serrure et les gros verrous qui en garnissaient la porte, sans les barres de fer épaisses et croisées qui en bouchaient l'unique fenêtre, on aurait pu le prendre pour la plus mauvaise auberge. C'était une sorte d'infirmerie pour les prisonniers dont la santé exigeait quelques soins; et dans le fait Donald Laider, qui devait être le compagnon de chambrée de Bertram, venait d'être expulsé d'un des deux lits, afin de voir si la paille fraîche et le whiskey ne le guériraient pas mieux

d'une fièvre intermittente dont il était attaqué. Mistress Mac-Guffog avait procédé à son expulsion pendant que son mari parlementait avec Bertram dans la cour; la bonne dame avait un pressentiment certain de la manière dont le traité se conclurait. Il paraît que le secours de son bras vigoureux avait été nécessaire pour faire évacuer la chambre; car un des rideaux du lit était déchire, et le lambeau pendait, semblable à un drapeau déchiré dans une bataille.

— Ne faites pas attention à ce petit désordre, capitaine, dit mistress Mac-Guffog qui était entrée avec eux dans la chambre, cela va être réparé en un instant. Alors, lui tournant le dos, et levant le bas de ses jupons, elle détacha sa jarretière, dont elle se servit, à l'aide de toutes les épingles que son ajustement put lui fournir, pour attacher le rideau au haut du lit, et lui donner l'air d'une garniture à festons. Ayant alors remué le matelas, et orné le lit d'une vieille couverture rapiécée, — Voilà qui est en état, dit-elle. Quant à votre lit, capitaine, le voici, ajouta-t-elle en lui montrant un lit massif porté sur quatre énormes pieds de bois dont trois touchaient à terre, et dont le quatrième restait en l'air comme le pied de ces éléphans peints sur les panneaux de quelques voitures, à cause de l'inégalité du plancher, qui s'était affaissé parce que la maison, quoique neuve, avait été bâtie par entreprise. Vous avez de bons matelas, de bonnes couvertures; si vous désirez des draps, un oreiller, une serviette, un essuie-mains, c'est à moi qu'il faut parler, car cela ne regarde pas mon mari, et n'entre jamais dans son marché.

Mac-Guffog était sorti pendant ce temps, pour n'avoir pas l'air de prendre part à cette nouvelle exaction.

— Au nom de Dieu, dit Bertram, donnez-moi tout ce qui est nécessaire, et demandez-moi ce que vous voudrez.

— Bien, bien. Cela va être bientôt arrangé. Ah! nous ne vous écorcherons pas; quoique nous soyons voisins de la douane. Je vais aussi vous allumer du feu et vous préparer à dîner. Pour aujourd'hui il faudra vous contenter de peu; je n'attendais pas si bonne compagnie.

Mistress Mac-Guffog sortit un instant, et rentra tenant d'une main une paire de draps, et de l'autre un panier de charbon dans lequel elle puisa à pleines mains pour en remplir la grille rouillée qui n'avait pas vu le feu depuis plusieurs mois. Alors, sans se donner la peine de laver ses mains, elle déploya les draps (bien différens, hélas! de ceux de la bonne Aylie Dinmont), et se mit à arranger le lit, en murmurant entre ses dents quelques mots contre les gens si difficiles, et qu'on a tant de peine à contenter; ayant l'air de regretter les choses pour lesquelles elle savait bien être payée.

Lorsqu'elle se fut retirée, Bertram se trouva réduit à l'alternative de se promener dans sa chambre pour faire de l'exercice, ou de regarder la mer de sa fenêtre, autant que pouvaient le permettre les gros barreaux de fer dont elle était grillée; ou enfin de lire les traits d'esprit ou les blasphèmes dont ceux qui l'avaient précédé dans ce séjour avaient tapissé les murs à demi blanchis. Son oreille n'était pas plus agréablement flattée que sa vue. Il n'entendait que le bruit tumultueux des flots de la mer qui se retiraient en ce moment, et de temps en temps celui d'une porte qu'on ouvrait ou qu'on fermait, avec le mélodieux accompagnement des serrures et des

verrous. Quelquefois aussi retentissaient les cris mugissans du geôlier, ou la voix glapissante de sa digne compagne, presque toujours montée sur le ton du reproche, de la colère ou de l'insolence. Dans certains momens un gros dogue enchaîné dans la cour répondait par d'affreux hurlemens aux prisonniers oisifs qui se faisaient un jeu de l'agacer.

Enfin l'ennui de cette uniformité fut interrompu par l'arrivée d'une grosse servante malpropre qui vint faire quelques préparatifs pour le dîner, en étalant une serviette à moitié sale sur une table plus dégoûtante encore. Une fourchette et un couteau, qui n'avaient point été usés par le nettoyage, flanquaient une assiette d'étain bossuée; un pot de moutarde, à peu près vide, garnissait un côté de la table; et de l'autre, pour la symétrie, était une salière pleine d'un mélange gris et blanchâtre, et qui portait des marques évidentes qu'on s'en était servi depuis peu.

Bientôt après, la même Hébé apporta une assiette de tranches de bœuf cuites dans la poêle, sous lesquelles une quantité raisonnable de graisse surnageait dans un océan d'eau tiède; et, ayant placé près de ce mets savoureux un morceau de pain noir, elle demanda au prisonnier ce qu'il désirait boire.

Le repas qui lui était préparé n'était rien moins qu'appétissant; Bertram voulut s'en dédommager en demandant du vin, qui heureusement se trouva passable, et son dîner consista principalement en un morceau de fromage dont il accompagna le pain noir. Lorsque ce festin fut terminé, la fille lui présenta les complimens de son maître, qui lui faisait demander s'il désirait qu'il vînt l'aider à passer sa soirée. Bertram la

chargea de le remercier beaucoup, et de le prier de lui procurer, au lieu de sa gracieuse compagnie, papier, plume et encre, et une lumière. La lumière ne tarda pas à paraître sous la forme d'une chandelle longue et mince, rompue par le milieu, et s'inclinant sur un chandelier d'étain couvert de suif. Quant à ce qu'il fallait pour écrire, on ne pouvait le lui fournir que le lendemain, parce qu'il fallait sortir de la prison pour en acheter.

Bertram demanda alors à la fille si elle pourrait lui procurer quelques livres, et appuya sa demande d'un shilling. Elle fut assez long-temps absente, et revint enfin avec deux volumes contenant le calendrier de Newgate (1), qu'elle avait empruntés de Sam Silverquil, apprenti imprimeur qui se trouvait en prison pour faux. Ayant placé les deux livres sur la table, elle se retira, et laissa Bertram s'enfoncer dans une lecture qui ne convenait pas mal à sa triste situation.

(1) Ce sont les Annales de la prison de Newgate, ou l'histoire des fameux criminels. — Éd.

CHAPITRE XLV.

« Si tu dois dans l'ignominie
» Finir sur l'échafaud ta déplorable vie,
» Lorsque ton sort t'y conduira,
» Il te reste un ami qui la partagera. »

SHENSTONE.

PLONGÉ dans les sombres réflexions que devaient naturellement exciter en lui sa triste lecture et sa situation désespérée, Bertram, pour la première fois de sa vie, se sentit près de perdre courage.

— J'ai été dans des situations plus pénibles que celle-ci, et plus dangereuses aussi, se disait-il, car il n'y a ici aucun danger; plus effrayantes pour l'avenir, car mon emprisonnement ne peut durer; plus difficiles à

supporter, car ici du moins j'ai du feu, des alimens et un abri. Cependant, en lisant ces annales sanglantes du crime et du malheur, dans un lieu si conforme aux idées qu'elles inspirent, et en écoutant ces sons lugubres, je me sens une disposition à la mélancolie comme je n'en ai jamais éprouvé. Non, je ne m'y abandonnerai pas. Adieu, recueil d'horreurs et d'infamies, tu ne souilleras plus mes yeux et mes pensées.— Et en même temps il jeta le livre sur la table.—Il ne sera pas dit qu'un jour de prison en Écosse aura fait sur mon esprit un effet que n'ont pu produire la pénurie, la maladie, la captivité, le manque de toutes choses, dans un climat lointain. J'ai supporté bien des fois les coups de la fortune, et je ne souffrirai pas qu'elle m'abatte, si je puis l'empêcher.

Faisant alors un effort sur lui-même, il tâcha de donner un autre cours à ses idées, et d'envisager sa situation sous le point de vue le plus favorable. Delaserre ne pouvait tarder à arriver en Écosse; il allait recevoir sans délai les certificats qu'il avait demandés à son lieutenant-colonel; enfin, s'il était obligé de s'adresser à Mannering, qui savait s'il n'en résulterait pas une réconciliation entre eux? Il avait remarqué, et il se le rappelait en ce moment, que le colonel n'obligeait jamais à demi, et qu'il semblait s'attacher aux gens en proportion des services qu'il leur rendait. Dans la circonstance présente, une faveur qui pouvait être demandée sans bassesse, et qui devait être accordée sans difficulté, pouvait devenir un moyen de rapprochement. Puis ses pensées se portaient naturellement vers Julie, et sans trop réfléchir sur la distance qui le séparait, lui officier de fortune, d'une riche héritière

dont le père, par son témoignage, allait peut-être faire cesser sa détention, il bâtissait dans les nuages de beaux châteaux, qu'il décorait des teintes brillantes d'une soirée d'été, lorsqu'un coup vigoureusement appliqué à la porte interrompit le cours de ses idées. Les hurlemens du mâtin qu'on lâchait tous les soirs dans la cour y répondirent aussitôt. Après beaucoup de précautions, la porte s'ouvrit, et quelqu'un entra. Bertram entendit bientôt aussi les serrures et les verrous de la maison ; et un chien, montant précipitamment l'escalier, vint japper et gratter à sa porte. A tout cela se joignit presque au même instant le bruit d'un pas pesant, et la voix de Stentor de Mac-Guffog. — Par là ! par là ! Prenez garde à cette marche! Voilà sa chambre. La porte s'ouvrit alors, et à sa grande surprise et à sa joie extrême Bertram vit entrer son fidèle Wasp, qui le comblait de caresses, et derrière lui son ami de Charlies-Hope.

— Eh quoi! eh quoi! dit le brave fermier en regardant de tous côtés ce misérable appartement et les meubles plus misérables encore qui le garnissaient, qu'est-ce donc que cela? qu'est-ce que tout cela?

— Un tour de la fortune, mon cher ami, dit Bertram en se levant et en lui serrant la main, ce n'est que cela.

— Mais que faire? que peut-on faire? Est-ce pour dettes? Pourquoi êtes-vous ici?

— Non, ce n'est pas pour dettes; et, si vous avez le temps de vous asseoir, je vous conterai toute l'affaire.

— Si j'ai le temps! Croyez-vous que je sois venu pour vous dire bonjour et adieu? Mais il est tard, vous n'en serez pas plus mal pour manger un morceau. J'ai dit à

l'auberge où j'ai laissé Dumple, qu'on m'envoyât mon souper ici. Mac-Guffog y consent, j'ai arrangé cela avec lui. Et maintenant contez-moi votre histoire. Paix donc, Wasp! Voyez comme la pauvre bête est contente de vous voir!

Le récit de Bertram ne fut pas long. Il raconta l'accident arrivé au jeune Hazlewood, et l'erreur qui le faisait regarder comme un des contrebandiers qui avaient attaqué le château de Woodbourne, parce qu'il portait le même nom.

— Eh bien! dit Dinmont, il n'y a pas là de quoi se désespérer. Quelques grains de plomb dans l'épaule! Qu'est-ce que cela? Si vous lui aviez fait sauter l'œil, ce serait autre chose. Mais d'ailleurs l'accident n'a pas eu de suites. Ah! que je voudrais que notre vieux shériff Pleydell fût ici! C'est un homme que celui-là! il les mettrait bien vite tous à la raison. C'est que jamais vous n'avez vu son pareil.

— Mais dites-moi donc, mon brave ami, comment avez-vous pu découvrir que j'étais ici?

— Ah! ah! assez drôlement. Mais je vous conterai cela quand nous aurons soupé, car il n'est peut-être pas prudent de trop parler pendant que cette grosse dégingandée de servante va et vient dans la chambre.

La curiosité de Bertram fut un moment suspendue par l'arrivée du souper, qui, quoique fort modeste, avait une propreté appétissante, qualité qui manquait absolument à la cuisine de mistress Mac-Guffog. Dinmont, observant qu'il n'avait pris qu'un morceau à la hâte depuis son déjeuner (morceau qui consistait en trois ou quatre livres de mouton froid qu'il avait avalées pendant que son cheval mangeait l'avoine), ne fit pas grace au repas, et,

semblable à l'un des héros d'Homère, ne dit plus une parole jusqu'à ce qu'il eût apaisé la soif et la faim qui le tourmentaient. Enfin, après avoir bu un grand coup d'excellente ale : — Eh bien ! dit-il en jetant les yeux sur les lamentables restes de ce qui avait été naguère un assez gros chapon, — il n'était pas trop mauvais pour avoir été nourri dans les faubourgs d'une ville, quoique j'ose dire qu'il est encore bien loin de ceux de Charlies-Hope. Allons, capitaine, je suis bien aise de voir que cette chambre maudite ne vous ait pas fait perdre l'appétit.

— En vérité, M. Dinmont, mon dîner n'a pas été assez bon pour faire tort au souper.

— Je le crois ! je le crois ! Mais dites donc, la fille, à présent que vous nous avez apporté l'eau-de-vie, le sucre et l'eau chaude, vous pouvez bien vous en aller et fermer la porte, parce que, voyez-vous, nous serions bien aises de jaser. La servante se retira et ferma la porte, en prenant la précaution de pousser un gros verrou.

Dès qu'elle fut partie, Dandy se leva et alla reconnaître les lieux, c'est-à-dire qu'il appliqua alternativement l'œil et l'oreille au trou de la serrure de la porte ; après y être resté quelques instans en silence, s'étant assuré que personne n'était aux écoutes, il revint se mettre à table : après s'être versé une rasade pour se mettre en train, il commença son histoire à voix basse, d'un ton d'importance et de gravité qui ne lui était pas ordinaire.

— Vous saurez, capitaine, que j'ai été à Édimbourg il y a peu de jours. J'allais à l'enterrement d'une parente, et je devais croire que ce n'étaient point des pas perdus ; il y a partout des contre-temps, et qui peut

les éviter ? J'avais aussi un petit procès à entamer ; mais ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit. Après avoir fait mes affaires, je revins à la maison. Le lendemain matin de bonne heure j'allai visiter mes troupeaux, et il me vint l'idée de pousser jusqu'à la montagne de Touthop-Rig, où passent les limites sur lesquelles je suis en difficulté avec Jack de Dawston. Comme j'y arrivais, je vis de loin un homme que je ne reconnus pas pour un de mes bergers, et il n'est pas extraordinaire d'y rencontrer d'autres personnes. J'avançai vers lui, il avançait vers moi, enfin je reconnus Gabriel le veneur, vous savez bien ? Eh mon Dieu ! lui dis-je, qu'est-ce que vous faites donc là tout seul dans ces montagnes ? Est-ce que vous chassez le renard sans vos chiens ?

— Non, me dit-il, mais c'est vous que je cherche.

— Moi ! dis-je. Eh bien ! est-ce que vous avez besoin d'un peu d'aide, de quelque chose pour passer votre hiver ?

— Non, non, dit-il, ce n'est pas cela. Ne vous intéressez-vous pas à ce capitaine Brown, qui a passé une semaine chez vous ?

— Oui sans doute, Gabriel, lui dis-je ; est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose ?

— Ah ! dit-il, il y a quelqu'un qui y prend encore plus d'intérêt que vous, et quelqu'un à qui il faut que j'obéisse ; et ce n'est pas tout-à-fait de mon propre mouvement que je viens vous apprendre une nouvelle qui ne vous fera pas plaisir.

— Bien sûr, elle ne me fera pas plaisir, lui dis-je, si elle est fâcheuse pour lui.

— Eh bien ! continua-t-il, sachez donc que, s'il ne prend pas garde à lui, il court grand risque d'être mis

en prison à Portanferry, car il y a des ordres de l'arrêter dès qu'il sera débarqué à Allonby. Si vous avez donc de la bonne volonté pour lui, il faut que vous partiez sur-le-champ pour Portanferry, sans ménager les jambes de votre bête; si vous le trouvez en prison, il faut que vous y restiez avec lui un jour ou deux, car il aura besoin d'amis qui aient bon cœur et bons bras; et, si vous négligez cet avis, vous ne vous en repentirez qu'une fois, mais ce sera pour toute votre vie.

— Mais mon Dieu, mon garçon, lui dis-je, comment savez-vous tout cela? Il y a encore assez loin d'ici à Portanferry.

— Ne vous en inquiétez pas, répondit-il; ceux qui m'ont appris ces nouvelles vont de nuit comme de jour; et vous devriez déjà être parti. Au surplus je n'ai rien de plus à vous dire.

Au même instant, il s'assit par terre, et se laissa glisser sur le gazon jusqu'au bas de la montagne, où il était impossible que je le suivisse avec mon cheval. Je retournai donc à Charlies-Hope pour conter tout cela à ma bonne femme, car je ne savais que faire. On se moquera de moi, pensais-je, si je vais courir comme le Juif errant, d'après l'avis d'un pareil sauteur de fossés. Mais, quand la bonne femme eut commencé à parler, qu'elle m'eut remontré quelle honte ce serait pour moi s'il arrivait un malheur que j'eusse pu vous éviter, quand j'eus lu votre lettre, qui arriva, comme tout exprès, au même moment, et qui semblait venir à l'appui de ce que m'avait dit Gabriel, je n'hésitai plus. Je dis aux enfans de seller Dumple; j'allai dans la cassette prendre tous mes billets de banque, dans le cas où vous en auriez besoin, et je partis. Wasp voulut me suivre: on

aurait dit que la pauvre bête sentait que je venais vous trouver. Heureusement j'avais pris la grande jument pour mon voyage à Édimbourg, de manière que Dumple était frais comme une rose, et enfin me voilà, après avoir fait environ soixante milles tout d'une course.

Dans cette étrange histoire Bertram reconnut évidemment qu'en supposant que l'avis donné à Dinmont eût quelque fondement, il était menacé d'un danger plus sérieux, plus imminent que celui qui pouvait résulter de son emprisonnement. Il n'était pas moins évident que quelque ami inconnu travaillait pour lui. — Ne m'avez-vous pas dit, demanda-t-il à Dinmont, que Gabriel était de race égyptienne ?

— On l'a toujours cru, et je crois que cela est probable; car ces gens-là savent toujours ce que chacun fait, ce que chacun devient: ils ont des nouvelles de tous les pays avec la promptitude de l'éclair. Mais j'oubliais de vous dire une chose: on cherche la vieille femme que nous avons rencontrée à Bewcastle; le shériff a mis des espions à ses trousses de tous côtés; on lui offre une récompense de cinquante livres (1), rien de moins, si elle veut paraître. Le juge de paix Forster, dans le Cumberland, a lâché un mandat contre elle; il a fait visiter toutes les maisons, publier son signalement. A quoi bon? on ne la trouvera que si elle le veut bien!

— Et pourquoi la cherche-t-on?

— Je n'en sais rien. J'ose dire que c'est une sottise. On assure qu'elle a ramassé des graines de fougère, et qu'avec cela elle se transporte d'un lieu à l'autre aussi

(1) 1200 fr. — Éd.

vite qu'elle le veut, comme Jock, le tueur de géans, dans la ballade, avec son habit qui le rend invisible, et ses souliers qui lui font faire un mille à chaque pas. Au surplus, c'est comme la reine des Égyptiens. On dit qu'elle a plus de cent ans ; on croit qu'elle est venue dans le pays avec les bandes qui ont paru dans le temps de la chute des Stuarts. Ah ! elle saura bien se cacher ; et, au pis-aller, le diable la cacherait. Si j'avais su que c'était Meg Merrilies quand je l'ai rencontrée chez Tibb Mumps, j'aurais fait plus d'attention à la manière dont je lui parlais.

Bertram écouta très-attentivement ce récit, qui cadrait si bien, en quelques points, avec ce qu'il avait vu lui-même de cette sibylle égyptienne. Après un moment de réflexion, il pensa qu'il pouvait, sans manquer à sa parole, confier ce qui lui était arrivé à Derncleugh à un homme qui avait d'elle l'opinion que Dinmont venait de manifester. Il lui conta donc toute cette histoire; après quoi le bon fermier, secouant la tête :

— Eh bien ! dit-il, trouvez-moi sa pareille. Oui, je le soutiendrai, il y a du bon et du mauvais dans ces Égyptiens. S'ils ont quelque commerce avec le diable, c'est leur affaire, et non la nôtre. Quant à sa manière d'arranger le cadavre, je sais ce que c'est. Quand ces diables de contrebandiers ont un de leurs camarades tué dans une affaire, ils font venir une vieille femme comme Meg pour ensevelir son corps; voilà toute leur cérémonie, et ils le jettent dans un trou comme un chien. Et, quand ils sont près de mourir, c'est encore une vieille femme qui leur chante des ballades, des charmes, comme ils disent, au lieu de faire venir un

ministre pour réciter des prières : c'est leur vieille habitude. Je crois bien que l'homme que vous avez vu mourir est un de ceux qui ont été blessés quand ils ont mis le feu à Woodbourne.

— Mais, mon cher ami, on n'a pas mis le feu à Woodbourne.

— Non ! tant mieux. On nous avait dit qu'il n'y restait pas pierre sur pierre. Mais enfin on s'y est battu, n'est-ce pas ? Eh bien ! comptez sur ma parole, que c'était un des hommes qui avaient attaqué le château, comme aussi que ce sont les Égyptiens qui ont volé votre porte-manteau, quand ils ont trouvé la voiture arrêtée sur la route : croyez donc qu'ils ne l'auraient pas ramassé ! cela allait à leur main comme l'anse d'une pinte.

— Mais si cette femme est une espèce de reine parmi eux, pourquoi n'a-t-elle pas pu me prendre ouvertement sous sa protection, et me faire rendre ce qui m'appartenait ?

— Qui sait ? elle a peut-être le droit de leur dire bien des choses, et eux celui de faire ce qui leur plaît, quand la tentation est trop forte. Ensuite n'y avait-il pas des contrebandiers avec qui ils sont toujours ligués ? Elle pouvait bien n'être pas maîtresse de ceux-là. On m'a assuré que les Égyptiens savent quand les contrebandiers doivent arriver, et où ils veulent débarquer, mieux que ceux qui veulent acheter leurs marchandises. Et enfin, après tout, elle a une tournure d'esprit toute particulière, elle ne dit rien comme une autre. Que ses prophéties soient vraies ou fausses, je suis sûr qu'elle y croit elle-même ; elle suit toujours quelque rêverie pour règle de conduite. Si elle veut aller à un puits, ne croyez

pas qu'elle prenne le chemin le plus droit, non, non. Mais chut! j'entends le geôlier qui vient.

Le concert harmonieux des verrous et serrures interrompit la conversation ; et Mac-Guffog, ouvrant la porte, y présenta son aimable figure. — Allons, M. Dinmont, nous avons retardé d'une heure la fermeture de la porte : il est temps de vous retirer.

— Me retirer! l'ami, je veux coucher ici. Voilà un lit de reste dans la chambre du capitaine.

— Impossible!

— Je vous dis, moi, que c'est possible, et que je ne bouge pas d'ici. Buvez ce verre d'eau-de-vie.

Mac-Guffog ne se fit pas prier deux fois. Après avoir bu : — Mais c'est contre la règle, dit-il, vous n'avez commis aucun méfait.

— Et bien! si vous dites encore un mot, je vous casse la tête, et ce sera un méfait qui me donnera bien le droit de passer la nuit ici.

— Mais je vous dis, M. Dinmont, que c'est contre la règle, que je perdrais ma place.

— Je n'ai que deux choses à vous dire, Mac-Guffog; vous devez savoir qui je suis, et que je ne suis pas homme à favoriser l'évasion d'un prisonnier.

— Et comment sais-je cela?

— Ah! si vous ne savez pas cela, vous savez ceci. Vous savez du moins que les affaires de votre place vous obligent à venir quelquefois dans nos environs : eh bien, si vous me laissez passer tranquillement la nuit ici avec le capitaine, je paie double loyer pour votre chambre; si vous n'y consentez pas, la première fois que vous viendrez du côté de Charlies-Hope je vous promets de

vous appliquer sur les reins la plus belle volée de coups de bâton.....

— Allons, allons, brave homme, il faut vous contenter. Mais si les juges de paix l'apprennent, je sais bien qui en portera le blâme. Ayant assaisonné cette observation de deux ou trois juremens, il referma porte et verrous, et se retira. L'horloge de la ville sonnait neuf heures en ce moment.

— Quoiqu'il ne soit pas tard, dit le fermier, qui avait remarqué que son ami avait l'air fatigué, je crois que nous ferions bien de nous coucher, capitaine, à moins que vous ne vouliez boire encore quelques coups; mais je sais que vous n'êtes pas un grand buveur, et en conscience ni moi non plus, à moins que la compagnie ne m'excite, ou que je sois en course.

Bertram consentit sur-le-champ à la proposition de Dinmont. Mais, en jetant les yeux sur le lit préparé par les mains de mistress Mac-Guffog, il ne put se résoudre à se déshabiller.

— Parbleu! je le crois bien, capitaine, on dirait que tous les charbonniers de Sanquhair y ont déjà couché. Quant à moi, avec ma grande redingote, je ne crains rien. En disant ces mots, il se jeta sur son lit avec un bond qui fit craquer le bois; il donna clairement à entendre, peu d'instans après, qu'il était profondément endormi.

Bertram ôta ses bottes, et s'empara de l'autre couchette. Sa destinée étrange, le mystère qui semblait l'environner, les persécutions qu'il éprouvait, l'intérêt que prenaient à lui des amis inconnus, et des gens nés dans une classe avec laquelle il n'avait jamais eu de relations, occupèrent quelque temps son esprit; mais enfin la fa-

tigue l'emporta, et il finit par dormir aussi tranquillement que son compagnon.

Nous allons les laisser goûter les douceurs de ce paisible sommeil, et informer nos lecteurs de divers événemens qui se passaient ailleurs pendant ce temps-là.

CHAPITRE XLVI.

« Qui vous a révélé les secrets du destin ?
» Pourquoi m'arrêtez-vous ? quel est votre dessein ?
» Que signifie enfin ce jargon prophétique ?
» Parlez, je vous conjure ? »

SHAKSPEARE. *Macbeth.*

Le soir même du jour où l'interrogatoire de Bertram avait eu lieu, le colonel Mannering arriva d'Édimbourg à Woodbourne. Il trouva la famille dans l'état où il l'avait laissée, ce qui probablement n'aurait pas été si Julie eût appris la nouvelle de l'arrestation de Bertram. Mais comme, pendant l'absence du colonel, les deux jeunes demoiselles menaient une vie fort retirée, le bruit de cet événement n'était pas arrivé à Woodbourne. Une lettre avait déjà instruit miss Bertram de la perte des espérances que l'on avait formées pour elle d'après

l'ancien testament de sa parente. Peut-être un secret espoir, élevé à son insu dans son cœur, fut-il anéanti par ce contre-temps, qui ne l'empêcha pas néanmoins de se joindre à son amie pour faire à Mannering la réception la plus gaie. Elle lui exprima sa reconnaissance pour ses soins véritablement paternels, et son regret qu'il eût entrepris pour elle, dans une saison si rigoureuse, un voyage infructueux.

— Je suis profondément affligé, ma chère miss, lui dit le colonel, qu'il ait été infructueux pour vous, mais quant à moi il m'a procuré la connaissance de personnes dont je fais le plus grand cas; et le temps que j'ai passé à Édimbourg s'est écoulé d'une manière si agréable, qu'il ne serait pas juste de me plaindre; même notre ami Dominus en revient trois fois plus habile qu'auparavant, ayant aiguisé son esprit par ses controverses avec les génies de la métropole du nord.

— Il est vrai, dit Dominus avec une sorte de complaisance, j'ai lutté, et je n'ai pas été vaincu, quoique mon adversaire fût bien adroit.

— Je présume, M. Sampson, dit miss Mannering, que le combat vous aura un peu fatigué.

— Beaucoup, ma chère demoiselle; mais j'avais ceint mes reins, et j'ai soutenu l'attaque.

— Je suis témoin, dit le colonel, que jamais affaire n'a été plus chaude. L'ennemi était comme la cavalerie maratte, attaquant de tous côtés à la fois, et ne présentant pas le flanc à l'artillerie. Mais M. Sampson tenait ferme à ses batteries, et faisait feu tantôt sur l'ennemi, tantôt sur la poussière qu'il élevait. Mais ce n'est pas l'instant de vous raconter nos batailles; demain, après le déjeuner, nous en causerons.

Le lendemain à déjeuner, Dominus ne parut point. Il était sorti, dit un domestique, de très-bonne heure dans la matinée. Il lui arrivait si souvent d'oublier l'heure des repas, que son absence ne donnait jamais aucune inquiétude. La femme de charge, vieille dame, fort honnête presbytérienne, et ayant en cette qualité beaucoup de respect pour la science théologique de M. Sampson, avait soin en ces occasions que ses distractions ne fissent aucun tort à son estomac; dès qu'il était de retour, elle allait lui rappeler les besoins terrestres qui nous asservissent, et pourvoyait à ce qu'il pût y satisfaire. Il était rare cependant qu'il manquât à deux repas de suite, et c'est ce qui arriva en cette circonstance, car il ne revint pas pour dîner. Nous devons expliquer la cause de cette conduite extraordinaire.

La conversation que M. Pleydell avait eue avec Mannering, relativement à Henry Bertram, avait réveillé toutes les sensations pénibles que sa disparition avait fait naître dans le cœur de Sampson. Jamais il n'avait cessé de se reprocher que la faiblesse qu'il avait eue de confier l'enfant à Frank Kennedy avait été la cause prochaine de l'assassinat de celui-ci, de la perte de l'enfant, de la mort de mistress Bertram, et, par suite, de la ruine de la famille de son patron. C'était un sujet dont il ne parlait jamais, si sa manière de converser peut s'appeler parler, mais qui était toujours présent à son esprit. L'espoir si fortement manifesté dans le testament de mistress Bertram, en avait fait renaître une lueur dans le cœur de Dominus, et il s'y attachait avec d'autant plus d'opiniâtreté, que M. Pleydell avait témoigné plus d'incrédulité. Assurément, pensait Sampson, M. Pleydell est un homme rempli d'érudition, profon-

dément versé dans la connaissance des lois; mais d'un autre côté il est d'une légèreté que rien ne peut fixer; il passe en un instant d'une idée à une autre : comment peut-il se permettre de prononcer, comme *ex cathedrâ*, sur l'espérance conçue par la respectable miss Margaret Bertram de Singleside? Dominus *pensait* tout cela, ai-je dit, car s'il avait prononcé la moitié de ce discours, un exercice si violent et si inaccoutumé aurait fatigué sa mâchoire pour un mois.

Ces réflexions avaient fini par faire naître en lui le désir de revoir des lieux qui avaient été le théâtre de cette scène sanglante, et où il n'avait pas été depuis longtemps, c'est-à-dire depuis le jour de ce fatal accident. La promenade était longue, car la pointe de Warroch était à l'extrémité du domaine d'Ellangowan, situé entre le promontoire et Woodbourne. D'ailleurs Dominus fut obligé de faire souvent des détours, parce que la fonte des neiges avait changé en torrens de petits ruisseaux qu'il croyait pouvoir enjamber comme dans l'été.

Enfin il arriva dans le bois qui était le but de son voyage. Il le parcourut avec une sorte de désespoir, fatiguant son esprit troublé pour se rappeler chaque circonstance de ce funeste événement. On croira facilement que, dans tout ce qui se présenta à ses yeux, rien ne dut le porter à tirer des conséquences plus favorables qu'il ne l'avait fait le jour même de la catastrophe. Il termina donc son pèlerinage, et reprit le chemin de Woodbourne en poussant mille soupirs et gémissemens; et forcé de temps en temps par un estomac affamé de chercher à se rappeler s'il avait déjeuné le matin, pensant toujours à la perte du malheureux enfant, et distrait quelquefois par son appétit, qui mettait

devant ses yeux du beurre, des petits pains et des tranches de bœuf. Il prit une autre route que celle du matin, ce qui le conduisit près des ruines d'une tour appelée par le peuple la tour de Derncleugh.

Le lecteur peut se rappeler la description que nous avons faite de cette tour ; car ce fut là que le jeune Bertram, sous la protection de Meg Merrilies, avait vu mourir le lieutenant d'Hatteraick. La tradition populaire ajoutait des terreurs imaginaires au sentiment naturel de mélancolie que ce lieu inspirait. Les Égyptiens qui avaient long-temps habité dans son voisinage, avaient inventé, ou du moins propagé une fable absurde qu'il était de leur intérêt de faire passer pour une vérité. On disait que, dans le temps de l'indépendance galwégienne, Hanlon Mac-Dingawaie, frère du chef souverain Knarth Mac-Dingawaie, avait assassiné son frère et son souverain, afin d'usurper sa puissance au détriment de son neveu, encore enfant ; mais que, se trouvant exposé à la vengeance des alliés et des vassaux de sa famille, qui avaient embrassé le parti de l'orphelin, il fut forcé de se retirer avec les complices de son crime dans cette petite tour qui était imprenable, qu'il s'y était défendu jusqu'à ce que la famine vînt se joindre contre lui à ceux qui l'assiégeaient ; qu'alors, mettant le feu à la tour, lui et sa petite garnison avaient préféré se donner la mort, plutôt que de tomber entre les mains de leurs implacables ennemis. Il pouvait se trouver quelque chose de vrai dans cette tradition, qui remontait à des temps presque barbares ; mais la superstition l'avait embellie en faisant de cette tour un repaire de diables et de revenans ; et les paysans du voisinage, quand la nuit les surprenait dans ces environs, auraient fait un détour

considérable plutôt que de passer près de ces murs formidables. Cette tour servant de rendez-vous depuis long-temps aux Égyptiens et aux brigands, on y apercevait quelquefois de la lumière pendant la nuit ; et cette circonstance, augmentant encore le crédit accordé à ces contes ridicules, servait parfaitement par là les projets de ceux qui hantaient ces ruines.

Nous devons maintenant avouer que notre ami Sampson, quoique littérateur instruit et bon mathématicien, n'était pourtant pas assez philosophe pour révoquer en doute l'existence des sorciers et des revenans. Il était né dans un temps où celui qui aurait paru hésiter à y croire aurait été soupçonné de participer à ces pratiques infernales. La croyance à ces contes était donc pour lui presque un article de foi ; et peut-être lui aurait-il été aussi difficile de douter des mensonges de l'erreur, que des vérités mêmes de la religion. Imbu de ces sentimens, et voyant le jour incliner vers sa fin, Dominus ne se trouva donc pas si près de la tour de Derncleugh sans éprouver une secrète horreur.

Qu'on juge quelle fut sa surprise, quand, en arrivant près de la porte de la tour, de cette porte que l'on supposait avoir été placée par l'un des derniers lords d'Ellangowan pour que de téméraires étrangers ne s'exposassent pas aux dangers qui auraient pu les menacer sous ces voûtes redoutables, de cette porte que l'on croyait condamnée depuis si long-temps, et dont on disait les clefs déposées au presbytère, elle s'ouvrit tout à coup, et offrit aux yeux épouvantés de Dominus la figure de Meg Merrilies, qu'il reconnut à l'instant, quoiqu'il ne l'eût pas vue depuis bien des années. L'Égyptienne se plaça devant lui dans l'étroit sentier, de manière qu'il

lui était impossible d'éviter de passer auprès d'elle à moins de retourner sur ses pas, ce qu'il aurait regardé comme une faiblesse indigne d'un homme.

— Je savais que vous viendriez ici, dit-elle avec sa voix aigre et forte : je sais ce que vous cherchez, mais il faut que vous fassiez ce que je vais vous dire.

— Retire-toi de moi ! dit Dominus d'un air hagard, retire-toi ! *Conjuro te, scelestissima, —nequissima, — spurcissima, — iniquissima — atque miserrima, — conjuro te!!!* (1).

Meg tint bon contre cette effrayante série de superlatifs, que Sampson tira du creux de son estomac en hurlant d'une voix de tonnerre.

— Est-il donc fou, de crier ainsi ! dit Meg.

— *Conjuro*, continua Dominus, *adjuro*, *contestor atque viriliter impero tibi...* (2).

— Eh, au nom de Satan, que voulez-vous dire avec votre baragouin français qui rendrait un chien malade ? Avez-vous peur, grand entêté ? Écoutez-bien ce que je vais vous dire, ou vous vous en repentirez tant qu'il vous restera un de vos membres. — Allez dire au colonel Mannering que je sais qu'il me cherche. Il sait et je sais que les traces du sang seront effacées, que ce qui est perdu se retrouvera.

Avec la force et la justice,
Dans son Ellangowan Bertram retournera.

Tenez, voici une lettre pour lui ; j'allais la lui envoyer d'une autre manière. Je ne sais pas écrire, mais j'ai quelqu'un qui écrit pour moi, qui lit pour moi, qui voyage

(1) Je te conjure, scélératissime, méchantissime, misérable, etc. Je te conjure. — Tr.

(2) Je te conjure, t'adjure et t'ordonne énergiquement. — Tr.

pour moi. Dites-lui que le temps est arrivé, que le destin est accompli, et que la roue tourne. Qu'il consulte les astres comme il l'a fait autrefois. Vous souviendrez-vous de tout cela ?

— Femme, dit Dominus, j'en doute, car tes paroles me troublent, et mon corps tremble en t'écoutant.

— Mes paroles ne vous feront aucun mal, et peut-être beaucoup de bien.

— Retire-toi ! je ne veux pas d'un bien qui arrive par des voies illicites.

— Imbécile, dit Meg en s'avançant vers lui avec une indignation qui faisait étinceler ses yeux noirs ; imbécile, si je te voulais du mal, ne pourrais-je pas te précipiter du haut de ce rocher ? Connaîtrait-on la cause de ta mort, plus qu'on n'a connu celle de Frank Kennedy ? M'entends-tu bien poltron ?

— Au nom de tout ce qu'il y a de plus saint, dit Dominus en reculant un pas et dirigeant vers la prétendue sorcière sa canne à pomme d'étain, comme si c'eût été une javeline, retire-toi, femme, ne m'approche pas, garde-toi de me toucher. Il y va de ta vie ; songe que je suis fort ; je te..... Une brusque attaque coupa le fil de son discours ; Meg se précipita sur lui, para avec le bras un coup de canne qu'il voulait lui allonger, et armée d'une force surnaturelle, à ce qu'il assura depuis, l'emporta dans la tour aussi facilement, dit-il, que je porterais un atlas de Kitchen.

— Asseyez-vous là, lui dit-elle en le jetant sur une chaise à demi rompue, reprenez haleine, et tâchez de rappeler vos sens, noire brouette de l'Église ! Êtes-vous à jeun, ou avez-vous trop mangé ?

— A jeun de toute chose, excepté du péché, dit Do-

minus, qui, recouvrant la voix et voyant que ses exorcismes n'avaient servi qu'à irriter l'intraitable sorcière, pensait que ce qu'il y avait de mieux à faire était d'affecter de la complaisance et de la soumission : et cependant il répétait tout bas la tirade de conjurations qu'il n'osait plus proférer à haute voix. Mais incapable de mener de front deux idées différentes, il mêlait de temps en temps à son discours quelqu'un des mots dont son esprit était occupé, ce qui produisait un effet assez burlesque, surtout dans le moment où l'épreuve qu'il venait de faire des forces de l'Égyptienne, lui faisait redouter l'impression que ces mots qui lui échappaient pouvaient produire sur son esprit.

Cependant Meg s'était approchée d'un grand chaudron noir qui était sur le feu. Elle en leva le couvercle, et l'odeur qui s'en exhala, si on pouvait se fier à l'odeur qui sort du chaudron d'une sorcière, promettait quelque chose de mieux que les drogues infernales dont on le croyait ordinairement rempli. Au fait, c'était un amalgame de poules, de perdrix, de faisans bouillis avec des pommes de terre, des ognons et des porreaux, et qui, d'après la capacité de la marmite, paraissait préparé pour une demi-douzaine de personnes au moins (1).

— Ainsi, vous n'avez rien mangé d'aujourd'hui? dit Meg en retirant une portion de ce que contenait le chaudron, plaçant le tout sur un plat brun, et le saupoudrant de sel et de poivre.

— Rien, *scelestissima,* c'est-à-dire brave femme.

— Eh bien! mangez, dit-elle en plaçant le plat sur une table devant lui, cela vous remettra le cœur.

(1) C'est à peu près la recette de l'*olla podrida* d'Espagne.—Éd.

— Je n'ai par faim, *malefica*, c'est-à-dire mistress Merrilies. L'odeur en est bonne, pensait-il en lui-même, mais ce mets a été apprêté par une Canidie ou une Ericthoé.

— Si vous ne le mangez pas à l'instant pour vous redonner du cœur, je vous le fais passer par le gosier avec cette cuiller à pot, toute brûlante comme la voilà. Allons, ouvrez la bouche, pécheur, et avalez.

Sampson avait d'abord résolu de n'y pas toucher, mais le fumet du ragoût commençait à vaincre sa répugnance, et les menaces de la vieille achevèrent de triompher de son obstination.

La Faim et la Crainte sont d'excellens casuistes. — Saül, lui disait la Faim, n'a-t-il pas mangé avec la sorcière d'Endor? et le sel qu'elle a répandu sur ce mets, disait la Crainte, prouve que ce n'est pas un ragoût de sorciers, puisque jamais ils n'en font usage; et d'ailleurs, ajouta la Faim après la première bouchée, la viande est bonne et savoureuse.

— Eh bien, le trouvez-vous bon? demanda l'hôtesse.

— Excellent! dit Dominus, je vous remercie, *sceleratissima,* je veux dire mistress Marguerite.

— Eh bien, mangez tant que vous voudrez. Si vous saviez comme je l'ai eu, vous ne le mangeriez peut-être pas avec tant de plaisir!

A ce propos la fourchette de Dominus, qui était levée pour porter un morceau à sa bouche, retomba sur son assiette. La vieille continua :

— On a passé plus d'une nuit au clair de la lune pour rassembler tout ce gibier. Les gens qui doivent le manger ne s'inquiètent guère de vos lois sur la chasse.

— N'est-ce que cela? pensa Sampson en reprenant

sa fourchette, ce n'est pas là ce qui m'empêchera de manger.

— Maintenant, il faut boire un coup.

— Volontiers, dit Sampson, *conjuro te*, c'est-à-dire, je vous remercie de tout mon cœur. Et il but à la santé de la sorcière une grande tasse d'eau-de-vie. Après s'être ainsi rassuré la conscience, il se sentit, dit-il à Meg, parfaitement restauré, et en état de braver tout ce qui pouvait lui arriver.

— Et vous rappellerez-vous ma commission? Je vois à vos yeux que vous êtes tout autre que lorsque vous êtes entré ici.

— Oui, mistress Merrilies, je remettrai cette lettre cachetée, et j'y ajouterai de vive voix tout ce dont vous voudrez me charger.

— Cela ne sera pas long. Dites-lui qu'il ne manque pas de regarder les astres cette nuit, et de faire tout ce que je lui marque,

Afin que force aide justice,
Quand dans Ellangowan un Bertram rentrera.

Je l'ai vu deux fois sans qu'il me vît. Je sais quand il est venu dans ce pays pour la première fois, et quelles raisons l'y ont fait revenir. Allons, il est temps de partir. Suivez-moi.

Sampson suivit sa sibylle, qui le conduisit à travers le bois par un chemin beaucoup plus court, et qui lui était inconnu. Lorsqu'ils en furent sortis, elle continua à marcher devant lui à grands pas jusqu'à ce qu'elle fût arrivée au haut d'une petite éminence qui dominait la route.

— Un instant, dit-elle alors: arrêtez-vous ici. Voyez-vous le soleil couchant percer le nuage qui l'a couvert toute la journée? Regardez sur quoi se portent ses rayons; c'est sur la tour de Donagild, l'antique tour du vieux château d'Ellangowan. Ce n'est pas pour rien. Voyez comme il laisse dans l'obscurité le rivage de la mer du côté du promontoire. Ce n'est pas pour rien non plus. J'étais en ce même lieu, ajouta-t-elle en se redressant de manière à ne pas perdre une ligne de sa taille extraordinaire, et en étendant son long bras nerveux et sa main sèche; j'étais ici quand je prédis au feu laird d'Ellangowan ce qui devait lui arriver. Cela est-il tombé à terre? C'est ici que j'ai rompu avec lui la baguette de paix. M'y voici de nouveau pour prier Dieu de bénir et de protéger l'héritier légitime de la famille des Ellangowan, qui va rentrer dans ses droits, et qui sera le meilleur laird qu'Ellangowan ait vu depuis trois siècles. Peut-être ne vivrai-je pas assez pour en être témoin; mais il ne manquera pas d'yeux pour le voir, quoique les miens soient fermés. Maintenant, Abel Sampson, si vous avez jamais aimé la famille d'Ellangowan, portez vite mon message, comme si la vie et la mort dépendaient de votre diligence.

A peine finissait-elle de parler, qu'elle quitta brusquement Dominus, et regagna à grands pas le bois dont ils venaient de sortir. Sampson la regarda un instant, immobile, et étourdi de tout ce qu'il venait d'entendre. Empressé de remplir sa commission, il prit le chemin de Woodbourne avec une vitesse qui ne lui était pas habituelle, et répéta trois fois en route : — Pro-di-gi-eux! pro-di-gi-eux! pro-di-gi-eux!

CHAPITRE XLVII.

« Non, non, ce ne sont pas les discours du délire.
» Qu'on me mette à l'épreuve, on m'entendra redire
» Ces discours qu'on prétend des rêves d'insensé.

Shakspeare. *Hamlet.*

Dominus Sampson, en arrivant à Woodbourne, traversait l'antichambre avec des yeux égarés, quand la bonne femme de charge, qui guettait son retour, courut après lui, en lui disant : — M. Sampson, M. Sampson, eh ! mon Dieu ! c'est pire que jamais ! Vous vous ferez mal en restant si long-temps sans manger, il n'y a rien de plus mauvais pour l'estomac. Vous devriez au moins dire à Barnes de mettre un biscuit dans votre poche.

— Retire-toi, dit Dominus, l'esprit encore plein de Meg Merrilies, et s'avançant vers la salle à manger.

— Mais ce n'est pas là qu'il faut aller. Il y a plus d'une heure qu'on a fini de dîner. Le colonel vide sa

carafe. Venez dans ma chambre, je vous ai fait réserver un bon morceau que le cuisinier aura préparé dans un moment.

— *Exorciso te*, répéta Sampson, c'est-à-dire j'ai dîné.

— Dîné! c'est impossible. Et avec qui auriez-vous dîné! Vous n'allez jamais chez personne.

— Avec Beelzébuth, je crois.

— Allons, il est ensorcelé ou il est fou, la chose est sûre; il n'y a que le colonel qui soit en état de lui faire entendre raison. Elle le laissa donc continuer son chemin, et se retira en s'écriant qu'il était bien triste de voir des savans tomber dans un état si déplorable.

L'objet de sa compassion venait cependant d'entrer dans la salle à manger, où sa figure causa la plus grande surprise. Il était couvert de boue jusqu'aux épaules, et la pâleur naturelle de son teint était deux fois plus cadavéreuse qu'à l'ordinaire, à cause du trouble, de la terreur et de la fatigue qu'il avait éprouvés.

— Au nom du ciel, que signifie l'état où je vous vois, M. Sampson? dit Mannering, qui s'aperçut combien miss Bertram était alarmée pour un ami dont elle connaissait l'attachement comme la simplicité.

— *Exorciso*, dit Dominus.

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Je vous demande pardon, respectable colonel, mais en vérité mon esprit.....

— Est un peu dans les nuages, M. Sampson. Mais allons, remettez-vous, et expliquez-moi ce que tout cela signifie.

Dominus cherchait sa réponse, mais un mot de sa *formule* latine d'exorcisme se présentant encore à sa langue, il jugea plus convenable de se taire, et remit

entre les mains du colonel la lettre qu'il avait reçue pour lui de l'Égyptienne.

Le colonel rompit le cachet sur-le-champ, et lut la lettre avec un air de surprise. — Cela ressemble à une plaisanterie, dit-il, et à une fort mauvaise plaisanterie!

— Cette lettre, dit Dominus avec un sérieux glacial, vient d'une personne qui ne plaisante pas.

— Et qui donc vous a chargé de me la remettre?

Dominus, au milieu de ses plus fortes distractions, ne perdait jamais de vue miss Bertram. Il se rappela les événemens fâcheux que lui rappelait le nom seul de Meg Merrilies, et, jetant les yeux sur Lucy, il garda le silence, de peur d'éveiller en elle de tristes souvenirs.

— Mesdemoiselles, dit Mannering, allez préparer le thé. Nous vous rejoindrons dans un instant. Je vois que M. Sampson désire me parler sans témoins. Eh bien, maintenant qu'elles sont parties, de grace, expliquez-vous. D'où vient cette lettre?

— Du ciel peut-être, dit Dominus, mais elle m'est parvenue par un *facteur* des enfers. Elle m'a été remise par Meg Merrilies, qui depuis bien long-temps aurait dû être brûlée comme voleuse, coquine, sorcière, Égyptienne.

— Êtes-vous bien sûr que c'était elle? dit le colonel avec chaleur.

— Peut-il exister sur la terre deux êtres semblables à Meg Merrilies?

Le colonel parcourut la chambre à grands pas, plongé dans de profondes réflexions. — Enverrai-je du monde pour l'arrêter? Mais Mac-Morlan est trop éloigné, et sir Hazlewood avec ses grandes phrases n'en finira pas; d'ailleurs la chance de ne la plus trouver au même endroit,

et puis la fantaisie de garder le silence qui peut la reprendre. Non, au risque de passer pour un extravagant, je ne négligerai pas l'avis qu'elle me donne. Bien des gens de cette espèce commencent par être des imposteurs, et finissent par devenir des enthousiastes, ou par suivre une route ténébreuse entre ces deux lignes, sans savoir s'ils s'abusent eux-mêmes, ou s'ils trompent les autres. Au surplus ma marche est toute simple : si mes efforts sont inutiles, je n'aurai pas à me reprocher d'avoir écouté les conseils d'une fausse prudence.

Ayant ainsi déterminé ce qu'il voulait faire, il sonna, dit à Barnes de le suivre dans son cabinet, et lui donna des ordres dont le résultat sera connu plus tard de nos lecteurs, car il faut en ce moment que nous leur fassions part d'une aventure qui se lie aux événemens de ce jour mémorable.

Charles Hazlewood n'avait pas osé faire une seule visite à Woodbourne pendant l'absence du colonel. La conduite de Mannering envers lui, quoique aussi amicale qu'honnête, semblait lui démontrer qu'une telle démarche ne lui plairait point, et tel était l'ascendant que les qualités brillantes de ce militaire avaient pris sur lui, qu'il n'aurait voulu pour rien au monde faire la moindre chose qui pût lui être désagréable. Il voyait, ou du moins il avait cru voir que le colonel approuvait son attachement pour miss Bertram, mais il s'apercevait aussi qu'il regardait comme inconvenant qu'il lui déclarât des sentimens qui n'auraient pas l'approbation de ses parens; et il respectait la barrière que semblait mettre entre eux le généreux et zélé protecteur de miss Bertram. Non, pensait-il, je ne troublerai pas la paix dont ma chère Lucy jouit dans cet asile, jusqu'à ce

que j'aie le droit de lui en offrir un autre qui lui appartiendra.

D'après cette résolution, dans laquelle il eut le courage de persister, quoique son cheval, par habitude, l'eût conduit un jour à la porte du château de Woodbourne, il résista au désir qu'il avait de descendre pour s'informer de la santé des deux demoiselles ; mais la même chose étant arrivée une seconde fois, la tentation fut si violente que, craignant de ne pouvoir y résister une troisième, il se décida à aller faire une visite à un de ses amis qui demeurait à peu de distance, d'y rester pendant tout le temps que durerait l'absence du colonel, et de revenir assez à temps pour être un des premiers à le complimenter sur son heureux retour. Il envoya savoir des nouvelles des jolies habitantes de Woodbourne, leur fit dire qu'il allait aussi faire un voyage de quelques jours, et se rendit chez son ami.

Il avait pris des mesures certaines pour être informé du retour du colonel quelques heures après son arrivée. Dès qu'il en fut instruit, il résolut de partir dans la matinée, et d'assez bonne heure pour aller dîner à Woodbourne, où il était en quelque sorte comme chez lui. Il se flattait (car il faisait sur ce sujet des réflexions beaucoup plus sérieuses qu'il n'était nécessaire) que cette conduite paraîtrait toute simple et naturelle.

Mais le destin, dont les amans se plaignent si souvent, ne fut pas, en cette circonstance, favorable à Charles Hazlewood. D'abord, une gelée qui avait eu lieu pendant la nuit exigeait que l'on fît changer les fers de son cheval. Ensuite, la maîtresse de la maison où il était ne descendit que fort tard pour déjeuner. Puis son ami voulut lui montrer des petits chiens d'arrêt que sa

chienne favorite avait mis bas ce matin même. Leurs couleurs avaient fait naître des doutes sur la paternité; c'était une grande question sur la légitimité que Hazlewood était appelé à décider comme tiers arbitre entre son ami et son piqueur, et sa décision fut une sentence sans appel, qui fixa le choix entre ceux qu'il fallait noyer et ceux qu'il fallait élever.

Enfin le père de son ami le retint un temps considérable, en déployant toutes les ressources d'une éloquence prolixe et fastidieuse pour insinuer dans l'esprit de sir Robert Hazlewood, par l'intermédiaire de son fils, ses propres idées sur la ligne qu'on devait faire suivre à un chemin projeté. Nous rougissons pour notre jeune amant d'être obligé d'avouer qu'après avoir entendu développer dix fois les mêmes raisons, il ne put voir en quoi la ligne proposée par le père de son ami était préférable à celle qui semblait avoir été arrêtée.

Mais ce chemin devait traverser une rivière, et il était de l'intérêt de celui qui retenait si mal à propos l'impatient Hazlewood, que le pont fût établi sur le point le plus voisin d'une de ses fermes. Cependant, malgré l'importance qu'il y attachait, il aurait eu grand'peine à parvenir à son but, s'il ne lui était arrivé de dire par hasard que le plan arrêté, et qu'il combattait, avait été proposé par ce drôle de Glossin, qui voulait que son avis dominât en tout dans le comté. Ce nom eut la vertu d'attirer tout à coup l'attention d'Hazlewood, et s'étant bien assuré laquelle des deux lignes avait été proposée par Glossin, il promit formellement que ce ne serait pas sa faute si son père ne se déclarait pas pour l'autre.

Tous ces contre-temps employèrent une bonne partie de la matinée : Charles ne put monter à cheval que trois heures plus tard qu'il l'avait projeté, et maudissant les maréchaux, les belles dames, les petits chiens et les nouvelles routes, il reconnut qu'il était trop tard pour qu'il pût décemment se présenter chez le colonel.

Il passait devant la route qui conduisait à Woodbourne, et ne pouvait en voir que la fumée qui sortait de ses cheminées, se dessinant sur l'azur d'un ciel sans nuage, quand il crut apercevoir Dominus, marchant ou plutôt courant à toutes jambes dans un sentier près d'un bois voisin: il l'appela, mais inutilement. Dominus, ordinairement inaccessible à toute impression étrangère, était en ce moment dans un état de double abstraction. Il venait de quitter Meg Merrilies, et il était trop occupé à réfléchir sur les derniers discours qu'elle lui avait tenus, pour faire attention à la voix qui l'appelait. Hazlewood fut donc obligé de renoncer au plaisir de lui demander des nouvelles de la santé des deux jeunes demoiselles, ou de lui faire quelque autre question banale qui aurait pu amener le nom de miss Bertram dans sa réponse.

Il n'avait plus aucun motif pour se presser. Il laissa donc son cheval marcher au pas qui lui convint pour monter un chemin tracé entre deux collines d'où la vue s'étendait au loin sur de charmans paysages. Mais, quoique ces lieux dussent avoir un attrait particulier pour lui, puisqu'ils étaient en grande partie la propriété de son père, il songeait bien plutôt à regarder les cheminées de Woodbourne ; et cependant à chaque pas que faisait son cheval, il lui devenait plus difficile de les apercevoir.

Il était tombé sans y penser dans une rêverie dont il fut tiré par une voix qui lui sembla trop forte pour être celle d'une femme, et trop aigre pour appartenir à un homme. — Pourquoi arrivez-vous si tard? lui criait-on: faudra-t-il que d'autres fassent votre besogne?

Il regarda la personne qui lui parlait. C'était une grande femme dont la tête était enveloppée d'un mouchoir, d'où sortaient des mèches de cheveux grisonnans. Elle était couverte d'une espèce de grand manteau, et tenait à la main un gros bâton garni d'une pointe en fer. En un mot c'était Meg Merrilies. Hazlewood n'avait jamais vu cette figure extraordinaire : il fit un mouvement de surprise, et arrêta son cheval. — Je pense, dit-elle, qu'aucun de ceux qui prennent intérêt à la maison d'Ellangowan ne doit dormir cette nuit. J'ai chargé trois hommes de vous chercher, et vous allez vous coucher dans votre lit? Croyez-vous que si le frère tombe, la sœur restera debout? non, non.

— Je ne vous comprends pas, bonne femme; si vous parlez de miss..... je veux dire de quelqu'un de l'ancienne famille d'Ellangowan, apprenez-moi ce que je puis faire pour son service.

— L'ancienne famille d'Ellangowan! l'ancienne famille d'Ellangowan! Et quelle nouvelle famille osera jamais porter ce nom qui n'appartient qu'à la souche des braves Bertram?

— Mais que voulez-vous dire, bonne femme?

— Je ne suis pas une bonne femme. Je ne vaux rien. Tout le pays le sait. Je voudrais être meilleure. Mais je puis faire ce que bien des bonnes femmes ne pourraient ou n'oseraient faire. Je puis glacer le sang de celui qui habite la maison de l'orphelin, et qui voulut l'écra-

ser dans son berceau. Écoutez-moi bien. Par ordre de votre père on a retiré la garde qui était à la douane de Portanferry. Il l'a fait venir à Hazlewood, parce qu'il croit que son château doit être attaqué cette nuit par des contrebandiers. Personne n'y pense. Son sang est bon. Je ne parle pas de lui, mais enfin, on n'a nul dessein de lui nuire. Renvoyez bien vite, et sans crainte pour vous, la garde à Portanferry. C'est là qu'elle est nécessaire. Il y aura de l'ouvrage cette nuit. La lune verra briller les sabres, et entendra les coups de fusil.

— Grand Dieu! que voulez-vous dire? Votre ton, vos paroles me feraient croire que vous êtes folle, et cependant il y a de la suite dans les idées que vous me présentez.

— Non, non, je ne suis pas folle. J'ai été emprisonnée comme folle, battue de verges comme folle, bannie comme folle, mais je ne suis pas folle. Écoutez-moi, Charles Hazlewood; avez-vous quelque ressentiment contre celui qui vous a blessé?

— Non, Dieu m'en préserve. Je suis guéri de ma blessure, et j'ai toujours été convaincu qu'elle a été l'effet d'un accident involontaire. Je serais charmé de pouvoir le lui dire.

— Faites donc ce que je vous dis, et vous lui ferez plus de bien qu'il ne vous a fait de mal. Si on l'abandonne à ses persécuteurs, ce sera demain matin un cadavre sanglant, ou un homme banni pour toujours. Mais il y a quelqu'un là-haut. Faites ce que je vous dis : renvoyez promptement les soldats, et ne craignez rien pour le château d'Hazlewood.

En finissant ces mots, elle disparut avec sa célérité ordinaire.

Il me semble que l'extérieur extraordinaire de cette femme, et le mélange de bizarrerie et d'enthousiasme qui régnait dans ses discours, manquaient rarement de produire la plus vive impression sur ceux à qui elle s'adressait. Ses paroles, souvent entrecoupées, étaient trop claires et trop intelligibles pour qu'on pût la soupçonner d'une véritable folie; et cependant il s'y trouvait en même temps trop de désordre, trop de véhémence, pour qu'on pût les regarder comme sorties d'une tête bien organisée. Elle semblait agir par l'influence d'une imagination exaltée, plutôt que dérangée; et il est hors de doute que ces deux cas ne produisent un effet tout différent sur l'esprit des auditeurs. Ces observations peuvent expliquer comment, sans ajouter complètement foi à ses demi-mots bizarres et mystérieux, on se trouvait porté à écouter et même à suivre ses avis.

Il est certain au moins que le jeune Hazlewood fut frappé de l'apparition soudaine de cette femme, et du ton impératif qu'elle avait pris. Il pressa la marche de son cheval. La nuit couvrait l'horizon lorsqu'il arriva au château, et dès qu'il y fut entré, il vit la confirmation de ce que lui avait dit la sibylle.

Trente chevaux de dragons étaient sous un hangar, sellés et bridés; trois ou quatre soldats semblaient monter la garde auprès d'eux; les autres se promenaient en long et en large dans la cour du château, bottés, éperonnés, et armés de larges sabres.

Hazlewood demanda à un officier d'où ils venaient.

— De Portanferry.

—Y avez-vous laissé une garde?

— Non. Nous avons été mandés ici par ordre de sir

Robert pour défendre sa maison, qui est menacée d'une attaque par les contrebandiers.

Charles chercha sur-le-champ son père, et après les premiers complimens, lui demanda pourquoi il avait cru nécessaire d'appeler chez lui une force armée.

Sir Robert l'assura que, d'après l'avis, la nouvelle, l'assurance qu'il avait reçus, il avait les plus fortes raisons pour croire, penser, être convaincu qu'une attaque devait être tentée, dirigée, effectuée cette nuit contre le château d'Hazlewood par une horde de contrebandiers, d'Égyptiens et d'autres brigands.

—Et qui pourrait donc, mon père, attirer la fureur de ces gens-là sur notre maison plutôt que sur toute autre de nos environs?

—Je pense, monsieur, je suppose, je m'imagine, malgré les égards que méritent vos lumières, votre prudence, votre expérience, que ces gens-là attaquent préférablement les personnes les plus distinguées par le rang, la naissance, la fortune, qui ont contribué à châtier, punir, réprimer leurs délits, leurs crimes, leurs forfaits.

Hazlewood, qui connaissait le faible de son père, répondit que sa surprise ne venait pas du motif auquel sir Robert l'attribuait; mais qu'il ne concevait pas qu'on pût songer à diriger une attaque contre un château dans lequel il se trouvait un grand nombre de domestiques, et où une foule de voisins s'empresseraient d'apporter du secours au moindre signal; il ajouta qu'il craignait que la réputation des Hazlewood ne fût compromise jusqu'à certain point pour avoir appelé une force militaire à son secours, comme s'ils n'étaient pas en état de se défendre eux-mêmes: il lui fit même entendre que si

cette précaution était inutile, les ennemis de leur maison pourraient en faire un sujet de sarcasme et de dérision.

Cette dernière idée fut celle qui frappa le plus vivement sir Robert; car, comme tous les petits esprits, le ridicule était ce qu'il craignait le plus. Il se recueillit un moment, et, avec un embarras mal déguisé sous l'apparence de la fierté, affectant de mépriser l'opinion publique, pour laquelle il avait un respect scrupuleux : — J'aurais cru, dit-il à son fils, que l'injure qui a déjà été faite à ma maison en votre personne, en la personne de l'héritier, du représentant, après moi, de la famille d'Hazlewood, aurait suffisamment justifié aux yeux de la saine partie, de la portion éclairée et respectable du peuple, une mesure qui a pour objet d'empêcher, de prévenir un second outrage de ce genre.

— Mais vous oubliez, mon père, ce que je vous ai pourtant dit bien des fois. Je suis certain que le coup n'est parti que par accident.

—Non, monsieur, ce n'est pas un accident. Mais vous voulez en savoir plus que ceux qui sont plus âgés que vous.

—Mais, en vérité, dans une affaire qui me concerne particulièrement...

— Non, monsieur, elle ne vous concerne que très-secondairement, c'est-à-dire qu'elle ne vous concerne en rien, en ne vous considérant que comme un jeune étourdi qui prend plaisir à contrarier son père : mais elle concerne le pays, monsieur; le comté, monsieur; le public, monsieur; tout le royaume d'Écosse, en tant que l'honneur de la famille Hazlewood se trouve compromis, injurié, mis en danger par vous, monsieur,

en vous, à cause de vous. Au surplus, le coupable est en lieu de sûreté, et M. Glossin...

— Glossin !

— Oui, monsieur, le *gentleman* qui a acheté Ellangowan. Vous savez de qui je veux parler, je suppose?

— Oui, mon père ; mais je ne m'attendais pas à vous entendre citer une pareille autorité. Quoi ! ce drôle dont tout le monde connaît la bassesse, la cupidité, et que je soupçonne de bien autre chose ! Et depuis quand accordez-vous à un pareil être le titre de *gentleman* ?

— Sans doute, Charles, je n'attache pas ici à ce mot le sens exact, précis, rigoureux, dans lequel on doit régulièrement, légitimement l'employer. Je ne m'en sers que relativement, pour marquer l'état, la position, la situation où il est parvenu à s'élever, pour désigner une sorte d'homme... honnête... riche... estimable...

— Permettez-moi de vous demander, mon père, si c'est par ses ordres que ce détachement a été retiré de Portanferry.

— Je ne présume pas, monsieur, que M. Glossin prît sur lui de donner des ordres dans une affaire où le château d'Hazlewood et la maison d'Hazlewood, j'entends par la première expression l'édifice où est établi le domicile de ma famille, et par la seconde, figurément, métaphoriquement, et paraboliquement, ma famille même ; dans une affaire, dis-je donc, où le château d'Hazlewood et la maison d'Hazlewood sont particulièrement intéressés.

— Il me paraît cependant qu'il a approuvé cette mesure.

— J'ai cru, monsieur, qu'il était juste, convenable, à propos de le consulter, comme le magistrat le plus

voisin, aussitôt que j'appris la nouvelle de l'attentat projeté. Par suite des égards, de la déférence, du respect qu'il a pour la distance qui nous sépare, il n'a pas cru devoir en signer l'ordre avec moi; mais il a hautement approuvé mes précautions.

En ce moment on entendit un cheval arrivant au grand galop dans l'avenue. Presque au même instant la porte s'ouvrit, et on vit entrer M. Mac-Morlan.

— Je vous demande pardon, sir Robert, de me présenter chez vous sans y être attendu, mais...

— Permettez-moi de vous faire observer, M. Mac-Morlan, que votre qualité de substitut du shériff de ce comté vous obligeant à veiller à sa tranquillité, et que vous trouvant sans doute dans l'intention de concourir vous-même aujourd'hui à assurer celle du château d'Hazlewood, vous avez un droit certain, reconnu et incontestable, d'entrer chez le premier gentilhomme d'Écosse, sans y être attendu..., présumant toujours que vous y êtes appelé par les devoirs de votre place.

— Sans doute, dit Mac-Morlan, qui attendait avec impatience l'instant de pouvoir parler, c'est le devoir de ma place qui m'amène chez vous.

— Vous êtes le bienvenu! dit le baronnet en lui faisant avec la main un geste gracieux.

— Permettez-moi de vous dire, sir Robert, que je ne viens pas dans l'intention de rester ici, mais de renvoyer ces soldats à Portanferry, et je vous réponds que votre maison ne court aucun risque.

— Renvoyer ces soldats à Portanferry! et vous répondez que ma maison ne court aucun risque! Et qui êtes-vous, monsieur, je vous prie, pour que je reçoive, que j'accepte votre caution, votre garantie, soit person-

nelle, soit officielle, pour la sûreté de ma maison? Je crois, monsieur, je pense, je m'imagine, que si un seul de ces portraits de famille était lacéré, injurié, déplacé, il vous serait difficile de réparer cette perte, malgré la garantie que vous m'offrez si obligeamment.

— J'en serais au désespoir, sir Robert, mais j'espère que je n'éprouverai pas le regret d'avoir été la cause de cette perte irréparable, car je vous assure qu'aucune attaque ne sera dirigée contre Hazlewood, et j'ai reçu des avis qui me font soupçonner que l'on ne vous a donné cette alarme que pour faire retirer de Portanferry le détachement destiné à garder la douane. La conviction que j'éprouve à cet égard me fait un devoir d'ordonner à cette troupe, ou du moins à la majeure partie, de partir sur-le-champ. Je regrette même qu'une absence instantanée m'ait empêché d'arriver ici plus tôt, car nous ne pourrons être rendus que fort tard à Portanferry.

Comme M. Mac-Morlan était le magistrat supérieur, et qu'il montrait clairement la ferme résolution d'user de ses droits, le baronnet, quoique piqué, ne put que lui dire : — Fort bien, monsieur! cela est fort bien! Emmenez tout le détachement : je ne veux pas qu'il en reste un seul homme, monsieur. Nous saurons nous défendre nous-mêmes, monsieur. Mais observez bien que vous agissez à votre risque, monsieur, à votre péril, monsieur, sous votre responsabilité, s'il arrive le moindre accident au château, monsieur, à ceux qui l'habitent, et même au mobilier, monsieur.

— J'agis, sir Robert, comme je crois que mon devoir l'exige, d'après les avis que j'ai reçus. Je vous prie d'en être bien convaincu. Excusez-moi si je pars sans céré-

monie; il y a déjà beaucoup de temps perdu, et nous n'arriverons à Portanferry que fort tard.

Sir Robert, sans écouter ses excuses, s'occupa à armer tous ses domestiques, et à assigner un poste à chacun d'eux. Son fils aurait bien désiré accompagner le détachement qui partait pour Portanferry, et qui était déjà prêt à recevoir les ordres de Mac-Morlan, mais son père se serait offensé s'il l'avait quitté dans un moment où il s'attendait à soutenir un siège. Il se contenta donc, avec un regret qu'il pouvait à peine cacher, de regarder leurs préparatifs de départ par une fenêtre, jusqu'à ce que l'officier commandant eût crié : — Demi-tour à droite; en avant, marche! La troupe partit alors au grand trot, et l'on cessa bientôt de la voir et de l'entendre.

CHAPITRE XLVIII.

« D'un fort levier armés par aventure,
» Nous avons fait sauter gonds et serrure,
» Et pénétré dans l'obscure prison
» Où gémissait l'infortuné Kinmon. »

Ancienne ballade des frontières.

Retournons maintenant à Portanferry, où nous avons laissé Bertram et son brave ami Dinmont, innocens habitans d'un séjour destiné au crime. Le sommeil du fermier fut très-paisible, mais celui de Bertram fut interrompu vers minuit, et il lui fut impossible de retomber dans ce doux état d'oubli de toutes les peines. Indépendamment du trouble et de l'inquiétude de son esprit, il éprouvait un malaise, une sorte d'oppression, qui venait en partie du défaut de renouvellement d'air

dans la petite chambre où ils se trouvaient. Après avoir supporté quelque temps les inconvéniens de l'atmosphère qui l'environnait, il se leva pour ouvrir la fenêtre et se procurer un air plus sain. Hélas ! le premier essai qu'il fit lui rappela qu'il était en prison, et le convainquit qu'on avait pris toutes les mesures nécessaires, non pour la commodité des prisonniers, mais pour mettre obstacle à toute tentative d'évasion : il lui fut impossible de l'ouvrir. Fâché de ce contre-temps, il resta près de la fenêtre. Wasp, quoique fatigué de sa course de la veille, vint le rejoindre, et lui témoigna par de légers murmures, et en frottant son corps velu contre les jambes de son maître, le plaisir qu'il avait à le revoir.

Attendant que l'agitation qu'il éprouvait se calmât et lui permît de se livrer de nouveau au sommeil, Bertram resta quelque temps à regarder la mer. La marée était haute, et s'approchait des murs de la prison; par intervalle une vague venait se briser avec violence contre le rempart qu'on avait construit pour leur défense. De loin, à la lueur de la lune, qui se couvrait de temps en temps d'un nuage, on voyait l'Océan soulever ses flots innombrables, les rouler, les croiser, et les mêler les uns avec les autres. — Imposant spectacle! pensait Bertram. C'est ainsi que le destin a agité ma vie depuis mon enfance! Quand sortirai-je de cet état de trouble? Quand pourrai-je vivre dans une heureuse tranquillité? cultiver en paix, sans crainte, sans inquiétudes, les arts auxquels une vie toujours agitée m'a empêché de me livrer? L'imagination trouve, dit-on, dans le sourd murmure des ondes de l'Océan, la voix des nymphes et des tritons, pourquoi ne vois-je pas s'élever du sein de ces

mers quelque syrène, quelque Protée, qui vienne me dévoiler les mystères de ma destinée? — Heureux ami, dit-il en regardant le lit sur lequel le robuste Dinmont s'était étendu, tes soucis sont bornés dans le cercle étroit d'une occupation utile à ta fortune et à ta santé; tu peux les oublier à volonté, et jouir des douceurs d'un repos que le travail de la veille t'a préparé.

Ses réflexions furent interrompues par Wasp, qui, levant ses pattes de devant du côté de la fenêtre, se mit à japper avec force. Ses aboiemens parvinrent aux oreilles de Dinmont, mais sans dissiper l'illusion qui l'avait transporté dans l'atmosphère libre de ses vertes collines. — En avant, Yarrow, plus loin, allons donc! murmura-t-il entre ses dents, croyant sans doute parler au chien de son troupeau.

Cependant Wasp continuait à japper, et le mâtin, lâché dans la cour, lui répondait sur un ton beaucoup plus haut. Jusque-là ce dernier avait gardé le silence, sauf un hurlement qu'il poussait de temps à autre quand la lune se montrait entre deux nuages. Mais en ce moment il aboyait avec colère, et semblait être excité par autre chose que la voix de Wasp, qui avait le premier donné l'alarme, et que son maître était parvenu à réduire, non sans peine, à un murmure sourd de mécontentement.

Bertram, redoublant d'attention, crut apercevoir une barque sur la mer. Il entendit le bruit des rames et des voix d'hommes se mêler au mugissement des flots. — Ce sont peut-être, pensait-il, des pêcheurs anuités, ou quelques fraudeurs de l'île de Man. Ils sont bien près cependant de la maison des douanes, où il doit y avoir des sentinelles. Cette barque est grande,

et montée d'un grand nombre de matelots : sans doute elle appartient au service des douanes. — Il fut confirmé dans cette dernière opinion en voyant la barque s'arrêter près d'un quai qui régnait derrière la maison des douanes. L'équipage débarqua au nombre de vingt hommes. Deux furent laissés sur la barque pour la garder, le reste suivit en silence un passage étroit qui séparait le bâtiment des douanes de celui de la prison, et disparut aux yeux de Bertram.

C'était le bruit des rames qui avait d'abord excité le courroux du vigilant gardien en faction dans les murs de la prison. Mais en ce moment ses hurlemens, redoublés et sans interruption, s'élevèrent à un tel degré de fureur qu'ils éveillèrent son maître, plus sauvage encore que son chien. Il ouvrit une fenêtre, et cria en jurant : — Veux-tu te taire, Tearum; te tairas-tu! — Tout fut inutile; le chien ne cessa de hurler avec force, ce qui ne fit qu'empêcher son maître d'entendre les sons d'alarme que le gardien féroce voulait annoncer. Mais la femme du cerbère à deux pieds avait l'oreille plus fine que son époux. Elle avait aussi mis la tête à la fenêtre. — Lourdaud, dit-elle, il faut descendre, et lâcher le chien dans la rue. On enfonce la porte de la douane, et le vieux Hazlewood a fait retirer la garde; mais tu n'as pas plus de cœur qu'une poule. En parlant ainsi, elle se disposait à exécuter elle-même ce qu'elle conseillait de faire, tandis que son mari, plus jaloux de prévenir tout mouvement intérieur qu'inquiet de ce qui se passait au dehors, allait faire sa ronde à la porte de chaque cachot, pour voir si chacun de ses prisonniers était en sûreté.

Les mouvemens du geôlier et de sa digne compagne

avaient lieu sur le devant de la maison, et ne furent qu'imparfaitement entendus par Bertram, dont la chambre, comme nous l'avons déjà dit, était située sur le derrière et donnait sur la mer. Il remarqua cependant dans la maison un bruit qui ne s'accordait guère avec le silence ordinaire d'une prison après minuit. Il ne put donc s'empêcher de penser qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, et dans cette persuasion il alla frapper Dinmont sur l'épaule pour l'éveiller.

— Eh bien, Aylie, dit l'homme des montagnes en se frottant les yeux, qu'y a-t-il donc, femme? Il n'est pas encore temps de se lever. Enfin, s'éveillant tout-à-fait, il se rappela l'endroit où il se trouvait, secoua ses oreilles, et dit à Bertram : — Eh bien, au nom du ciel, qu'y a-t-il donc de nouveau ?

— Je ne puis vous le dire, reprit Bertram; mais ou le feu est à la maison, ou quelque événement extraordinaire y est arrivé. N'entendez-vous pas dans l'intérieur le bruit des portes et des verrous que l'on ouvre et que l'on ferme, et au dehors des voix d'hommes, et je ne sais quelle espèce de bruit sourd? Sur ma parole, il y a ici du nouveau. Levez-vous, au nom du ciel, et tenons-nous sur nos gardes.

Au seul mot de danger, Dinmont fut debout, aussi intrépide, aussi résolu que l'étaient ses ancêtres lorsqu'ils voyaient les feux d'alarme briller sur leurs montagnes. — Diable! capitaine, voilà une singulière place, on ne peut ni en sortir le jour, ni y dormir la nuit! Diable! on n'y tiendrait pas quinze jours! mais quel tapage! Je voudrais que nous eussions de la lumière. Paix donc, Wasp, paix! laisse-nous donc écouter ce qui se passe! Eh bien, allons, te tairas-tu?

Ils cherchèrent inutilement dans les cendres les moyens d'allumer leur chandelle : il n'y restait pas une étincelle. Cependant le bruit continuait.

Dinmont alla à son tour à la fenêtre. Dès qu'il y fut : — Eh, capitaine, dit-il, venez, venez vite. Parbleu! on a forcé la douane!

Bertram courut à la fenêtre, et vit sur le bord de la mer des contrebandiers, dont quelques-uns tenaient des torches; les autres emportaient des balles et des tonneaux dont ils chargeaient la grande barque qui était près du quai, près duquel deux ou trois petites barques s'étaient depuis amarrées.

— Cela s'explique de soi-même, dit Bertram, mais je crains quelque chose de pire. Ne sentez-vous pas une forte odeur de fumée, ou n'existe-t-elle que dans mon imagination ?

— Imagination! non, non. Il y a de la fumée comme dans un four. Diable! si le feu est à la douane, il viendra jusqu'ici, et nous serons flambés comme un baril de goudron; ce serait terrible d'être brûlés tout vifs ici comme des sorciers. Hé! Mac-Guffog, cria-t-il en donnant toute son étendue à sa voix de Stentor ; hé! allons, ouvrez-nous, Mac-Guffog.

Le feu commençait à s'élever, et des nuages de fumée dépassaient la fenêtre où étaient Bertram et Dinmont. Quelquefois, selon le caprice du vent, une vapeur épaisse dérobait tout à leur vue, quelquefois une lueur rougeâtre leur montrait sur le bord de la mer des hommes d'une figure sinistre et féroce, qui s'occupaient avec activité du chargement de la barque. Enfin, l'incendie triomphant s'élança en jets de flamme de toutes les issues, les matériaux enflammés venaient, sur l'aile du vent,

frapper contre les murs et les toits de la prison, et couvraient tous les environs d'une épaisse fumée.

Les cris et le tumulte augmentaient toujours, car toute la canaille de la petite ville et des environs s'était réunie tumultueusement aux contrebandiers pour avoir sa part du butin.

Bertram commença à être sérieusement inquiet pour lui et son compagnon. Il n'y avait nul moyen de sortir de prison. Il semblait que le geôlier et sa femme avaient déserté leur poste et abandonné les malheureux prisonniers aux flammes qui les menaçaient.

Dans cet instant même une nouvelle attaque était dirigée contre la porte du Bridewell, qui finit par céder aux efforts des pioches et des leviers. Le geôlier et sa femme s'étaient enfuis. Toutes les clefs furent remises sans résistance par les valets, et les contrebandiers délivrèrent successivement tous les prisonniers, qui se joignirent à leurs libérateurs en poussant des cris de joie.

Au milieu de cette confusion, trois ou quatre des principaux contrebandiers coururent à la chambre où étaient Bertram et Dinmont. Ils étaient armés de sabres et de pistolets, et portaient des torches ardentes. — Bon, dit l'un d'eux en montrant Bertram, voilà notre homme. Les deux autres le saisirent à l'instant, mais l'un d'eux lui dit tout bas : — Ne faites aucune résistance avant d'être dans la rue. Le même individu trouva le moyen de dire à Dinmont : — Suivez votre ami, et aidez-le quand il en sera temps.

Dinmont obéit sans répondre, et suivit les deux contrebandiers, qui, tenant toujours Bertram au collet, lui firent descendre l'escalier, traverser la cour, qui se trouvait entièrement éclairée par l'incendie de la douane,

et le conduisirent dans la rue étroite sur laquelle donnait la porte de la prison. Là tout semblait en confusion. Les contrebandiers étaient forcément séparés les uns des autres. — Mille tonnerres! dit le chef qui marchait en avant des deux gardiens de Bertram, qu'y a-t-il donc de nouveau? Au même instant on entendit le bruit d'une troupe de cavalerie qui semblait approcher. — Enfans, reprit-il, veillez bien sur le prisonnier, et serrez vos rangs. Malgré cet ordre les deux hommes qui tenaient Bertram étaient à quelque distance de leur troupe.

La foule devenait de plus en plus agitée dans cette petite rue. Les uns la descendaient pour s'enfuir, tandis que les autres voulaient la remonter pour se défendre. On entendit de loin le cliquetis des sabres, et plusieurs coups de fusil. — Voici l'instant, dit à Bertram son protecteur inconnu, débarrassez-vous de ce camarade, et suivez-moi.

Bertram, déployant avec succès la vigueur dont il était doué, se tira facilement des mains de celui qui le tenait du côté droit. Le coquin portait la main à son ceinturon pour y prendre un pistolet, mais il fut renversé par un coup de poing auquel un bœuf n'aurait pas résisté : c'était Dinmont qui le lui adressait.

— Suivez-moi vite, lui dit la voix protectrice. Et en même temps tous trois gagnèrent une petite rue presque en face de la prison.

Personne ne songea à les poursuivre. Les contrebandiers étaient occupés trop sérieusement avec le détachement que Mac-Morlan venait d'amener. Il serait arrivé assez à temps pour empêcher le pillage et l'incendie de la douane, si ce magistrat n'eût reçu en route un faux avis qui lui fit croire que les contrebandiers devaient

débarquer à la baie d'Ellangowan, et qui lui fit perdre près de deux heures. Le lecteur peut penser, sans craindre de blesser la charité, que Glossin, intéressé à l'issue de cette journée, ayant les yeux ouverts sur tout ce qui se passait, et apprenant que les soldats avaient quitté Hazlewood, avait cherché à donner le change à Mac-Morlan, pour laisser à Hatteraick le temps de finir son opération.

Cependant Bertram suivait son guide pas à pas, et était lui-même suivi par Dinmont. Les cris des combattans, le cliquetis des sabres, le bruit des chevaux retentissaient encore à leurs oreilles, quoique avec moins de violence, quand au bout de cette rue ils trouvèrent une chaise de poste attelée de quatre chevaux.

— Êtes-vous là? au nom du ciel! cria le guide au postillon qui était à la tête de ses chevaux.

— Eh oui, j'y suis, et je voudrais être partout ailleurs!

— Ouvrez donc vite la portière. Montez, messieurs; dans quelques instans vous serez en lieu de sûreté. Et vous, dit-il à Bertram, souvenez-vous de tout ce que vous avez promis à l'Égyptienne.

Bertram était déterminé à se laisser guider aveuglément par l'homme qui venait de lui rendre un service si important: il monta donc dans la voiture; Dinmont l'y suivit, et Wasp, qui ne les avait pas quittés un moment, y sauta après eux. Au même instant la chaise partit au grand galop.

— Que le ciel nous bénisse! dit alors Dinmont; voilà une singulière aventure! Espérons que tout cela finira bien. Mais que va devenir Dumple! J'aimerais mieux

être sur son dos que dans la voiture d'un duc; Dieu m'en est témoin.

Bertram lui fit observer que du train dont le postillon les faisait courir, il était impossible qu'ils voyageassent long-temps sans changer de chevaux, et qu'au premier relai ils insisteraient pour ne se remettre en route qu'à la pointe du jour, ou du moins pour savoir où l'on avait dessein de les conduire; qu'enfin Dinmont pourrait en cet endroit prendre quelques mesures relativement à son fidèle coursier.

— C'est bien, c'est bien, dit Dandy, soit! Ah! si nous étions hors de cette maudite boîte roulante, ils ne nous conduiraient qu'où nous voudrions bien aller!

Tandis qu'ils parlaient ainsi, la voiture tournant tout à coup leur fit voir à quelque distance Portanferry, qui était encore, et plus que jamais, éclairé par l'incendie. Le feu avait gagné un magasin dans lequel étaient déposées plusieurs pièces d'eau-de-vie, et la flamme s'élevait en gerbes brillantes à une hauteur prodigieuse. Ils ne purent long-temps contempler ce spectacle, car la chaise, tournant une seconde fois, entra dans un chemin étroit bordé d'arbres, où, malgré l'obscurité de la nuit, ils continuèrent de courir avec la même rapidité.

CHAPITRE XLIX.

« On rit, on jase, on chante, on boit jusqu'au matin,
» Et chaque verre ajoute à la bonté du vin. »

BURNS. *Tam o' Shanter.*

Nous allons maintenant retourner à Woodbourne, où nous avons laissé le colonel à l'instant où il venait de donner quelques ordres à son domestique affidé. Quand il vint rejoindre les demoiselles dans le salon, elles furent frappées de son air distrait, de l'inquiétude et de la préoccupation qui étaient peintes sur sa figure. Mais Mannering n'était pas un homme que l'on pût questionner facilement, et ceux même qu'il aimait le plus n'auraient osé lui demander la cause de l'agitation qu'il éprouvait évidemment. L'heure du thé arriva, et on

8.

était occupé à le prendre en silence quand une voiture s'arrêta à la porte ; et la sonnette annonça une visite.

— Cela ne peut pas être, s'écria Mannering ; il est trop tôt de quelques heures.

Un instant après, Barnes, ouvrant la porte du salon, annonça M. Pleydell. L'avocat fit son entrée. Un habit noir bien brossé, une perruque parfaitement poudrée, des manchettes de dentelle, des souliers bien vernissés, des boucles d'or, annonçaient que monsieur l'avocat s'était préparé à cette visite. Mannering lui secoua la main cordialement, et lui dit : — Vous êtes l'homme que je désirais le plus de voir en ce moment.

— Je vous ai dit que je saisirais la première occasion, et j'ai risqué d'abandonner la cour pour une huitaine pendant la session : ce n'est pas un petit sacrifice. Mais j'avais dans l'idée que je pourrais être ici de quelque utilité, et je dois en même temps y poursuivre une preuve... Mais présentez-moi donc à ces dames ! Ah ! en voici une que j'aurais reconnue sur-le-champ à son air de famille. Miss Bertram, ma chère amie, que je suis heureux de vous voir ! — Et, s'approchant d'elle, il lui appliqua de bon cœur sur chaque joue un baiser, que Lucy reçut avec résignation et en rougissant. — *On ne s'arrête pas en si beau chemin*, continua-t-il gaiement en français ; — et le colonel l'ayant présenté à Julie, il rendit à ses joues le même hommage qu'il venait d'offrir à celles de sa compagne. Julie sourit, rougit, et recula d'un pas. — Je vous demande mille pardons, dit l'avocat, mais l'âge donne des privilèges, et j'aurais peine à dire en ce moment si je suis fâché de n'avoir que trop de droits pour les réclamer, ou charmé de pouvoir en profiter d'une manière si agréable ; — et il accompagna ces paroles d'un

salut qui ne se ressentait nullement de sa profession.

— En vérité ! monsieur, dit miss Mannering en souriant, si vous faites des excuses aussi flatteuses, nous commencerons à douter que vous puissiez vous prévaloir des privilèges auxquels vous prétendez.

— Je vous assure, Julie, dit le colonel, que vous avez raison, et que mon ami M. Pleydell est un homme très-dangereux. La dernière fois que je l'ai vu, il était enfermé avec une belle dame qui lui avait accordé un tête-à-tête à huit heures du matin.

— Oui, colonel; vous devriez ajouter qu'une telle faveur, accordée par une femme aussi respectable que mistress Rebecca, était due à mon chocolat plutôt qu'à mon mérite personnel.

— Cela me fait penser, M. Pleydell, dit Julie, à vous offrir du thé, en supposant que vous ayez dîné.

— De votre main, miss Mannering, on ne refuse rien. Oui, j'ai dîné comme on peut dîner dans une auberge d'Écosse.

— C'est-à-dire assez mal, dit le colonel en avançant la main vers le cordon de la sonnette. Permettez que je vous fasse servir quelque chose.

— Mais... pour vous parler franchement..., je préfère ne rien prendre. J'ai fait une petite enquête à ce sujet. Vous saurez que je me suis arrêté un instant en bas pour ôter mes guêtres une fois trop larges pour moi, dit-il en jetant un regard de complaisance sur ses jambes qui paraissaient encore fort bien pour son âge; j'ai eu une petite conversation avec Barnes et une dame fort intelligente que j'ai prise pour votre femme de charge, et il a été décidé entre nous, *totâ re perspectâ* (1), miss Man-

(1) Tout bien considéré. — Tr.

nering voudra bien me pardonner ces trois mots latins, que l'on ajouterait à votre léger souper de famille un plat plus substantiel, composé de deux canards sauvages : je lui ai donné, avec toute la soumission convenable, mes pauvres idées sur la sauce qu'il fallait y faire, et, si vous le voulez bien, je les attendrai pour prendre quelque chose de solide.

— Nous avancerons l'heure de notre souper, dit le colonel.

— De tout mon cœur, pourvu que je n'en perde pas la compagnie de ces dames un instant plus tôt. Je vous avoue que j'aime le souper, le *cæna* des anciens, ce charmant repas dont la gaieté chasse de notre esprit les soucis que les affaires de la journée y ont accumulés.

La vivacité de M. Pleydell, son ton enjoué, la tranquillité avec laquelle il se mettait à son aise relativement à ses petits goûts épicuriens, amusèrent infiniment les demoiselles, et surtout miss Mannering, qui ne cessa d'avoir pour lui les attentions les plus flatteuses. Aussi dit-on de part et d'autre, pendant qu'on prenait le thé, plus de jolies choses que nous n'avons le loisir d'en répéter ici.

Dès que le thé fut desservi, Mannering prit l'avocat par le bras, et le conduisit dans un petit cabinet qui donnait dans le salon, et où il y avait tous les soirs des lumières et un bon feu.

— Je prévois, dit Pleydell, que vous avez quelque chose à me dire relativement à la famille Bertram. Eh bien, quelles nouvelles ? viennent-elles de la terre ou des cieux ? Que dit mon militaire Albumazar ? Avez-vous calculé le cours des astres, consulté vos éphémérides, votre Almochodon, votre Almuten ?

— Non vraiment, et vous êtes le seul Ptolomée à qui j'aie dessein de recourir en cette occasion. Nouveau Prospero (1), j'ai rompu ma baguette, et j'ai jeté mon livre cabalistique dans une eau trop profonde pour l'en retirer. Je n'en ai pas moins de grandes nouvelles à vous apprendre. Meg Merrilies, notre sibylle égyptienne, a apparu aujourd'hui à Dominus, et ne l'a pas peu effrayé, à ce qu'il semble.

— Vraiment?

— Elle m'a même fait l'honneur d'ouvrir une correspondance avec moi, croyant sans doute que je suis toujours le profond astrologue qu'elle a cru voir en moi lors de notre première rencontre. Voici son épître, qui m'a été remise par Dominus.

Pleydell mit ses lunettes. — Quel griffonage! dit-il, et cependant les lettres ont un pouce de haut, et sont droites comme des côtelettes rôties; c'est tout ce que je pourrais faire que de déchiffrer cette écriture.

— Lisez tout haut.

— Volontiers. Je vais essayer. « Vous savez chercher, « mais vous ne savez pas trouver. Vous soutenez une « maison chancelante, mais vous n'ignorez pas qu'elle « va se raffermir. Prêtez la main à l'ouvrage qui va se « faire, comme vous avez prêté vos yeux au destin qui « était alors bien éloigné. Ayez une voiture ce soir à dix « heures au bout de la rue de Crooked-Dykes, à Portanferry, et faites conduire à Woodbourne ceux qui di- « ront au cocher : ÊTES-VOUS LA, AU NOM DU CIEL? »

— Un moment, voici de la poésie.

(1) Le magicien de *la Tempête* (de Shakspeare) lorsqu'il renonce à son art. — ÉD.

« Il faut que la nuit s'éclaircisse,
» Et le bon droit triomphera
» Avec la force et la justice,
» Quand dans Ellangowan Bertram retournera. »

Voilà une épître tout-à-fait mystérieuse, et qui finit par des vers dignes de la sibylle de Cumes. — Eh bien, qu'avez-vous fait ?

— Ma foi! j'ai craint de perdre l'occasion de jeter quelque jour sur cette affaire ténébreuse. Cette femme cependant a l'air d'une folle, et tout ce bavardage n'est peut-être que l'effet d'une imagination déréglée. Mais vous aviez été d'opinion qu'elle en savait à ce sujet plus qu'elle n'en avait voulu dire.

— Ainsi vous avez envoyé une voiture à l'endroit indiqué ?

— Vous vous moquerez de moi, si je l'avoue.

— Moi ! non, en vérité. Je pense que c'était le parti le plus sage.

— J'ai pensé de même, et le pis qui puisse en résulter sera de payer le loyer de la voiture. J'y ai envoyé une chaise et quatre chevaux de Kippletringan, avec des instructions conformes à la lettre. Si l'avis se trouve faux, les chevaux auront une longue station à faire, et par un temps bien froid.

— Il en sera tout autrement. Cette femme est comme un acteur qui finit par se croire le personnage qu'il représente ; et en supposant même que dans le cours ordinaire de sa conduite elle ne se fasse pas illusion à elle-même sur les impostures qu'elle débite, il est possible qu'en cette circonstance elle veuille soutenir le caractère du rôle dont elle s'est chargée. Tout ce que je sais c'est

que j'ai épuisé avec elle dans le temps toutes les manières d'interroger, sans en pouvoir rien tirer : ce que nous avons à faire de mieux est donc de la laisser suivre le chemin qu'elle veut prendre pour arriver à une révélation. Maintenant avez-vous autre chose à me dire, ou rejoignons-nous ces dames ?

— D'honneur, je suis dans une continuelle agitation, et..... mais non, je n'ai rien de plus à vous dire. Seulement je compterai les minutes qui vont s'écouler jusqu'au retour de la chaise de poste. Bien certainement vous n'aurez pas la même impatience.

— Mais... il se peut... L'habitude fait tout... Sans doute je prends beaucoup d'intérêt à cette affaire, mais je me sens en état de supporter l'attente, surtout en écoutant ces demoiselles, si elles veulent bien nous faire un peu de musique.

— Et les canards sauvages ?

— Cela est vrai, colonel. Tenez, l'inquiétude d'un avocat pour la cause la plus importante, va rarement jusqu'à troubler son sommeil ou sa digestion, et cependant je serai fort aise d'entendre le bruit des roues de la voiture.

Il se leva en disant ces mots, et rentra dans le salon. A sa prière, miss Mannering prit sa harpe, Lucy Bertram fit entendre la voix mélodieuse dont la nature l'avait douée, et son amie l'accompagna sur son instrument. Julie exécuta ensuite de la manière la plus brillante quelques sonates de Corelli. Le vieux avocat, qui râclait un peu du violoncelle et qui était membre du concert d'amateurs d'Édimbourg, fut si enchanté de cette soirée, qu'il ne pensa aux canards sauvages que lorsque Barnes vint avertir que le souper était prêt.

— Dites à mistress Allan qu'elle ait soin d'avoir quelque chose en réserve, dit le colonel. J'attends..... c'est-à-dire il peut se faire que quelqu'un vienne ici ce soir; que mes gens ne se couchent pas, et qu'on ne ferme la porte de l'avenue que quand j'en donnerai l'ordre.

— Eh, bon Dieu, mon père, dit Julie, qui pouvez-vous attendre à une pareille heure?

— Des personnes..... que je ne connais pas..... m'ont fait dire qu'elles viendraient peut-être ce soir pour me parler d'affaires; mais cela n'est pas certain.

— Eh bien, nous ne leur pardonnerons pas de venir déranger notre partie, à moins qu'elles ne nous apportent autant de gaieté et d'amabilité que mon ami M. Pleydell, mon admirateur, puisqu'il s'est donné ce titre.

— Ah! miss Julie, dit M. Pleydell en lui offrant la main avec un air de galanterie, pour la conduire dans la salle à manger, il fut un temps..... quand je revins d'Utrecht en 1738.....

— Ne nous parlez pas de cela, je vous prie; nous vous aimons mieux comme vous êtes. Utrecht, grand Dieu! Sans doute vous n'avez été occupé depuis ce temps qu'à effacer les traces de votre éducation hollandaise.

— Pardonnez-moi, miss Mannering, les Hollandais, en fait de galanterie, sont beaucoup plus accomplis que leurs voisins légers ne le pensent : d'abord ils sont exacts dans leurs soins, comme la cloche à sonner l'heure.

— Cela m'ennuierait.

— Ensuite leur caractère est imperturbable.

— De pire en pire.

— Enfin, après que votre adorateur a, pendant six

fois trois cent soixante-cinq jours, arrangé votre schall sur vos épaules, placé votre chaufferette sous vos pieds, traîné votre petite carriole sur la glace en hiver, et dans la poussière pendant l'été, vous pouvez tout d'un coup, sans motif, sans excuse, au bout de deux mille cent quatre-vingt-dix jours, ce qui, d'après un calcul fait à la hâte, et sans égard aux années bissextiles, complète cet espace de temps, lui donner son congé, sans concevoir aucune alarme des effets que votre rigueur produira sur le cœur calme et réfléchi de *mein herr*.

— Voilà, M. Pleydell, le dernier trait de l'éloge des Hollandais. Savez-vous qu'un cœur et le cristal perdraient tout leur mérite s'ils perdaient leur fragilité?

— Quant à cela, miss Julie, il n'est pas plus facile de trouver un verre qui ne se brise pas en tombant, qu'un cœur que les rigueurs réduisent au désespoir. C'est ce qui me ferait insister sur la valeur du mien, si je ne voyais M. Sampson, les yeux à demi fermés et les mains jointes, qui attend la fin de notre conversation pour dire le bénédicité. Et en vérité les canards sauvages ont une mine appétissante.

En parlant ainsi l'avocat se mit à table, et fit trève à la galanterie pendant quelque temps pour faire honneur aux mets qui garnissaient la table. Sa seule observation fut que les canards étaient parfaitement bien rôtis, et que la sauce de mistress Allan était au-dessus de tout éloge.

— Je vois, dit miss Mannering, qu'à l'instant même où M. Pleydell vient de se déclarer mon admirateur, son cœur m'est disputé par une rivale redoutable.

— Pardonnez-moi, ma belle demoiselle, vos rigueurs ont pu seules me déterminer à goûter d'un bon souper

en votre présence. Comment pourrais-je les supporter si je ne prenais la précaution de réparer mes forces? D'après le même principe, je vais boire un verre de vin à votre santé.

— C'est encore une mode d'Utrecht, sans doute, M. Pleydell.

— Pas du tout, mademoiselle; les Français eux-mêmes, qui sont le modèle de la galanterie, appellent leurs traiteurs *restaurateurs.* C'est bien certainement par allusion aux consolations que trouvent à leur table les amans accablés par les rigueurs de leurs maîtresses. Quant à moi, ma situation exige tant de secours, que je suis obligé, M. Sampson, de vous prier de me servir une seconde aile, sans préjudice d'un morceau de tarte que je demanderai ensuite à miss Bertram. Monsieur, monsieur, détachez donc l'aile, ne la coupez pas! M. Barnes vous aidera, M. Sampson. Grand merci. Et vous, M. Barnes, un verre d'ale, s'il vous plaît.

Tandis que l'avocat, charmé de l'esprit et des attentions de miss Mannering, bavardait ainsi, autant pour l'amuser que pour s'essayer lui-même, l'impatience du colonel ne connaissait plus de bornes. Il avait refusé de se mettre à table, sous prétexte qu'il ne soupait jamais; il parcourait l'appartement à grands pas, s'approchait à chaque instant de la croisée, paraissait écouter avec attention : enfin, ne pouvant plus résister au mouvement qui l'entraînait, il prit sa redingote et son chapeau, et sortit pour aller jusqu'au bout de l'avenue, comme s'il devait par-là hâter l'arrivée de la voiture qu'il attendait.

— Je voudrais, dit miss Bertram, que le colonel ne se basardât pas à sortir la nuit. Vous avez sans doute

appris, M. Pleydell, la scène effrayante dont nous avons été témoins?

— Avec les contrebandiers? Oh! ce sont mes vieux amis. J'en ai fait pendre plus d'un il y a long-temps!

— Et l'alarme que nous avons eue peu de jours après, à cause de l'esprit de vengeance qui animait un de ces misérables.

— Lorsque le jeune Hazlewood fut blessé? Oui, j'en ai entendu parler.

— Imaginez, mon cher M. Pleydell, combien miss Mannering et moi nous fûmes alarmées, en voyant s'élancer tout à coup sur nous un grand coquin remarquable par une vigueur extraordinaire et par la dureté de ses traits.

— Il faut que vous sachiez, M. Pleydell, dit Julie, incapable de surmonter le dépit que lui inspirait la manière dont Lucy parlait de son adorateur, que le jeune Hazlewood est si parfait aux yeux de toutes les demoiselles de nos environs, qu'auprès de lui tout homme leur semble un épouvantail.

— Oh! oh! pensa Pleydell, qui, par profession et par caractère, ne laissait échapper ni un geste ni une inflexion de voix sans y faire attention, il y a ici un peu d'aigreur entre mes deux jeunes amies. Eh bien, miss Mannering, je n'ai pas vu M. Charles Hazlewood depuis son enfance, ainsi vos demoiselles peuvent avoir raison. Mais, en dépit de votre courroux, je vous assure que si vous voulez voir deux beaux hommes, vous pouvez aller en Hollande, dont nous parlions tout à l'heure. Le plus joli garçon que j'aie vu de ma vie était un jeune Hollandais, quoiqu'il fût porteur d'un nom bien barbare, comme Van Bost, Van Buster, je ne me sou-



viens pas trop. Il ne doit plus être tout-à-fait si bien maintenant.

Ce fut le tour de Julie de paraître un peu décontenancée; mais au même instant le colonel rentra. — Je ne vois ni n'entends rien, dit-il; cependant, M. Pleydell, nous ne nous séparerons pas encore. Où est M. Sampson?

— Me voici, monsieur, dit Dominus, qui s'était retiré dans un coin tête-à-tête avec un in-folio.

— Quel livre tenez-vous là, M. Sampson?

— C'est le savant De Lyra (1), colonel. Je voudrais avoir votre avis, et celui de M. Pleydell, s'il en a le loisir, sur un passage dont le sens est contesté.

— Je ne suis pas en veine, M. Sampson, dit Pleydell. J'ai ici un métal plus attractif, et je ne désespère pas d'engager ces demoiselles à chanter un duo ou un trio dans lequel je ferai la basse. Au diable De Lyra, mon cher ami, gardez-le pour un moment plus convenable.

Dominus, désappointé, ferma son énorme volume, surpris en lui-même qu'un homme possédant l'érudition de M. Pleydell pût s'occuper de semblables bagatelles. Mais l'avocat, indifférent à la perte de sa réputation, s'étant humecté le gosier d'un grand verre de vin de Bourgogne, et ayant préludé un instant avec une voix que le temps avait dépouillée d'une partie de ses agrémens, invita les dames à chanter avec lui l'air :

« Trois pauvres matelots, »

et chanta sa partie avec distinction.

(1) Nicolas de Lyra, savant théologien du treizième siècle, né à Évreux. Ses commentaires sur la Bible ont eu beaucoup de réputation. — Éd.

— Ne craignez-vous pas de faner vos roses, en veillant si tard, mesdemoiselles? dit le colonel.

— Nullement, mon père, répondit Julie. M. Pleydell nous menace pour demain d'une grande discussion avec M. Sampson. Il faut que nous jouissions ce soir de notre conquête.

On chanta un autre trio. On se livra à une conversation enjouée. Enfin, bien long-temps après que l'horloge eut répété une heure, Mannering commença à désespérer de voir arriver la voiture. Il tira sa montre, et disait, — Il ne faut plus y penser, — quand au même instant..... Mais ce qui arriva alors exige un nouveau chapitre.

CHAPITRE L.

« Tout confirme à mes yeux ce qu'a dit le destin.
» Tu n'es pas sans amis, tu n'es pas orphelin.
» Ton oncle est devant toi : voici ta sœur, ta mère,
» Ton cousin, tes parens ; et moi, je suis ton père ! »

Le Critique.

Mannering avait à peine remis sa montre en place qu'il entendit un bruit sourd dans le lointain.

— C'est sûrement une voiture, dit-il. Non, c'est le vent qui agite les arbres. M. Pleydell, approchez-vous donc de la fenêtre, je vous prie.

L'avocat, un grand mouchoir de soie à la main, s'était engagé avec Julie dans une conversation qu'il trouvait intéressante : il obéit pourtant à l'appel, après s'être enveloppé le cou de son mouchoir, de crainte du froid. On distinguait alors parfaitement le bruit des roues, et

Pleydell, comme s'il eût réservé toute sa curiosité pour ce moment, courut hors de l'appartement.

Le colonel sonna Barnes, et ne sachant pas quelles étaient les personnes qui allaient arriver, il le chargea de les faire entrer dans un autre appartement. Mais cet ordre ne put être exécuté, car, tandis qu'il expliquait à Barnes ses intentions, il entendit Pleydell s'écrier : — Eh mais, c'est notre ami de Charlies-Hope, avec un jeune gaillard du même calibre.

Sa voix arrêta Dinmont, qui le reconnut avec autant de surprise que de plaisir. — Ah bien ! dit-il, c'est vous; tout va bien.

Mais, tandis que le fermier s'arrêtait pour faire son salut, Bertram, ébloui par la clarté subite de l'appartement, et encore étourdi de tout ce qui venait de lui arriver, entra presque sans s'en apercevoir dans le salon dont la porte était restée ouverte, et se trouva en face du colonel, qui se disposait à en sortir. Mannering reconnut Bertram sur-le-champ, et lui-même resta comme interdit de se voir tout à coup en présence de personnes qu'il s'attendait si peu à rencontrer.

On doit se rappeler que chacun des individus qui se trouvaient dans le salon avait des raisons particulières pour regarder avec une sorte de terreur l'apparition d'un homme qui arrivait comme un spectre.

Mannering voyait devant lui l'homme qu'il croyait avoir tué dans les Indes.

Julie voyait son amant dans une situation embarrassante et peut-être dangereuse.

Lucy Bertram reconnaissait celui qui avait blessé Charles Hazlewood.

Bertram, qui interprétait les regards fixes et étonnés

du colonel comme une marque du mécontentement que lui causait son arrivée, se hâta de lui dire que c'était involontairement qu'il se présentait chez lui, puisqu'il y avait été amené sans savoir où il allait.

— C'est M. Brown, je crois, dit Mannering.

— Oui, monsieur, celui que vous avez connu dans les Indes, et qui ose espérer que l'opinion que vous avez pu en concevoir alors ne doit pas l'empêcher de réclamer votre témoignage pour rendre justice à son honneur et à son caractère.

— M. Brown, rarement..... jamais pareille surprise... Bien certainement, monsieur, malgré ce qui s'est passé entre nous, vous avez le droit d'invoquer mon témoignage.

Dans ce moment critique entrèrent l'avocat et Dinmont. M. Pleydell vit le colonel qui n'était pas encore bien remis de son étonnement; Lucy Bertram, n'entendant rien de ce qu'on disait, près de s'évanouir de frayeur; et Julie qui s'efforçait en vain de cacher ses doutes et son inquiétude.

— Que signifie tout ceci? dit-il; ce jeune homme a-t-il donc apporté ici la tête de Méduse? Que je le voie donc. — Par le ciel! pensa-t-il, ce sont tous les traits du vieux Ellangowan! La sorcière a tenu parole. Alors, s'adressant à Lucy: — Miss Bertram, lui dit-il, regardez bien ce jeune homme, n'avez-vous jamais vu personne qui lui ressemblât?

Lucy n'avait jeté qu'un seul coup d'œil sur cet objet d'effroi, et il avait suffi pour lui faire reconnaître le prétendu assassin du jeune Hazlewood. Ne pouvant donc prendre de lui l'idée plus favorable qu'elle en aurait peut-être conçue si elle l'eût examiné avec plus d'atten-

tion : — Ne me parlez pas de lui, s'écria-t-elle, chassez-le au plus vite, ou nous serons tous assassinés !

— Assassinés ! où sont les pincettes ? dit l'avocat un peu ému. Mais vous n'y pensez pas. Nous voilà trois hommes, sans compter les domestiques et sans parler du brave Dinmont, qui en vaut à lui seul une demi-douzaine ; nous avons la force de notre côté. Cependant, Dandy, eh ! Dinmont, tenez-vous entre ce gaillard et nous, pour défendre ces dames.

— Eh quoi ! M. Pleydell, c'est le capitaine Brown ! Vous ne connaissez pas le capitaine ?

— Ah ! si vous le connaissez, il n'y a rien à craindre ; mais tenez-vous près de lui.

Tout cela se passa avec tant de rapidité que Dominus n'eut que le temps de sortir d'une distraction, et de fermer le livre qu'il lisait dans un coin. Il se leva pour voir les étrangers ; et, dès qu'il aperçut Bertram, il s'écria : — Si les morts sortent du tombeau, c'est mon cher, mon respectable patron que j'ai devant les yeux !

— Bien, au nom du ciel ! s'écria l'avocat ; j'étais sûr que je ne me trompais pas. Venez, colonel ; à quoi pensez-vous donc de ne pas dire à votre hôte qu'il est le bienvenu chez vous ? Je crois..... je suis sûr que je ne suis pas dans l'erreur. Jamais je n'ai vu pareille ressemblance ! Mais patience, Dominus, ne dites pas un mot ! Asseyez-vous, jeune homme.

— Je vous demande pardon, monsieur ; si je suis, comme je le crois, chez le colonel Mannering, je désirerais savoir s'il se trouve offensé de mon arrivée, que je ne pouvais ni prévoir ni empêcher.

Mannering fit un effort pour parler. — Offensé ? Non

certainement, monsieur, et surtout si vous pouvez m'indiquer un moyen de vous être utile. Je crois avoir quelques torts à réparer envers vous; je l'ai souvent pensé. Mais votre arrivée imprévue a réveillé dans mon cœur de si pénibles souvenirs, que je n'avais pas encore trouvé la force de vous dire que, quel que soit le motif qui me procure cet honneur, il ne peut que m'être agréable.

Bertram répondit par un salut froid, mais civil, à la politesse grave du colonel.

— Julie, vous devriez vous retirer, mon enfant. M. Brown, vous excuserez ma fille; je vois qu'elle est aussi tourmentée par de fâcheux souvenirs.

Miss Mannering se leva et se retira; mais en passant devant Bertram elle prononça les mots : — Insensé, encore une fois! de manière que lui seul pût les entendre.

Miss Bertram suivit son amie, sans pouvoir se décider à jeter un second coup d'œil sur l'objet de sa terreur. Ne sachant comment expliquer tout ce qui se passait, elle croyait qu'il y avait quelque méprise, et ne voulait pas augmenter l'embarras en dénonçant l'étranger comme assassin. Elle voyait d'ailleurs qu'il était connu et accueilli par le colonel; il fallait donc que ses yeux la trompassent et qu'il ne fût pas l'assassin, ou qu'Hazlewood eût raison en disant que sa blessure n'était que la suite d'un accident.

Le reste de la compagnie aurait formé un groupe assez intéressant pour le pinceau d'un peintre habile. Chacun était trop occupé de ses propres réflexions pour chercher à pénétrer celles des autres.

Bertram se trouvait tout à coup dans la maison d'un homme qu'il était disposé d'une part à voir d'un mau-

vais œil comme son ennemi personnel, et de l'autre à respecter comme le père de Julie.

Mannering flottait entre la joie qu'il éprouvait de revoir un homme à qui il croyait avoir ôté la vie dans une querelle qu'il se reprochait, et les anciens préjugés qu'il avait conçus contre lui, et qui étaient rentrés dan son cœur orgueilleux aussitôt qu'il l'avait aperçu.

Sampson, appuyant sur le dos de sa chaise ses membres agités par un tremblement involontaire, fixait sur Bertram des yeux qui semblaient ne pouvoir s'en détacher.

Dinmont, enveloppé d'une grande redingote, et son bâton à la main, semblait un ours appuyé sur ses deux pattes de derrière, et portait alternativement sur chacun ses gros yeux où l'étonnement était peint.

L'avocat seul, vif, malin et actif, semblait être dans son élément : déjà il savourait le plaisir du succès brillant d'un procès étrange et rempli de mystères. Un jeune monarque plein d'espérances, et à la tête de la plus belle armée, n'aurait pu éprouver plus de satisfaction à l'instant de faire sa première campagne. Il entreprit de faire cesser le trouble général, et s'occupa sur-le-champ d'amener l'explication.

— Allons, messieurs, asseyez-vous. Cette affaire est de mon ressort. Il faut que vous me permettiez de m'en mêler. Asseyez-vous, mon cher colonel, et laissez-moi faire. Asseyez-vous, M. Brown, *aut quocumque alio nomine vocaris* (1). Dominus, prenez un siège ; et vous aussi, brave Dandy.

— Je ne sais pas trop, M. Pleydell, répondit Din-

(1) Ou quel que soit votre nom. — Éd.

mont en regardant alternativement sa grosse redingote et le bel ameublement du salon, je crois que je ferais mieux d'aller en quelque autre endroit, et de vous laisser causer ici. Vous voyez bien que je ne suis pas...

Le colonel, qui avait reconnu Dandy, le prit avec amitié par la main, et lui dit qu'après le trait dont il avait été témoin à Édimbourg, sa redingote et ses gros souliers feraient honneur au palais d'un roi.

— Oh! colonel, je sais bien que je ne suis qu'un homme de campagne; mais il est vrai que j'entendrai avec bien du plaisir tout ce qui pourra être heureux pour le capitaine; et je réponds que tout ira bien, si M. Pleydell prend son affaire en main.

—Vous avez raison, Dandy, reprit l'avocat. Vous avez parlé comme un oracle montagnard. Maintenant taisez-vous! Allons, vous voilà donc tous assis enfin! prenons un verre de vin, afin de commencer méthodiquement. A présent, ajouta-t-il en se tournant vers Bertram, dites-moi, mon cher ami, savez-vous qui vous êtes, et ce que vous êtes?

Malgré toutes ses inquiétudes, Bertram ne put s'empècher de rire de cette première demande. — En vérité, monsieur, lui dit-il, j'ai cru autrefois le savoir; mais des circonstances toutes récentes me forcent d'en douter.

— Eh bien! dites-nous donc ce que vous pensiez être autrefois.

— Je croyais être et me nommer Van Beest Brown, ayant servi en qualité de cadet dans le régiment que commandait le colonel Mannering, de qui j'ai l'honneur d'être connu.

— Je puis, dit le colonel, certifier l'identité de M. Brown; et je dois ajouter ce que sa modestie lui

fait oublier, c'est qu'il se faisait distinguer par sa conduite, comme par son esprit et ses talens.

— Tant mieux, mon cher monsieur, tant mieux! mais ce ne sont là que des traits généraux. M. Brown peut-il nous dire où il est né?

— En Écosse, je crois. Mais le lieu de ma naissance m'est inconnu.

— Et où avez-vous été élevé?

— En Hollande, bien certainement.

— Votre mémoire ne vous retrace-t-elle rien d'antérieur à votre départ d'Écosse?

— Des souvenirs imparfaits. Cependant j'ai une idée que dans mon enfance j'étais l'objet de la tendresse et de la sollicitude de ceux qui m'entouraient. Peut-être s'est-elle gravée dans mon esprit d'autant plus profondément que j'ai éprouvé ensuite un traitement bien différent. Je crois me rappeler un homme que j'appelais papa, une dame qui était souvent malade, et qui, je pense, était ma mère; je me souviens aussi d'un homme grand, sec, vêtu de noir, qui m'apprenait à lire, et qui la dernière fois...

Ici Dominus ne put se contenir plus long-temps. Tandis que chaque mot servait à le convaincre qu'il avait devant les yeux le fils de son premier bienfaiteur, il était venu à bout, quoique avec bien de la peine, de maîtriser son émotion; mais quand Bertram, dans les souvenirs de son enfance, vint à parler de lui, il ne put étouffer l'expression de ses sentimens. Il se leva de sa chaise tout tremblant, étendit les bras, et s'écria les yeux en pleurs :

— Henry Bertram, regardez-moi; ne suis-je pas cet homme?

— Oui, dit Bertram en tressaillant comme si une lumière soudaine eût frappé ses yeux; mais oui, je crois que c'est le nom que l'on me donnait, et il me semble reconnaître la voix et les traits de mon ancien précepteur.

Dominus se précipita dans ses bras, le pressa mille fois contre son cœur avec des transports qui ressemblaient à des convulsions, voulut lui parler, et ne put que répandre des larmes.

Le colonel prit son mouchoir, Pleydell essuya les verres de ses lunettes, et le bon Dinmont s'écria: — Le diable d'homme! il me fait faire ce qui ne m'était pas arrivé depuis que ma vieille mère est morte.

— Allons, allons! dit l'avocat, silence à la cour. Nous avons affaire à forte partie. Ne perdons pas de temps, recueillons nos informations. Il est possible que nous ayons quelque chose à faire avant le lever du soleil.

— Voulez-vous que je fasse seller un cheval? dit le colonel.

— Non, non. Nous avons le temps; mais allons, Dominus, je vous ai laissé toute la latitude convenable pour l'expression de vos sentimens, il faut y mettre un terme, et me permettre de continuer mon interrogatoire.

Dominus avait l'habitude d'obéir à quiconque voulait lui donner un ordre. Il retomba sur sa chaise, couvrit son visage de son mouchoir, comme un peintre grec couvrit d'un voile celui d'Agamemnon, et ses mains jointes annoncèrent qu'il était occupé intérieurement à rendre au ciel des actions de graces. De temps en temps il ouvrait les yeux comme pour s'assurer si ce qu'il avait vu n'était pas une apparition qui s'était évanouie dans

les airs; et il les refermait ensuite pour continuer son exercice de dévotion. Enfin l'intérêt que lui inspiraient les questions de l'avocat attira toute son attention.

— Et maintenant, dit M. Pleydell après lui avoir fait quelques autres questions sur les souvenirs qui lui restaient de son enfance, maintenant, M. Bertram, car je crois que nous pouvons dorénavant vous donner ce nom, voulez-vous avoir la bonté de nous dire si vous vous rappelez quelque particularité relativement à la manière dont vous avez quitté l'Écosse.

— A parler vrai, monsieur, quoique ma mémoire soit encore empreinte de ces circonstances, la terreur même qui les a accompagnées m'en a rendu le souvenir confus. Je me rappelle cependant que je me promenais... dans un bois, je crois...

— Oui, mon petit ami, dit Dominus; dans le bois de Warroch.

— Paix! M. Sampson, dit l'avocat.

— Oui, c'était dans un bois. Quelqu'un s'y promenait avec moi, et je crois que c'était ce bon précepteur.

— Oui, Henry! Que le ciel te bénisse! Oui c'était bien moi.

— Mais taisez-vous donc, Dominus, et ne nous interrompez pas à chaque instant. Ainsi donc, monsieur! dit Pleydell à Bertram.

— Ainsi donc, semblable à quelqu'un qui change de rêve, il me semble que j'étais à cheval derrière mon guide...

— Non, non! s'écria Sampson, jamais je n'ai mis ma vie, pour ne pas dire la tienne, dans un si grand danger.

— Pour le coup, ceci devient insupportable! Domi-

nus; s'il vous échappe encore une parole sans ma permission, je vais prendre mon grimoire, y lire trois mots, tracer trois cercles autour de moi avec ma canne, et par là détruire tout l'ouvrage magique de cette nuit, et faire que Henry Bertram redevienne Van Beest Brown.

— Pardon, homme respectable, pardon ! Ce n'était que *verbum volans* (1) !

— Eh bien ! *volens nolens* (2), retenez votre langue.

— Je vous prie, M. Sampson, dit le colonel, gardez le silence. Il est très-important pour l'ami que vous venez de retrouver que M. Pleydell puisse recueillir tous les renseignemens qui lui sont nécessaires !

— Je suis muet, dit Dominus.

—Tout à coup, continua Bertram, plusieurs hommes tombèrent sur nous; tandis qu'on se battait, je cherchai à m'enfuir; je me trouvai entre les bras d'une grande femme qui me protégea quelque temps. Tout le reste n'est que désordre et confusion, un souvenir incertain d'avoir été sur le rivage de la mer, d'être entré dans une caverne, d'avoir bu une liqueur forte qui m'endormit. Ma mémoire ne commence à me retracer les objets avec certitude qu'à dater de l'époque où je servais comme mousse à bord d'un lougre où j'étais maltraité, mal nourri, et où un vieux marchand hollandais, ayant conçu quelque amitié pour moi, me prit sous sa protection, et me plaça dans un collège de Hollande.

— Et que vous dit-on de vos parens?

(1) Parole volante, un mot en l'air. — Tr.

(2) Bon gré mal gré. — Tr.

— Très-peu de chose, en y ajoutant la défense formelle de chercher à en savoir davantage. On me donna à entendre que mon père était intéressé dans la contrebande qui se faisait sur la côte orientale de l'Écosse, et qu'il avait été tué dans une escarmouche avec les officiers de la douane ; que ses correspondans en Hollande avaient à cette époque un vaisseau sur la côte, qu'une partie de son équipage avait pris parti dans cette affaire ; et que, me voyant sans ressource par la mort de mon père, on m'avait emmené par compassion. Lorsque j'avançai en âge, plusieurs circonstances de cette histoire me parurent peu d'accord avec les anciens souvenirs qui me restaient. Mais que pouvais-je faire ? Je n'avais aucun moyen d'éclaircir mes doutes, pas un ami à qui je pusse les communiquer. Le reste de ma vie est connu du colonel Mannering. On m'envoya dans les Indes pour travailler dans une maison de commerce. Elle fit de mauvaises affaires ; j'embrassai la profession militaire, et je me flatte de ne l'avoir pas déshonorée.

— Vous êtes un brave et bon jeune homme, dit Pleydell ; et, puisque vous avez si long-temps manqué de père, je voudrais pouvoir réclamer l'honneur de cette paternité. Mais cette affaire du jeune Hazlewood ?.....

— Fut purement accidentelle. Je voyageais en Écosse pour mon plaisir, et après avoir passé une semaine chez mon ami Dinmont, dont j'ai eu le bonheur de faire la connaissance par hasard.

— C'est bien pour moi que le fut le bonheur, s'écria Dinmont ; car, sans vous, deux vauriens me brisaient les os, et je ne serais pas ici.

— Nous nous séparâmes, tout mon bagage fut volé par des brigands, et j'étais logé à Kippletringan lorsque le hasard me fit rencontrer ce jeune homme. Je m'approchais pour saluer miss Mannering, que j'avais eu l'honneur de connaître dans les Indes : mon extérieur n'était rien moins que brillant. M. Hazlewood m'ordonna d'un ton impérieux de me retirer, me menaça de son fusil ; je voulus le désarmer, et je fus ainsi la cause involontaire de l'accident qui lui causa sa blessure. Maintenant, monsieur, que j'ai répondu à toutes vos questions.....

— Non, non, dit Pleydell avec un air de malice, pas tout-à-fait à toutes. Mais je remets à demain le reste de mon interrogatoire ; car il est temps, je crois, de clore la séance pour cette nuit.

— Eh bien ! monsieur, pour changer la forme de ma demande, maintenant que j'ai répondu à toutes les questions que vous avez jugé convenable de me faire en ce moment, aurez-vous la bonté de me dire à votre tour qui vous êtes, vous qui prenez tant d'intérêt à mes affaires, et qui vous pensez que je sois, puisque mon arrivée ici paraît causer tant de mouvement ?

— Moi, monsieur, je suis Paulus Pleydell, avocat à Édimbourg. Quant à vous, il n'est pas aussi facile de dire en ce moment qui vous êtes ; mais j'espère, sous peu de temps, vous saluer sous le nom d'Henry Bertram, représentant l'une des plus anciennes familles d'Écosse, et légitime héritier du domaine d'Ellangowan. Oui, ajouta-t-il en se parlant à lui-même, il faudra sauter à pieds joints par-dessus son père, et à cause de la substitution le rendre héritier direct de son grand-père

Louis, le seul homme sage de sa famille dont j'aie entendu parler.

Chacun se leva alors pour se retirer dans son appartement. Le colonel s'approchant de Bertram, que le discours de Pleydell avait plongé dans une nouvelle surprise : — Je vous félicite, lui dit-il, du nouvel avenir que le destin ouvre devant vous. J'ai été autrefois l'ami de votre père; je me suis présenté chez lui d'une manière aussi inattendue que vous êtes arrivé chez moi. C'était précisément la nuit de votre naissance. J'étais bien loin de soupçonner qui vous étiez lorsque..... Mais bannissons tous souvenirs fâcheux ; je vous assure que, lorsque je vous ai vu paraître ici sous le nom de Brown, la certitude de votre existence m'a délivré d'un grand poids; et le droit que vous avez de porter le nom de mon ancien ami M. Bertram me rend votre présence doublement agréable.

— Et mes parens....?

— N'existent plus. Les biens de votre famille ont été vendus; mais j'espère que vous pourrez y rentrer. Je m'estimerai heureux de contribuer de tous mes moyens à faire reconnaître vos droits.

— C'est moi que cette affaire regarde, dit l'avocat; que personne ne s'en mêle, c'est mon métier. Diable! j'en veux faire de l'argent.

— De l'argent! s'écria Dinmont. C'est bien de la liberté que je prends de parler devant vous, messieurs; mais, s'il faut de l'argent pour faire aller les affaires du capitaine, et on dit que sans argent les procès ne marchent que sur une roue...

— Excepté le samedi soir, dit Pleydell.

— Oui ; mais, quand vous ne prenez pas d'honoraires,

vous ne vous chargez pas de l'affaire, de sorte que je n'irai jamais chez vous un samedi. Mais, comme je vous le disais, s'il faut de l'argent, en voilà dans ce portefeuille, dont le capitaine peut disposer comme du sien, car Aylie et moi...

— Non, Dandy, non, on n'en a pas besoin. Garde ton petit trésor pour améliorer ta ferme.

— Améliorer ma ferme, M. Pleydell! Vous connaissez bien des choses, mais vous ne connaissez pas la ferme de Charlies-Hope. Il n'y manque rien; seulement avec la laine et les bestiaux nous en retirons plus de 600 livres (1) par an, voyez-vous.

— Et n'en pouvez-vous pas prendre une seconde?

— Je n'en vois pas le moyen. Le duc n'a pas de ferme vacante, et on ne peut pas lui dire de renvoyer les anciens fermiers. D'ailleurs, je ne voudrais pas aller sur le marché d'un de mes voisins.

— Quoi! pas même de ce voisin,..... Deston, Diston, comment l'appelez-vous?

— Quoi! Jack de Dawston? non vraiment. C'est un chicanier, nous avons toujours quelque dispute sur nos limites, nous nous donnons de temps en temps une bonne taloche; mais je serais bien fâché de lui faire le moindre tort, comme à tout autre.

— Tu es un brave homme. Va te coucher, je te garantis que tu dormiras mieux que bien des gens qui portent un habit brodé et un bonnet de nuit garni de dentelles. Colonel, je vois que vous êtes occupé avec votre *enfant trouvé*. Que Barnes vienne m'éveiller à sept heures précises! car je ne puis compter sur mon do-

(1) 14,400 liv.

mestique qui est un paresseux ; et, quant à mon clerc Driver, que j'ai aussi amené, je garantis qu'il a eu le sort de Clarence, et qu'il est noyé dans un tonneau de votre ale (1). Mistress Allan m'a promis d'avoir soin de lui, et elle aura bientôt vu ce qu'il attendait d'une telle personne. Bonsoir, colonel! bonne nuit, Dominus! Au revoir, brave Dinmont! Adieu enfin, nouveau représentant des Bertram, des Mac-Dingawaie, des Knarth, des Arthur, des Roland, et pour dernier titre (qui n'est pas le plus mauvais), héritier de la terre et baronnie d'Ellangowan, à cause de la substitution faite par Louis Bertram, votre aïeul.

En parlant ainsi, le vieil avocat prit une bougie et gagna sa chambre. Le reste de la compagnie se sépara aussi, après que Dominus eut encore embrassé et serré dans ses bras *son petit Henry :* c'est ainsi qu'il nommait un capitaine de six pieds de haut.

(1) Avec cette différence que le Clarence de Shakspeare se noie dans un tonneau de Malvoisie. — Éd.

CHAPITRE LI.

« Je ne vois que Bertram, je ne pense qu'à lui,
» Et s'il faut de mon cœur le bannir aujourd'hui,
» Que le jour à mes yeux refuse sa lumière ! »

SHAKSPEARE. *Tout est bien qui finit bien.*

A L'HEURE qu'il avait fixée, l'infatigable avocat était assis près d'un bon feu, deux bougies sur sa table, un bonnet de nuit de velours sur sa tête, et le corps enveloppé dans une robe de chambre de soie ouatée. Il arrangeait avec soin toutes les pièces relatives à l'information qu'il avait faite autrefois sur le meurtre de Frank Kennedy, et dont il avait eu soin de se munir; il avait aussi dépêché un exprès à M. Mac-Morlan pour le prier de se rendre à Woodbourne, sans perdre un instant, pour une affaire importante.

Dinmont, fatigué par les événemens de la veille, et

trouvant le lit du colonel un peu meilleur que celui de Mac-Guffog, ne se pressait pas de l'abandonner.

L'impatience de Bertram lui aurait fait quitter sa chambre beaucoup plus tôt, mais le colonel lui avait annoncé qu'il viendrait le voir de bon matin dans son appartement, et il crut convenable de n'en pas sortir. Cependant il s'était habillé, Barnes lui ayant fourni, par ordre de son maître, du linge et tout ce qui pouvait lui être nécessaire de la garde-robe du colonel. Il attendait donc avec inquiétude la visite promise.

Un coup frappé doucement à sa porte annonça bientôt l'arrivée de Mannering. Ils eurent ensemble une conversation aussi longue que satisfaisante. Chacun d'eux cependant conserva un secret pour l'autre. Mannering ne put se décider à parler de sa prédiction astrologique; et Bertram, pour des motifs que l'on devinera sans peine, ne dit pas un mot de son amour pour Julie. A tout autre égard, une entière franchise régna entre eux, et ils furent très-contens l'un de l'autre. Le colonel finit même par prendre le ton de la cordialité. Bertram mesura sa conduite sur celle de Mannering, et eut moins l'air de rechercher ses avances que de les recevoir avec plaisir et reconnaissance.

Miss Bertram s'occupait à préparer le thé pour le déjeuner, quand Sampson arriva d'un air radieux et triomphant, ce qui lui était si peu ordinaire, que Lucy crut d'abord que quelqu'un s'était amusé à ses dépens pour lui donner cet air de jubilation. Il s'assit, et resta quelques minutes roulant les yeux, ouvrant la bouche et remuant la tête, comme ces grandes figures chinoises que l'on montre à la foire. Enfin il s'écria : — Eh bien! miss Lucy, que pensez-vous de lui?

— Et de qui, M. Sampson ?

— De... eh ! de celui que vous savez.

— Que je sais ?

— Oui, de l'étranger qui est arrivé hier en chaise de poste, de celui qui a blessé le jeune Hazlewood. Ha, ha, ha !

— En vérité, M. Sampson, vous choisissez un étrange sujet pour rire. Je ne pense rien de cet homme. J'espère que l'événement dont vous parlez a été véritablement un accident, et que nous n'avons aucune crainte à concevoir.

— Un accident ! oh, oh, oh !

— Vraiment, M. Sampson, vous êtes ce matin d'une gaieté tout-à-fait extraordinaire.

— Il est vrai, je suis... ah, ah, ah !... facétieux... oh, oh, oh !

— Mais d'une manière si étonnante, mon cher monsieur, que je voudrais connaître la cause de cette bonne humeur, plutôt que d'en voir seulement les effets.

— Vous saurez tout, miss Lucy. Dites-moi, vous souvenez-vous de votre frère ?

— Mon Dieu ! comment pouvez-vous me faire une telle question ? Personne ne sait mieux que vous qu'on l'a perdu le jour même de ma naissance.

— Cela est vrai, dit Sampson, dont le front commença à se rembrunir, cela n'est que trop vrai. J'ai d'étranges distractions. Mais vous vous rappelez votre digne père ?

— Pouvez-vous en douter, M. Sampson ? Hélas ! il y a si peu de temps...

— Oui, oui, cela est encore vrai. Je n'ai plus envie de rire. Mais regardez bien ce jeune homme.

Bertram entrait dans la chambre en cet instant.

— Oui, regardez-le bien. Voyez si ce n'est pas l'image vivante de votre père. Ah! mes chers enfans, aimez-vous bien, puisque Dieu vous a privés de vos parens.

— Ce sont en vérité les traits de mon père, dit Lucy en pâlissant.

Bertram courut pour la soutenir.

Dominus, non moins empressé de la secourir, prit à la hâte de l'eau bouillante qui était préparée pour le thé, quand heureusement ses couleurs reparurent, ce qui la sauva de l'aspersion brûlante à laquelle la simplicité de Sampson l'exposait.

— Je vous en conjure, M. Sampson, dit-elle d'une voix mal assurée, parlez, est-ce là mon frère?

— C'est lui, miss Lucy, c'est lui! C'est le petit Henry Bertram, aussi sûr que le soleil nous éclaire.

— Quoi! s'écria Bertram, voici ma sœur! Et le doux sentiment de l'amour fraternel, qui, faute d'aliment, était resté assoupi dans son cœur, se révéla à lui.

— C'est elle! c'est elle! c'est miss Lucy Bertram, que vous trouvez, grace à mes pauvres soins, parfaitement instruite dans les langues française, italienne, et même espagnole; sachant lire et écrire, connaissant sa langue par principes, forte en arithmétique, en état de tenir des livres par *doit* et *avoir*. Je ne vous parle pas de ses talens pour coudre, broder, gouverner une maison; il faut rendre justice à qui de droit. Elle ne les tient pas de moi, mais de la femme de charge de votre père. Je ne m'attribue pas non plus le mérite de son instruction en musique; les leçons d'une jeune demoiselle pleine

de vertu et de modestie, quoique parfois un peu facétieuse, de miss Julie Mannering, n'y ont pas peu contribué. *Suum cuique tribuito* (1).

— Vous êtes donc, dit Bertram à sa sœur, tout ce qui me reste au monde? Hier soir, et mieux encore ce matin, le colonel m'a conté en détail tous les malheurs de notre famille, sans me dire que je trouverais ma sœur ici.

— Il aura voulu, dit Lucy, laisser à M. Sampson le plaisir de vous l'apprendre. C'est le plus fidèle, le plus dévoué des amis. C'est lui qui a adouci les longues souffrances de notre père, qui a vu ses derniers momens, et qui, dans les plus cruels revers, n'a pas voulu abandonner une malheureuse orpheline.

— Que le ciel l'en récompense! dit Bertram en pressant affectueusement la main de Sampson. Il mérite bien le tendre souvenir que ma mémoire d'enfant en avait conservé.

— Et que Dieu vous bénisse tous deux, mes chers enfans! Sans vous, j'aurais désiré accompagner votre père au tombeau, si c'eût été la volonté du ciel.

— J'espère, dit Bertram, oui, j'ose espérer que nous verrons des jours plus sereins. Tous nos maux sont effacés, puisque le ciel m'a accordé des amis et des moyens pour faire valoir mes droits.

— Oui, s'écria Sampson, des amis, et des amis envoyés, comme vous le dites fort bien, par celui que je vous ai appris de bonne heure à regarder comme la source de tout bien. D'abord le colonel Mannering, homme d'un grand savoir, pour le peu d'occasions qu'il

(1) Rendez à chacun ce qui lui est dû. — Éd.

a eues de s'instruire ; ensuite M. Pleydell, fameux avocat, homme d'une grande érudition, quoique descendant quelquefois à des bagatelles. Puis M. Dinmont, qui, je crois, n'est pas un savant, mais qui, comme les anciens patriarches, s'occupe de ses champs et de ses troupeaux ; moi enfin, qui, ayant eu pour acquérir de la science plus d'occasions que ces hommes respectables, n'ai pas négligé, j'ose le dire, d'en profiter autant que mes faibles facultés me l'ont permis. Oui, mon petit Henry, nous reprendrons le cours de nos études, nous les recommencerons en entier, depuis les premiers principes de la grammaire anglaise jusqu'aux langues hébraïque et chaldéenne.

Le lecteur remarquera sans doute que Sampson en cette occasion se montra prodigue de paroles comme jamais ; la raison en était qu'en retrouvant son ancien pupille, son esprit s'était reporté à l'instant de leur séparation ; tout ce qui s'était passé depuis avait disparu à ses yeux ; et, dans la confusion de ses idées, il se voyait déjà reprenant avec Henry ses leçons de lecture et d'orthographe au point où elles avaient été interrompues. Il se regardait donc toujours comme son précepteur, prétention d'autant plus ridicule qu'il y avait renoncé à l'égard de miss Lucy. Mais elle avait grandi sous ses yeux et était, pour ainsi dire, arrivée pas à pas à l'émancipation de sa tutelle. Ce sentiment d'autorité renaissante contribua donc à lui délier la langue autant que le plaisir de revoir son disciple ; et, comme il est rare que l'on parle plus qu'on n'a coutume de le faire sans trahir ses sentimens secrets, il donnait à entendre que, tout en se soumettant aux opinions et aux volontés des autres, il ne s'en regardait pas moins, sur l'ar-

ticle de l'érudition, comme le premier homme du monde. Mais cette dépense de paroles était en pure perte : le frère et la sœur étaient trop occupés du plaisir d'être ensemble pour donner à toute autre chose la moindre attention.

Lorsque le colonel quitta Bertram, il se rendit dans la chambre de sa fille, et renvoya sa femme de chambre.

— Mon Dieu! papa, que vous êtes matinal! dit Julie; vous avez oublié que nous nous sommes retirés bien tard la nuit dernière. A peine ai-je eu le temps de faire démêler mes cheveux!

— C'est avec l'intérieur de votre tête, Julie, que j'ai affaire en ce moment, et, dans quelques minutes, je rendrai l'extérieur aux soins de miss Mincing.

— Comment, papa, dans un moment où il doit y avoir une telle complication d'idées dans ma tête, vous voulez les démêler en quelques minutes? Si Mincing agissait ainsi dans son département, elle m'arracherait la moitié de mes cheveux.

— Eh bien! dites-moi où se trouve la complication, afin que j'y porte la main avec précaution.

— Mon Dieu! partout! C'est un étrange rêve qui me trouble.

— Je vais donc tâcher de vous l'expliquer.

Il lui apprit alors tous les détails relatifs à Bertram, et Julie l'écouta avec un intérêt qu'elle cherchait en vain à cacher.

— Eh bien! vos idées sur ce sujet sont-elles plus lumineuses?

— Plus confuses que jamais, mon père. Voici un jeune homme que l'on croyait mort, et qui arrive des

Indes, comme le grand voyageur Aboulfouaris retrouvant sa sœur Canzade et son frère Hour. Mais je me trompe dans l'application de cette histoire : Canzade était sa femme, mais n'importe ; Lucy représente l'une, et Dominus l'autre. Et puis cet avocat écossais, avec sa tête à demi éventée, qui me semble une pantomime qui vient après une tragédie. Mais quel plaisir j'aurai si tout cela procure de la fortune à Lucy !

— Ce que je trouve le plus inexplicable dans tout cela, c'est que miss Mannering, qui savait combien son père était affligé, dans la persuasion où il était qu'il avait tué ce jeune Brown, ou plutôt Bertram, comme nous devons le nommer à présent, ait pu le voir, lors de l'accident arrivé à Charles Hazlewood, sans juger convenable d'en dire un seul mot à ce père ; qu'elle ait souffert qu'on fît des recherches contre ce jeune homme, comme s'il eût été un homme sans aveu, un assassin !

Julie s'était armée de courage en voyant entrer son père ; mais elle en manqua tout-à-fait en ce moment ; elle baissa la tête en silence, violemment tentée de dire qu'elle n'avait pas reconnu Brown ; mais ce mensonge expira sur ses lèvres.

— Vous ne répondez pas ? Dites-moi, Julie, était-ce la première fois que vous l'aviez vu depuis son retour des Indes ? Point de réponse ! j'en dois conclure que vous l'aviez déjà vu. Encore muette ! Julie Mannering, ayez la bonté de me répondre : est-ce celui qui venait sous votre balcon, et avec qui vous vous entreteniez le soir, pendant votre séjour à Mervyn-Hall ? Julie, je vous ordonne, je vous supplie d'être sincère.

Miss Mannering leva la tête. — J'ai été, mon père,

je crois même que je suis encore un peu inconsidérée, et il m'en coûte beaucoup de voir en votre présence ce jeune homme qui a été, sinon entièrement la cause, du moins le complice de ma folie. — Ici elle s'arrêta.

— Je dois donc croire qu'il était l'auteur de la sérénade?

Ce mot, n'annonçant pas une grande colère, rendit un peu de courage à Julie. — Oui, mon père, dit-elle; mais, si j'ai eu des torts, je ne suis pas sans excuses.

— Et quelles sont-elles? demanda le colonel d'un ton vif et un peu brusque.

— Ne me le demandez pas, mon père, mais....... En même temps, elle ouvrit une petite cassette, et lui remit quelques lettres. Je vous donne ces papiers, afin que vous sachiez comment commença notre intimité, et par qui elle fut encouragée.

Mannering prit les lettres, s'approcha de la croisée, et en parcourut quelques passages d'un air soucieux et agité; mais sa philosophie vint à son aide, cette philosophie qui, quoique ayant souvent l'orgueil pour racine, produit cependant quelquefois les mêmes fruits que la vertu. Il revint vers Julie d'un air aussi calme que le permettaient les divers sentimens dont il était agité.

— Il est vrai, Julie, vous n'êtes pas sans excuse, autant que j'en puis juger d'après un coup d'œil que j'ai jeté sur ces lettres. Vous avez au moins obéi à l'une des deux personnes qui avaient des droits sur vous. Mais rapportons-nous-en à un proverbe écossais que Dominus citait l'autre jour : — Ce qui est passé est passé. — Je ne vous reprocherai jamais votre défaut de confiance

en moi quand vous jugiez de mes intentions par mes actions, dont je ne crois pourtant pas que vous ayez à vous plaindre. Gardez ces lettres : elles n'ont pas été écrites pour moi, je n'en veux pas voir plus que ce que j'en ai lu à votre prière et pour votre justification. Sommes-nous amis? ou, pour mieux dire, me comprenez-vous bien ?

— O le meilleur des pères! s'écria Julie en se jetant dans ses bras, pourquoi ne vous ai-je pas mieux connu ?

— N'en parlons plus, Julie. Celui qui est trop fier pour réclamer la tendresse et la confiance qu'il croit lui être dues sans qu'il les demande, doit s'attendre à en être privé, et le mérite peut-être. C'est bien assez que l'être qui m'a été le plus cher, que j'ai le plus regretté, soit descendu au tombeau sans me connaître. Que je jouisse à l'avenir de la confiance d'une fille qui doit m'aimer si elle s'aime elle-même.

— O mon père, ne craignez rien ! mon cœur vous sera toujours ouvert. Que j'aie votre approbation et la mienne, et aucun sacrifice ne me coûtera.

— J'espère, ma chère Julie, lui dit-il en l'embrassant sur le front, que vous n'aurez pas besoin d'un courage trop héroïque. Par rapport à ce jeune homme, je désire d'abord que toute correspondance clandestine, et une jeune femme ne peut s'en permettre sans se dégrader à ses yeux et à ceux de son amant ; je désire, dis-je, que toute correspondance clandestine cesse dès ce moment. Si M. Bertram en demande la cause, vous lui direz de s'adresser à moi. Il est naturel que vous désiriez savoir quelles seront les suites de votre déférence. D'abord je veux observer le caractère de ce jeune homme avec plus

d'attention que les circonstances, et peut-être quelques préjugés, ne m'ont permis de le faire autrefois. Ensuite je voudrais voir sa naissance établie et reconnue d'une manière incontestable. Ce n'est pas que je sois fort inquiet de savoir s'il pourra rentrer en possession du domaine d'Ellangowan, quoique la fortune ne soit une considération indifférente que dans un roman; mais bien certainement Henry Bertram, issu de la famille des Ellangowan, possesseur ou non des biens qui appartenaient à ses ancêtres, est un homme tout différent de Van Beest Brown, qui ne pouvait nommer son père. M. Pleydell m'assure que ses ancêtres tenaient une place distinguée dans l'histoire, et suivaient la bannière de leurs princes, tandis que nos aïeux combattaient pour les nôtres à Crécy et à Poitiers. En un mot, je ne donne ni ne refuse mon approbation; mais je demande que vous rachetiez vos erreurs passées par un peu de complaisance; et comme, malheureusement, vous ne pouvez plus avoir recours qu'à votre père, vous m'accorderez la confiance que mon désir de vous voir heureuse rend pour vous un devoir filial.

La première partie de ce discours avait un peu affligé Julie. Elle avait souri secrètement de la comparaison entre les ancêtres des Bertram et ceux des Mannering; mais la conclusion toucha vivement son cœur, rempli de tendresse et de générosité.

— Oui, mon père, lui dit-elle, recevez-en ma promesse formelle. Rien ne se passera entre Brown, je veux dire Bertram, et moi, sans votre aveu et votre participation. Tout ce que je ferai sera soumis à votre approbation. Mais puis-je vous demander si M. Bertram doit rester à Woodbourne?

— Certainement. Jusqu'à ce que ses affaires soient terminées.

— Alors, mon père, vous devez sentir qu'il me demandera pourquoi il ne trouve plus en moi les mêmes encouragemens que je dois avouer lui avoir donnés.

— Je crois, Julie, qu'il respectera ma maison; que son cœur sera sensible aux services que je cherche à lui rendre; qu'enfin il ne voudra vous entraîner dans aucune démarche dont je pourrais avoir lieu de me plaindre; qu'il sentira en un mot ce qu'il me doit, ce qu'il vous doit, ce qu'il se doit à lui-même.

— Alors, mon père, je vous comprends, et je vous obéirai.

— Fort bien, mon amie. Si j'ai quelques inquiétudes, elles ne sont que pour vous. Maintenant essuyez vos yeux, qui rendraient compte du sujet de notre conversation, et allons déjeuner.

CHAPITRE LII.

« Vous pouvez le citer ; shériff, il est certain
» Qu'à l'heure de dîner vous le verrez demain,
» Il viendra vous répondre, et ce sera peut-être
» En se justifiant qu'il se fera connaître. »

SHAKSPEARE. *Henry* IV.

Après les diverses conversations que nous venons de rapporter, toute la compagnie se trouva réunie pour le déjeuner. Il y régnait un air de contrainte assez remarquable.

Julie osait à peine adresser la parole à Bertram pour lui demander s'il voulait une seconde tasse de thé.

Bertram se trouvait embarrassé en se voyant près d'elle sous les yeux du colonel.

Lucy, pleine de tendresse pour le frère qu'elle venait de retrouver, commençait à penser à sa querelle avec Hazlewood.

Le colonel éprouvait le malaise naturel à un homme

fier, qui croit que les yeux des autres sont ouverts sur lui, et qui craint d'être pris en défaut pour un mot, pour un seul geste.

L'avocat, étendant avec soin du beurre sur son pain, avait le front couvert d'une gravité qui ne lui était pas habituelle à table, et qui venait sans doute du travail sérieux auquel il s'était livré le matin.

Quant à Dominus, il était dans l'extase; il regardait alternativement Lucy Bertram, soupirait, reniflait, faisait mille grimaces, et commettait toutes sortes de *solécismes en conduite* (1). Il versa toute la crème dans sa tasse, méprise peu malheureuse pour lui; jeta le fond de la tasse de thé dans le sucrier, au lieu de le vider dans la jatte destinée à cet usage; enfin finit par renverser la théïère sur le chien favori du colonel, le vieux Platon, qui reçut la brûlante aspersion avec un hurlement qui faisait peu d'honneur à sa philosophie.

Cette dernière maladresse triompha de la taciturnité du colonel.

— Sur ma parole, mon cher ami M. Sampson, vous oubliez la différence qui existe entre Platon et Xénocrate.

— Comment! dit Dominus étonné d'une telle supposition, le premier était chef des philosophes académiciens, et le second des stoïciens.

— Oui, mon cher monsieur; mais c'était Xénocrate et non Platon qui prétendait que la douleur n'était pas un mal.

— J'aurais cru, dit Pleydell, que le respectable qua-

(1) Cette expression de Molière (*Femmes savantes*) rend assez bien ces mots du texte. *all manner of solecisms in point of form.* Éd.

drupède qui sort à l'instant porté sur trois jambes était plutôt de la secte des cyniques.

— Fort bien trouvé ! Mais voici la réponse de M. Mac-Morlan.

La réponse n'était pas favorable. Mistress Mac-Morlan mandait que son mari était encore à Portanferry, par suite des événemens qui avaient eu lieu la nuit dernière, et qui avaient nécessité une information.

— Eh bien, M. Pleydell, qu'allons-nous faire?

— J'aurais désiré voir Mac-Morlan. Il ne manque pas de moyens, et d'ailleurs il aurait travaillé sur mes plans. Mais n'importe. Il faut d'abord que nous remettions notre ami Bertram en liberté d'une manière légale, *sui juris*. En ce moment, c'est un prisonnier échappé. Il est sous le glaive de la loi. Il faut le placer *rectus in curiâ*. Voilà notre premier objet. Pour en venir à bout, je vous propose, colonel, de nous rendre chez M..... ah ! je lui demande mille pardons..... chez sir Robert Hazlewood. La distance n'est pas grande. Nous lui offrirons de cautionner Bertram, et j'ose me flatter que je lui démontrerai qu'il ne peut refuser notre garantie. J'emmènerai Driver, dont nous pourrons avoir besoin.

— De tout mon cœur, dit le colonel. Il tira la sonnette, et ordonna que l'on mît les chevaux à sa voiture. — Et ensuite que ferons-nous?

— Nous tâcherons de joindre Mac-Morlan, et de trouver de nouvelles preuves.

— De nouvelles preuves? La chose est claire comme le jour. M. Sampson, miss Bertram et vous, reconnaissez dans ce jeune homme l'image vivante de son père; lui-même se rappelle clairement les circonstances anté-

rieures à son départ d'Écosse : que faut-il de plus pour opérer la conviction ?

— Rien pour la conviction morale peut-être, mais pour la preuve légale il nous manque encore bien des choses. Les souvenirs de M. Bertram ne sont que ses propres souvenirs, ils ne peuvent donc rien prouver en sa faveur. Miss Bertram, le docte M. Sampson et moi, ne pouvons dire que ce que diront tous ceux qui ont connu Godefroy Bertram, c'est-à-dire que ce jeune homme lui ressemble parfaitement. Mais tout cela n'établit pas sa qualité de fils d'Ellangowan, et ses droits à rentrer dans ses biens.

— Et que faut-il donc?

— Des preuves claires et directes. Peut-être ces Égyptiens..... malheureusement ils sont infames aux yeux de la loi : leur témoignage peut à peine être reçu. Celui de Meg-Merrilies est surtout inadmissible à cause de l'interrogatoire qu'elle a déjà subi, et de sa déclaration formelle qu'elle ne savait rien de relatif à la disparition de l'enfant.

— Eh mais, quel parti prendre?

— Nous verrons si l'on peut se procurer quelques preuves en Hollande par les personnes chez qui notre jeune ami a été élevé, par quelques-uns des fraudeurs qui ont coopéré à son enlèvement. Mais il est possible que la crainte d'être recherchés pour le meurtre de Frank Kennedy les rende muets; d'ailleurs leur qualité d'étrangers, de contrebandiers, rendrait leur témoignage de peu de valeur. Enfin je vois beaucoup de motifs de doute et de crainte.

— J'honore beaucoup votre science, mon cher monsieur, dit Dominus, mais permettez-moi de vous dire

que j'espère que CELUI qui a rendu le petit Henry à ses amis ne laissera pas son ouvrage imparfait.

— Je l'espère aussi, mon cher monsieur; mais la Providence veut que l'on s'aide soi-même, et j'entrevois plus de difficultés que je n'en avais aperçu d'abord. D'ailleurs jamais un cœur qui craint les obstacles n'a gagné les bonnes graces d'une jolie dame; ainsi ne désespérons point. — A propos, miss Mannering, dit-il à Julie, pendant que Bertram était occupé à causer avec sa sœur, j'espère que voilà de quoi rétablir la réputation de la Hollande dans votre esprit. Quels beaux hommes nous fourniraient les universités de Leyde et d'Utrecht, quand un misérable collège de Middelbourg nous envoie un si joli garçon!

— Cela est vrai, dit Dominus, jaloux de la réputation que M. Pleydell voulait donner au collège hollandais, mais je vous ai dit que j'avais mis la première main à son éducation.

— Je le sais, mon cher Dominus, et c'est sans doute pour cela qu'il a tant de graces. Mais voici votre voiture, colonel. Adieu, jeunes gens. Miss Julie, gardez bien votre cœur jusqu'à ce que je revienne: qu'il ne s'y passe rien à mon préjudice pendant mon absence.

Arrivés chez sir Robert, ils lui expliquèrent le motif de leur visite. Ils en furent reçus avec plus de froideur et de réserve qu'à l'ordinaire, car le baronnet témoignait toujours beaucoup de considération à Mannering, et Pleydell était un ancien ami. Mais en ce moment les manières du vieux baron sentaient la contrainte et l'embarras. Il recevrait avec plaisir, leur dit-il, leur cautionnement, quoique l'offense eût été commise, dirigée, effectuée contre Charles Hazlewood ; mais le jeune

homme s'était donné pour tout autre qu'il n'était réellement, et il était de cette classe de gens que l'on ne pouvait relâcher, mettre en liberté, rendre à la société.

— J'espère, sir Robert, dit le colonel, que vous ne révoquez pas en doute ce que j'ai l'honneur de vous dire, qu'il a servi sous mes ordres dans les Indes en qualité de cadet?

— Nullement, colonel. Mais vous dites en qualité de cadet, et il assure, affirme et prétend qu'il est capitaine et a une compagnie dans votre régiment.

— Il a obtenu ce grade depuis que je l'ai quitté.

— Mais vous auriez dû en être informé?

— Non; des affaires de famille m'obligèrent à revenir en Angleterre, et depuis ce temps je ne me suis pas inquiété de ce qui se passait au régiment. D'ailleurs le nom de Brown est si commun que j'aurais pu lire sa promotion dans la gazette sans y faire attention. Enfin, dans un jour ou deux nous aurons des nouvelles de son lieutenant-colonel.

— Mais on m'a donné avis, connaissance et information, M. Pleydell, que ce jeune homme n'entend pas conserver le nom de Brown, et qu'il a dessein de prendre celui de Bertram, pour réclamer la propriété du domaine d'Ellangowan.

— Oui-da, dit l'avocat: et qui vous a dit cela?

— N'importe qui ce soit, dit le colonel; cela donne-t-il le droit de le garder en prison?

— Colonel, dit l'avocat, s'il se trouvait que ce fût un imposteur, bien certainement ni vous ni moi ne le protégerions! et entre nous, sir Robert, de qui tenez-vous cette nouvelle?

— Mais, M. Pleydell....., d'une personne particuliè-

rement intéressée à examiner, éclaircir et approfondir cette affaire. Vous m'excuserez si je ne m'explique pas davantage.

— Oh certainement! eh bien, on vous a donc dit?...

— Que des Égyptiens, des fraudeurs, des vagabonds, ont formé le plan dont je vous parle, et que ce jeune homme, enfant naturel de Godefroy Bertram d'Ellangowan, ayant beaucoup de traits de son père, on veut profiter de cette ressemblance pour le faire passer pour son fils légitime.

— Et Godefroy Bertram a-t-il jamais eu un enfant naturel?

— Oh! bien certainement. Le fait est à ma connaissance. Il l'avait placé comme mousse à bord d'un sloop de guerre appartenant aux douanes, et qui était commandé par un de ses parens.

— Fort bien, sir Robert, dit l'avocat, s'empressant de parler avant le colonel qui perdait patience, vous m'apprenez des choses nouvelles pour moi. Je vais m'assurer si tout cela est bien véritable, et dans ce cas, ni le colonel ni moi ne prendrons à ce jeune homme le moindre intérêt. Mais en attendant, comme nous nous chargeons de le représenter à toutes réquisitions, je vous préviens qu'en refusant notre cautionnement vous agiriez d'une manière fort illégale, et compromettriez votre responsabilité.

— M. Pleydell, vous devez connaître les lois mieux que personne, et puisque vous me promettez d'abandonner ce jeune homme...

— Si c'est un imposteur.

— Je l'entends bien ainsi. Sous cette condition, je reçois votre cautionnement. Et cependant, je dois vous

le dire, un voisin obligeant, civil, affectionné, connaissant lui-même les lois, m'a donné ce matin l'avis, le conseil, l'avertissement de n'en rien faire. C'est lui qui m'a informé que ce jeune homme était sorti de prison, qu'il était en liberté, qu'il avait rompu son ban, pour mieux dire. Mais où trouverons-nous quelqu'un pour dresser le cautionnement?

L'avocat répondit en tirant le cordon de la sonnette, et dit au domestique de faire venir son clerc, M. Driver, qui était resté dans la voiture. — Je crois, dit-il au baronnet, que vous ne trouverez pas mauvais que je le dicte moi-même?

L'acte fut dressé et signé sur-le-champ, et le juge de paix leur ayant donné un ordre de mise en liberté pour Brown, ils prirent congé de lui.

En entrant dans la chaise de poste, ils se jetèrent dans un coin, et gardèrent quelque temps le silence. Le colonel le rompit le premier.

— Ainsi donc votre intention est d'abandonner ce pauvre jeune homme à la première escarmouche?

— Moi! je n'abandonnerai pas un de ses cheveux. J'irai plutôt plaider, s'il le faut, devant les tribunaux de toutes les juridictions. Fallait-il discuter avec ce vieux âne, lui faire connaître nos intentions? J'aime bien mieux qu'il reporte à son conseiller Glossin qu'il nous a trouvés assez indifférens, assez tièdes sur cette affaire. D'ailleurs je suis bien aise d'examiner leur plan de campagne.

— Vraiment! je vois qu'on connaît les stratagèmes au barreau comme à la guerre. Eh bien, que pensez-vous de leur ligne d'attaque?

— Elle est ingénieuse. Mais ils ne réussiront pas. On

prend trop de précautions : c'est une faute ordinaire.

Pendant cet entretien l'équipage roulait rapidement vers Woodbourne. Ils rencontrèrent le jeune Hazlewood. Le colonel lui fit part en peu de mots de la manière miraculeuse dont on venait de retrouver Bertram ; et Charles, pressant le pas de son cheval, les précéda pour aller féliciter miss Bertram sur un événement si heureux, si peu attendu.

Occupons-nous un moment des jeunes gens restés à Woodbourne. Après le départ de Mannering, la conversation tomba sur la famille d'Ellangowan, le pouvoir dont elle avait joui, les domaines qu'elle avait possédés. — C'est donc près de l'ancienne demeure de mes ancêtres, dit Bertram, que j'ai débarqué il y a peu de jours, presque comme un vagabond ! Ses ruines, ses tours imposantes, ont fait naître en moi mille réflexions et mille souvenirs dont je ne pouvais me rendre compte. Il faut que j'aille les revoir. J'y porterai d'autres pensées, d'autres espérances.

— N'y allez pas à présent, lui dit sa sœur. Le château de nos aïeux est devenu l'habitation d'un misérable aussi faux que dangereux. C'est lui dont les ruses et la rapacité ont causé la ruine et la mort de notre malheureux père.

— Vous augmentez le désir que j'ai de me trouver en face de ce scélérat. Je crois que je l'ai déjà vu.

— Songez donc, lui dit Julie, que vous êtes sous la garde de Lucy et sous la mienne : nous sommes responsables de toutes vos actions. Croyez aussi que ce n'est pas pour rien que je suis depuis douze heures la dame des pensées d'un avocat. Je vous assure que vous feriez une folie en allant maintenant à Ellangowan. La seule

chose à laquelle je puisse consentir, c'est que nous allions tous ensemble nous promener au bout de l'avenue. Peut-être même consentirons-nous à vous accompagner jusqu'à une éminence, dans la prairie, d'où vos yeux pourront admirer, dans le lointain, ces sombres tours qui frappent si vivement votre imagination.

La partie de promenade fut décidée: les dames prirent leurs mantes, et se mirent en marche sous l'escorte du capitaine Bertram. La matinée était superbe, et le froid, bien loin de les incommoder, rendait l'exercice plus agréable. Une secrète analogie de sentiment avait resserré les liens de l'amitié entre les deux jeunes personnes, quoiqu'elles ne se fussent fait aucune confidence. Bertram, tantôt écoutant les détails qu'elles lui donnaient sur sa famille, tantôt leur racontant ses aventures en Europe et en Asie, éprouvait et leur faisait éprouver tour à tour un intérêt mutuellement partagé. Lucy était fière de son frère, et autant de la noblesse de ses sentimens que des dangers qu'il avait surmontés par son courage. Julie, en réfléchissant sur ce que lui avait dit son père, ne pouvait s'empêcher d'espérer que l'esprit de hauteur et d'indépendance qu'il reprochait au plébéien Brown ne serait plus à ses yeux que la noblesse et la dignité qui convenaient à l'héritier des Ellangowan.

Ils arrivèrent enfin à cette éminence située sur les confins du domaine d'Ellangowan, et dont nous avons tant parlé dans le cours de cette histoire. C'était là que Meg Merrilies avait vu pour la dernière fois Godefroy Bertram, c'était là qu'elle avait conduit la veille Dominus épouvanté. La vue s'étendait d'un côté sur des vallons et des hauteurs agréablement variées; d'un autre sur des bois et des plantations de pins d'Écosse, dont

la sombre verdure contrastait avec la nudité des autres arbres : à la distance de deux ou trois milles on apercevait la baie d'Ellangowan, et la mer dont les flots étaient doucement agités par un vent d'ouest; enfin les tours du vieux château, éclairées par les rayons du soleil, dominaient tous les environs.

— Voilà, dit Lucy, en les montrant du doigt à son frère, voilà l'antique demeure de nos ancêtres. Dieu m'est témoin, mon frère, que je ne désire pas pour vous l'étendue de pouvoir dont jouissaient, dit-on, les anciens maîtres de ces ruines, et dont ils ne firent pas toujours un bon usage. Mais puissé-je vous voir en possession de quelque débris de leur fortune pour vous assurer une honorable indépendance, et vous mettre en état de soulager les pauvres habitans de ce canton, les anciens serviteurs de notre famille, qui depuis la mort de mon père....

— Oui, ma chère Lucy, dit Bertram, se hâtant de l'interrompre afin d'éloigner de son esprit tout fâcheux souvenir. J'espère qu'avec l'aide du ciel, qui m'a protégé jusqu'ici, et graces aux soins généreux des bons amis qui s'intéressent à moi, nous pourrons voir ce souhait se réaliser. Mais puis-je regarder sans intérêt ces majestueuses? Si l'homme qui en est en possession s'avise d'en déplacer une pierre....

Il fut interrompu à son tour par la voix de Dinmont, qui courait pour les joindre, et qu'ils n'aperçurent que lorsqu'il fut près d'eux. — Capitaine! capitaine! on a besoin de vous! c'est celle que vous savez!

Et au même instant Meg Merrilies, comme si elle fût sortie des entrailles de la terre, parut derrière Dinmont. — Je vous ai cherché au château, et je n'ai trouvé que

lui, dit-elle à Bertram, en lui montrant Dinmont. Mais vous avez raison, et j'ai tort. C'était ici que je devais vous trouver, sur ce lieu même! Maintenant souvenez-vous de votre promesse, et suivez-moi.

CHAPITRE LIII.

> « C'est en vain que la demoiselle
> » Parlait au roi ;
> » Le noble Arthur, muet près d'elle,
> » Tremblait d'effroi
> » Pourquoi, dit-elle, un tel silence ?
> » Regarde-moi !
> » Je suis laide, mais ma puissance
> » Peut tout pour toi. »
>
> *Le Mariage de sir Gawain.*

La belle fiancée de sir Gawain, tandis qu'elle était soumise aux enchantemens de sa méchante belle-mère, était peut-être plus laide, plus décrépite que Meg Merrilies. Mais je doute qu'elle possédât cet air d'enthousiasme sauvage que donnent aux traits une imagination exaltée, un caractère de physionomie expressif, des gestes bizarres et imposans, et une taille gigantesque pour son sexe. Les chevaliers de la table ronde ne furent

donc pas plus effrayés en la voyant paraître tout à coup *entre un chêne et un houx vert*, que ne le furent Lucy et Julie, en apercevant la sibylle galwégienne au milieu d'elles.

— Pour l'amour de Dieu, dit Julie à Bertram en prenant sa bourse, donnez à cette femme épouvantable tout ce qu'elle voudra, et qu'elle s'en aille.

— Je ne puis, dit Bertram, je ne dois pas l'offenser.

— Qui vous arrête ? dit Meg en montant au plus haut le ton aigre de sa voix. Pourquoi ne me suivez-vous pas ? Croyez-vous que votre heure sonnera deux fois ? avez-vous oublié votre promesse ? *A l'église, ou dans un marché ; à une noce, ou à un enterrement.* Et elle leva en l'air son doigt décharné, en prenant une attitude menaçante.

Bertram, se tournant vers ses compagnes épouvantées : — Excusez-moi pour un instant, leur dit-il, je me suis engagé par un serment à suivre cette femme.

— Grand Dieu ! dit Julie, engagé à suivre une folle !

— Ou une Égyptienne qui a sa bande dans le bois pour vous assassiner ! ajouta Lucy.

— Ce n'est point là parler comme un enfant d'Ellangowan ! dit Meg en jetant un regard irrité sur miss Bertram. Qui soupçonne le mal est capable de le commettre.

— En un mot, dit Bertram, il faut absolument que je la suive. Attendez-moi ici cinq minutes.

— Cinq minutes ! dit l'Égyptienne ; cinq heures ne suffiront peut-être pas pour ce que nous avons à faire !

— Entendez-vous ? dit Julie, pour l'amour du ciel, ne la suivez pas !

— Il le faut, il le faut! M. Dinmont vous reconduira au château.

— Non, dit Meg, il faut qu'il vous accompagne. C'est pour cela qu'il est ici. Il faut qu'il vous aide du cœur et du bras. Il le doit. Il a pensé vous en coûter cher pour l'avoir sauvé.

— C'est vrai! s'écria Dinmont; aussi suivrai-je le capitaine. Je lui prouverai que je ne l'ai pas oublié.

— Oh, oui! s'écrièrent à la fois les deux dames, si vous êtes décidé à obéir à un ordre si étrange, au moins qu'il vous accompagne!

— Il le faut, je vous l'ai dit. Mais vous voyez que je suis bien gardé. Adieu pour peu de temps. Retournez chez le colonel le plus promptement possible.

Il pressa tendrement la main de sa sœur, et ses yeux firent à Julie des adieux encore plus tendres.

Les deux amies, presque immobiles de crainte et de surprise, regardèrent quelque temps Bertram, son ami, et leur guide extraordinaire, qui s'éloignaient. Meg les précédait; son pas était si ferme et en même temps si rapide, qu'elle semblait voler plutôt que marcher. Bertram et Dinmont, quoique fort grands tous deux, paraissaient à peine égaler sa taille, effet qui était produit par le long manteau dont elle était enveloppée, et le mouchoir en turban qui couvrait sa tête. Elle marchait droit devant elle sans suivre le sentier, qui faisait plusieurs circuits, afin d'éviter divers monticules qui se trouvaient entre les bois d'Ellangowan et l'éminence sur laquelle étaient Julie et Lucy. Il en résultait que tantôt elles les perdaient de vue quand ils descendaient une colline, tantôt elles les voyaient reparaître quand ils gagnaient une montagne. Aucun des obstacles qui

auraient engagé un voyageur à faire un détour n'arrêtait la course rapide de Meg Merrilies. Elle ressemblait à un oiseau qui vole à travers les airs. Enfin ils arrivèrent dans les bois d'Ellangowan, se dirigèrent du côté de Derncleugh, et disparurent tout-à-fait.

— Cela est fort extraordinaire ! dit Lucy à sa compagne ; que peut-il avoir à faire avec cette vieille Égyptienne ?

— Cela est effrayant, dit Julie, et me rappelle les contes de magiciens, de sorciers et de mauvais génies que j'ai entendus dans l'Orient. On y assure qu'il se trouve des gens dont les yeux sont doués d'un tel pouvoir de fascination qu'ils forcent leurs victimes à les suivre contre leur volonté. Qu'a de commun votre frère avec cette femme épouvantable, qu'il soit forcé de lui obéir, et de la suivre malgré lui ?

— Au moins, dit Lucy, nous pouvons croire qu'elle n'a aucun mauvais dessein contre lui ; sans cela elle ne l'aurait pas laissé accompagner par ce brave et fidèle Dinmont, dont Henry nous a tant vanté la force et le courage. Maintenant retournons au château avant que le colonel y arrive. Il verra ce qu'il est convenable de faire.

Se prenant par le bras, trébuchant quelquefois, par suite de leurs craintes, de leur agitation et de la précipitation de leur marche, elles gagnèrent enfin l'avenue de Woodbourne. A peine y entraient-elles, qu'elles entendirent derrière elles le bruit d'un cheval. Elles se retournèrent, et reconnurent à leur grande satisfaction le jeune Hazlewood.

— Le colonel sera ici dans un instant, leur dit-il ; j'ai voulu le précéder pour me hâter d'offrir à miss Bertram

mes félicitations bien sincères sur l'heureux événement qui vient d'avoir lieu dans sa famille. Je suis impatient d'être présenté au capitaine Bertram, et de le remercier de la leçon qu'il a donnée à mon indiscrétion et à ma vivacité.

— Il vient de nous quitter, dit Lucy, et d'une manière dont nous sommes effrayées.

La voiture du colonel arrivait en ce moment. Il la fit arrêter, descendit avec M. Pleydell, et rejoignit les deux demoiselles : elles lui apprirent sur-le-champ leur nouveau sujet d'alarmes.

— Encore Meg Merrilies ! s'écria Mannering ; cette femme mystérieuse est incompréhensible. Il faut qu'elle ait à communiquer à Bertram quelque chose dont elle ne veut pas que nous soyons instruits.

— Que le diable emporte la vieille folle, dit l'avocat ; elle ne veut pas laisser prendre aux choses leur cours naturel, *proùt de lege* (1). Il faut toujours qu'elle vienne diriger la barque à sa tête ; mais, d'après le chemin qu'ils ont pris, je crains qu'ils ne soient allés du côté d'Ellangowan. Ce misérable Glossin nous a fait voir quels coquins déterminés il a à sa disposition ; je désire que le secours de l'honnête Dinmont lui suffise.

— Si vous me le permettez, dit Hazlewood, je vais suivre la même direction qu'ils ont prise. Je suis assez connu ici pour croire qu'on ne se permettra rien contre le capitaine en ma présence, et, dans tous les cas, je contribuerais comme Dinmont à sa défense. Si je les aperçois, j'aurai soin de me tenir à une telle distance que Meg Merrilies ne puisse m'apercevoir, ni être gênée

(1) Le cours légal. — Tr.

dans les communications qu'elle peut avoir à faire à M. Bertram.

— Sur ma parole, M. Charles, dit Pleydell, vous que j'ai vu en bourrelet et en jaquette, il n'y a pas bien des années, je crois que vous voilà devenu un homme. Je crains moins la force ouverte pour notre jeune ami, qu'une nouvelle violence couverte d'un voile légal, et je crois que votre présence pourrait déconcerter Glossin et ses satellites. Allez donc, cherchez, épiez : vous les trouverez probablement du côté de Derncleugh, ou dans le bois de Warroch.

Hazlewood se disposait à partir. — Hazlewood, cria le colonel, vous reviendrez dîner avec nous. Il lui annonça son acceptation par un salut, piqua son cheval, et partit au galop.

Cependant Bertram et Dinmont continuaient à suivre leur guide à travers les vallons et les bois, et s'avançaient vers Derncleugh. Meg les précédait toujours avec la même rapidité, et ne se retournait que pour leur dire de marcher plus vite, quoique la sueur tombât de leurs front malgré la rigueur de la saison.

De temps en temps elle se parlait à elle-même, et tenait des propos sans suite, tels que ceux-ci : — C'est rebâtir la vieille maison. C'est placer la pierre angulaire. Et ne le lui avais-je pas dit ? Je lui ai dit que cela m'était réservé, quand il se serait agi de la tête de mon père : c'était mon destin. J'ai été en prison, j'ai conservé mes desseins dans le cachot et dans les fers ; j'ai été bannie, ils m'ont suivie, je les ai emportés dans un autre pays. J'ai été frappée de verges, marquée d'un fer rouge, ils étaient gravés où les verges et le fer rouge ne pouvaient atteindre ; et maintenant l'heure a sonné.

— Capitaine, dit Dinmont à demi voix, je souhaite que ce ne soit pas une sorcière. Elle m'a l'air d'invoquer Dieu moins souvent que le diable. On dit dans notre pays qu'il y a des gens comme cela.

— N'ayez pas peur, mon cher ami.

— Peur ! morbleu ! qu'elle soit sorcière ou diablesse, je m'en soucie fort peu. C'est tout un pour Dandy Dinmont.

— Taisez-vous, dit Meg Merrilies en le regardant d'un air de colère ; croyez-vous que ce soit ici le temps et le lieu de causer ?

— Ma chère amie, lui dit Bertram, je n'ai nul doute sur votre bonne foi, sur l'intérêt que vous prenez à moi ; vous m'en avez donné des preuves. Mais vous devriez aussi avoir quelque confiance, et me dire où vous me conduisez.

— Je n'ai qu'une réponse à vous faire, Henry Bertram. J'ai juré que ma langue ne parlerait jamais ; mais je n'ai pas dit que mon doigt ne montrerait pas. Avancez donc pour trouver votre fortune, ou reculez pour la perdre. Voilà tout ce que je veux dire.

— Marchez, je ne vous ferai plus de questions.

Ils descendirent dans le petit vallon où Meg avait quitté Bertram après la nuit qu'il avait passée si désagréablement. Elle s'arrêta un instant à l'endroit où il avait vu déposer le cadavre du lieutenant d'Hatteraick, et où l'on voyait encore des marques qui prouvaient que la terre avait été récemment remuée, quoiqu'on eût cherché à les faire disparaître.

— Il y a ici, dit-elle, quelqu'un qui aura peut-être bientôt des voisins.

Elle passa le ruisseau, et, arrivant au hameau ruiné,

elle s'arrêta avec un air d'intérêt devant une des cabanes dont les murs subsistaient encore, et dit à ses deux compagnons avec un accent plus doux, mais solennel :

— Voyez-vous les misérables restes de cette chaumière? c'est là que pendant quarante ans j'ai allumé le feu de mon foyer ; c'est là que j'ai donné le jour à douze enfans. Que sont-ils devenus? Que sont devenues aussi les feuilles qui étaient sur ce vieux frêne à la Saint-Martin? Le vent du nord l'en a dépouillé : je suis comme lui. Voyez-vous ce vieux frêne? ce n'est plus qu'un tronc pourri. J'ai passé bien des soirées assise sous son ombrage, quand ses branches touffues couvraient les deux rives du ruisseau. Oui, je m'y suis assise, Henry Bertram, dit-elle en élevant la voix, et je vous y ai tenu sur mes genoux. Je vous y ai chanté les anciens barons de votre famille, et leurs guerres sanglantes. Eh bien ! sa verdure ne renaîtra plus, et Meg Merrilies ne chantera plus. Mais vous ne l'oublierez pas, et vous ferez rétablir cette chaumière pour l'amour d'elle. Placez-y quelqu'un qui soit assez vertueux pour ne pas craindre les habitans d'un autre monde. Si les morts reviennent parmi les vivans, on me verra plus d'une fois dans ce vallon, après que mes vieux os seront dans la terre.

Le mélange de folie et d'enthousiasme avec lequel elle parlait, le feu de ses regards, son bras droit nu et étendu, l'autre couvert de son manteau relevé en draperie, auraient fait de son attitude une étude digne de notre Siddons (1).

(1) L'auteur étant écossais, et disant *notre*, adresse sans doute ici un compliment à mistress Siddons d'Édimbourg. Voyez *Waverley*, tome 1er, page 225. — Éd.

— Maintenant, dit-elle en reprenant le ton de voix aigre, dur et bref qui lui était naturel, mettons-nous à l'ouvrage, mettons-nous à l'ouvrage.

En parlant ainsi, elle s'avança vers la petite tour en ruines que Bertram connaissait déjà; elle tira de sa poche une grosse clef, et en ouvrit la porte. L'intérieur en était plus propre que la première fois qu'il y était entré. — J'ai arrangé cette chambre, dit-elle, j'y serai peut-être étendue avant la nuit. Il n'y aura pas grand monde à l'enterrement de Meg. La plupart de nos gens me blâmeront de ce que j'ai fait, et de ce que je vais faire.

Elle leur montra une table sur laquelle elle avait préparé un plat de viande froide avec plus de propreté qu'on n'aurait pu l'attendre de sa manière de vivre. — Mangez un morceau, leur dit-elle; vous avez besoin de prendre des forces.

Bertram mangea une bouchée par complaisance, et Dinmont fit honneur au repas avec un appétit qu'aucun motif de crainte ou d'étonnement ne pouvait diminuer.

La vieille finit par leur offrir un verre d'eau-de-vie; Dinmont le but tel qu'il lui était présenté; Bertram y ajouta moitié d'eau.

— Et vous, dit Dinmont à leur hôtesse, ne prendrez-vous rien?

— Je n'ai plus besoin de rien, répondit-elle; mais à présent il vous faut des armes : il ne faut pas que vous alliez les bras balans. Mais n'en faites pas usage sans nécessité. Prenez-le vivant; livrez-le à la justice : il faut qu'il parle avant de mourir.

— Qui s'agit-il de prendre? qui faut-il faire parler?

dit Bertram dont la surprise augmentait à chaque instant. Meg, pour toute réponse, lui donna une paire de pistolets : Bertram les examina, et vit qu'ils étaient chargés.

— Les pierres sont bonnes et la poudre est sèche, dit Meg; je m'y connais.

Elle arma aussi Dinmont d'une autre paire de pistolets, et leur dit de choisir chacun un bâton dans un paquet de gourdins de fort mauvaise mine qu'elle leur présenta.

— Maintenant, dit-elle, il faut nous remettre en marche.

Ils sortirent tous trois, la vieille marchant toujours la première.

Bertram dit tout bas à Dinmont : — Il y a dans tout ceci quelque chose d'inexplicable ; mais ne nous servons de nos armes qu'en cas de nécessité absolue ; ayez soin d'agir comme j'agirai.

Dinmont lui répondit par un coup d'œil significatif; et ils suivirent leur conductrice pas à pas, à travers les prés, les champs et les fondrières. Elle les conduisit dans le bois de Warroch par le même chemin qu'avait suivi le vieux Ellangowan quand il courut à Derncleugh, cherchant son enfant, le jour de la mort du malheureux Frank Kennedy.

Lorsqu'ils furent entrés dans son enceinte, où l'on n'entendait d'autre bruit que le sifflement du vent qui agitait les branches dépouillées de leur parure, elle s'arrêta un moment comme pour reconnaître les lieux.—Il faut suivre le même chemin, dit-elle. Et, au lieu de marcher droit devant elle, comme tout à l'heure, elle leur fit faire un grand nombre de détours, et les con-

duisit enfin dans une petite clairière qui avait environ un quart d'acre d'étendue. Sa forme était irrégulière, et elle était tellement entourée d'arbres et de buissons, que, même en hiver, c'était une retraite profonde et presque inaccessible. Mais lorsque la terre était couverte de la verdure du printemps, que les buissons déployaient leurs richesses naturelles, que les branches des arbres, se joignant de toutes parts, formaient un dôme impénétrable aux rayons du soleil, cet endroit aurait été choisi par un jeune poète pour y composer ses premiers vers, par deux amans pour s'y faire leurs premiers aveux.

Mais les souvenirs que ce lieu faisait naître étaient d'une nature bien différente. Bertram, en le considérant attentivement, sentit son front se couvrir d'un nuage sombre. Meg, après avoir dit à demi voix : —Oui, c'est ici, regarda Bertram avec les yeux égarés, et lui dit : — Le reconnaissez-vous ?

— Oui, répondit Bertram, quoique bien imparfaitement.

— C'est ici, continua-t-elle, qu'il tomba de cheval : j'étais en ce moment cachée derrière ce buisson d'épines. Je le vis se débattre; je l'entendis demander grace; mais il était entre les mains de gens qui ne connaissaient pas ce mot. Maintenant vous allez voir le chemin que j'ai suivi la dernière fois que je vous portai dans mes bras.

Elle les conduisit alors à travers les buissons, sans suivre aucun sentier, jusqu'à ce que, par une descente presque imperceptible, ils se trouvassent sur le bord de la mer. Elle marcha rapidement entre les rochers; et, s'arrêtant près d'un gros fragment qui en était détaché :

— C'est ici, dit-elle à Bertram d'une voix basse, que le cadavre fut trouvé.

— La caverne, lui dit Bertram du même ton, doit être près d'ici. Est-ce là que vous nous conduisez?

— Oui! maintenant, de la fermeté. Imitez-moi pour entrer dans la caverne. J'y ai préparé des matériaux pour vous éclairer. Voici de bonnes cordes. Restez cachés jusqu'à ce que je vous dise : *L'heure et l'homme sont arrivés.* Alors sautez sur lui, emparez-vous de ses armes, et liez-le solidement, à lui faire sortir le sang par les narines.

— Je le ferai..... si c'est l'homme que je soupçonne..... Jansen ?

— Oui, Jansen, Hatteraick, et vingt autres noms.

— Dinmont, vous allez me suivre?

— En doutez-vous ? Mais je voudrais faire une petite prière avant d'entrer dans ce trou que cette sorcière débouche. Ce serait bien le diable de quitter ce beau soleil et ce bon air, pour aller nous faire tuer dans une caverne, comme une taupe sous terre! Mais c'est égal, que le diable m'emporte si je vous quitte d'un pas.

Ceci se disait à voix basse, pendant que Meg débarrassait l'ouverture du souterrain. Elle y entra la première en s'appuyant sur les mains et sur les genoux. Bertram la suivit, et Dinmont ferma la marche, après avoir donné un dernier regard à la lumière du jour qu'il abandonnait.

CHAPITRE LIV.

« Tu l'as prédit toi-même, il faut mourir, prophète !
» C'est l'ordre du destin ; il demande ta tête. »

SHAKSPEARE. *Henry VI, partie* III.

Le fermier, qui, comme nous venons de le dire, formait l'arrière-garde, se trouva tout à coup arrêté dans sa marche par une main qui saisit une de ses longues jambes qu'il traînait après lui en silence, et non sans quelque émotion, dans le passage bas et étroit qui conduisait au souterrain. Sa fermeté pensa l'abandonner, et peu s'en fallut qu'il ne se trahît en poussant un cri, qui aurait été le signal de sa mort et de celle de Bertram, car, dans la posture où ils étaient, toute défense devenait impossible. Il se contenta donc de dégager son pied, et continua d'avancer ; mais à l'instant celui qui le suivait lui dit d'une voix très-basse : — Paix ! je suis un ami, Charles Hazlewood.

Meg Merrilies, qui ouvrait la marche, était en ce moment parvenue à l'endroit où la voûte de la caverne s'exhaussait, et s'était déjà remise sur ses pieds. Elle n'entendit pas ces mots prononcés à voix basse; mais le peu de bruit qu'ils avaient produit dans ce souterrain silencieux avait suffi pour l'alarmer. Craignant que d'autres oreilles que les siennes n'en eussent été frappées, et pour le confondre parmi d'autres bruits, elle se mit à murmurer, à grommeler, à chanter, à remuer des branches sèches qui étaient ramassées dans la caverne.

— Ici, vieille sorcière, fille de Satan! cria la voix dure et rauque d'Hatteraick du fond de son antre; que faites-vous donc là-bas?

— J'arrange la bruyère pour vous réchauffer, méchant vaurien. Vous voilà bien maintenant; cela changera bientôt.

— M'apportez-vous de l'eau-de-vie et des nouvelles de mes gens?

— Voilà de l'eau-de-vie. Quant à vos gens, enfuis, dispersés, tués, taillés en pièces par les Habits-Rouges...

— Mille diables! cette côte m'est fatale!

— Vous aurez peut-être encore plus de raison de parler ainsi.

Pendant ce dialogue, Bertram et Dinmont avaient gagné le bout du passage, et avaient, à leur grande satisfaction, repris leur position naturelle.

La sombre clarté que projetait du charbon de bois allumé dans une grille de fer semblable à celles dont on se sert pour la pêche du saumon pendant la nuit, était la seule lumière qui éclairât cette caverne. Hatteraick jetait de temps en temps une poignée de menu bois sur

ces charbons embrasés, mais la lueur produite par leur combustion était bien loin d'éclairer toute cette vaste enceinte: placé au fond de la caverne, Dirk ne pouvait pas non plus voir ceux qui étaient à l'entrée et qu'un tas de broussailles derrière lequel ils se tenaient lui cachait entièrement. Dinmont avait eu la précaution de retenir Hazlewood avec une main jusqu'à ce qu'il eût pu dire tout bas à Bertram : — Un ami, le jeune Hazlewood.

Ce n'était pas l'instant de se faire des complimens. Ils restèrent donc tous trois immobiles, silencieux comme les rocs qui les environnaient, et cachés derrière la pile de broussailles placée là probablement pour arrêter le vent froid de la mer, sans intercepter l'air entièrement. Cet amas de bois était composé principalement de branches jetées négligemment les unes sur les autres, de manière qu'à travers les intervalles qu'elles laissaient, nos trois amis pouvaient voir, à la lueur du brasier, ce qui se passait dans le fond de cet antre, tandis qu'il était impossible qu'on les découvrît dans l'obscurité où ils se tenaient eux-mêmes.

Indépendamment de l'intérêt moral qu'offrait cette scène, et par les lumières que Bertram prévoyait qu'elle pourrait par la suite jeter sur son sort, et par le danger qu'il courait ainsi que ses compagnons, les effets d'ombre et de lumière qu'on y remarquait auraient excité l'attention de tout spectateur désintéressé. La seule clarté constante qui éclairât la caverne était la lueur rougeâtre que répandaient les charbons embrasés dont la grille était remplie: de temps en temps une flamme vive ou une épaisse fumée lui succédait, suivant que les branches que jetait Hatteraick étaient plus ou moins

propres à l'alimenter. Une vapeur étouffante s'élevait jusqu'aux voûtes de la caverne, et puis laissait échapper comme malgré elle une sombre lueur qui tournait incertaine autour de la colonne de fumée, pour jeter soudain un plus vif éclat quand une branche plus sèche convertissait la vapeur en flamme. Alors on pouvait distinguer, plus ou moins, la figure d'Hatteraick, dont les traits durs et sauvages, prenant un caractère encore plus féroce par les sombres réflexions qui l'agitaient, et par le revers qu'il venait d'éprouver, étaient bien assortis avec les rochers anguleux suspendus en arcades sur sa tête. Meg Merrilies, rôdant autour de lui, tantôt dans le foyer de la lumière, tantôt dans les ténèbres et la fumée, formait un contraste frappant avec Hatteraick, que l'on voyait toujours debout et le corps à demi penché sur la grille enflammée, tandis que Meg semblait un spectre qui paraissait et disparaissait tour à tour.

Bertram sentit bouillir son sang à l'aspect d'Hatteraick. Il se souvenait que sous le nom de Jansen, qu'il avait pris après le meurtre de Kennedy, il avait été, ainsi que son lieutenant Brown, l'implacable tyran de son enfance. Il savait d'ailleurs, en partie d'après ses souvenirs imparfaits, et en partie d'après ce que lui avaient dit Mannering et Pleydell, que cet homme avait joué le principal rôle dans l'événement qui l'avait ravi à ses parens et à son pays, et l'avait exposé à tant de traverses et de dangers. Le cri de la vengeance retentissait dans son cœur, et il résistait difficilement au désir de se précipiter sur le scélérat et de lui faire sauter le crâne; mais cette entreprise n'aurait pas été sans danger. La flamme qui éclairait l'affreux visage d'Hatteraick montrait aussi des nerfs qui annonçaient la force peu

ordinaire dont il était doué, et faisait voir à sa ceinture deux paires de pistolets avec un sabre. Il n'était pas douteux qu'il ne se défendît avec le courage du désespoir, qui ajouterait encore à sa vigueur naturelle. A la vérité, il était peu probable qu'il pût résister à deux hommes tels que Bertram et Dinmont, sans compter leur nouvel associé Hazlewood, qui n'était point armé, et à qui la nature n'avait pas donné un corps aussi robuste. Mais Bertram sentit qu'il n'y avait ni prudence ni courage à lui arracher une vie qui devait être réservée pour l'échafaud; il réfléchit d'ailleurs à l'importance dont il était pour lui de le prendre vivant : se rendant donc maître de son indignation, il résolut d'attendre le signal, et de voir ce qui allait se passer entre le scélérat et l'Égyptienne.

— Et comment vous trouvez-vous? dit celle-ci avec le ton aigre et discordant qui lui était ordinaire. Ne vous ai-je pas dit ce qui vous arriverait, et cela dans cette caverne même où vous vous êtes réfugié après le meurtre?

— Tonnerre et tempête! Vieille sorcière, gardez vos antiennes diaboliques jusqu'à ce qu'on vous les demande. Avez-vous vu Glossin?

— Non. Vous avez manqué votre coup, homme de sang. Vous n'avez rien à espérer du tentateur.

— Par l'enfer! si je le tenais par le gosier! Mais que vais-je donc faire?

— Mourir comme un homme, dit l'Égyptienne, ou être pendu comme un chien.

— Pendu, fille de Satan! On n'a pas encore semé le chanvre pour faire la corde qui servira à me pendre.

— Il est semé, il est levé, il est coupé, et la corde est filée. Ne vous ai-je pas dit, quand vous avez enlevé le

petit Henry Bertram malgré toutes mes prières, qu'après avoir rempli ses destins en pays étranger, il reviendrait à sa vingt-unième année? Ne vous ai-je pas dit que l'ancien feu s'éteindrait jusqu'à la dernière étincelle, mais que cette étincelle le rallumerait?

— Oui, vous me l'avez dit, mille tonnerres! et je crois que vous m'avez dit vrai. Ce chien de jeune Ellangowan m'a porté malheur toute ma vie. Et maintenant, grace à la maudite imagination de Glossin, voilà mon équipage au diable, mon lougre pris, mes barques détruites. Je n'avais pas assez de monde pour la manœuvre, encore moins pour me battre! un bateau dragueur eût suffi pour le prendre. Et que diront les propriétaires? Ciel et enfer! je n'oserai de ma vie retourner à Flessingue!

— Vous n'aurez pas cet embarras.

— Et pourquoi dites-vous cela? qui vous fait parler ainsi?

Pendant ce dialogue, Meg ramassait du bois sec qu'elle arrosa d'un peu d'eau-de-vie. Elle le jeta sur la grille, et une pyramide de flamme montant à l'instant jusqu'à la voûte, répandit une vive clarté. Alors, répondant à la question d'Hatteraick d'un ton haut et ferme: — C'est que, dit-elle, *l'heure et l'homme sont arrivés!*

A ce signal Bertram et Dinmont, s'élançant comme un trait, se précipitèrent vers Hatteraick. Hazlewood, ne connaissant ni le plan d'attaque ni le mot d'ordre, ne put les suivre qu'un instant après. Le scélérat, qui vit qu'il était trahi, tourna d'abord sa vengeance sur Meg Merrilies, et lui lâcha un coup de pistolet. Elle tomba en poussant un cri perçant et effroyable, qui tenait le milieu entre le rire sardonique et l'expression de la douleur. — Je le savais, dit-elle en tombant.

Dans sa précipitation, Bertram se heurta le pied contre une des inégalités du roc qui formait le sol de la caverne, et trébucha. Cet incident fut heureux pour lui, car Hatteraick lui adressait dans le moment même un coup de pistolet si bien ajusté, que si la tête de Henry se fût trouvée à sa hauteur ordinaire la balle s'y serait logée. Avant que Dirk eût le temps de saisir un troisième pistolet, Dinmont s'élança sur lui, et s'efforça de le désarmer. Mais telle était la force du misérable, qu'il parvint à jeter Dinmont sur le brasier ardent, et il était sur le point de se rendre maître d'un de ses pistolets, qui aurait été fatal au brave fermier si Bertram et Hazlewood ne fussent arrivés à son secours. Tous trois se précipitant alors ensemble sur Hatteraick, parvinrent, non sans peine, à le terrasser, le désarmèrent, et le garottèrent de manière à ce qu'il ne pût faire un seul mouvement.

Cette lutte dura moins de temps qu'il n'en a fallu au lecteur pour en lire le récit.

Lorsque Hatteraick se vit ainsi dompté, après avoir fait encore un ou deux efforts désespérés pour se débarrasser, il resta sans mouvement, et sans prononcer une parole.

— Le voilà comme un blaireau mort, dit Dinmont; je l'aime autant comme cela. En faisant cette observation, le bon fermier secouait les cendres et les charbons qui s'étaient attachés à son habit, et qui avaient même grillé quelques-uns de ses cheveux noirs.

— Restez près de lui, lui dit Bertram, et qu'il ne fasse pas un mouvement, tandis que je vais voir si cette pauvre femme est morte ou vivante. Avec l'aide d'Hazlewood, il parvint à relever Meg Merrilies.

— Je savais que cela arriverait ainsi, dit-elle, et c'est ainsi que cela devait arriver.

La balle avait pénétré dans la poitrine au-dessous du gosier. La blessure rendait peu de sang, et Bertram, accoutumé aux effets des armes à feu, ne l'en crut que plus dangereuse.

— Bon Dieu! dit-il à Hazlewood, qu'allons-nous faire pour cette malheureuse femme?

Les circonstances ne permettaient ni à l'un ni à l'autre les explications nécessaires qu'ils se seraient données en toute autre occasion.

— Mon cheval, dit Hazlewood, est dans le bois à deux pas d'ici. Je vous ai suivis pas à pas pendant plus de deux heures. Je vais aller chercher des gens sur qui on puisse compter. En attendant mon retour, gardez l'entrée de la caverne. A ces mots, il partit.

Bertram, après avoir bandé la blessure de Meg Merrilies aussi bien qu'il le put, se plaça près de l'ouverture de la caverne, un pistolet à chaque main. Dinmont continua à monter la garde près d'Hatteraick. Un profond silence régna dans la caverne, et il n'était interrompu que par quelques gémissemens que la douleur arrachait à l'Égyptienne, et par la respiration pénible du prisonnier.

CHAPITRE LV.

> « Entraîné loin des tiens, dans des lieux étrangers,
> » Tu courus bien long temps de dangers en dangers ;
> » Mais Dieu veillait sur toi, mais sa main protectrice
> » Sut arrêter tes pas au bord du précipice. »
>
> CRABBE. *Le Palais de Justice.*

Après environ trois quarts d'heure, qui parurent à Bertram et à son ami au moins trois heures, attendu les inquiétudes et le danger de leur situation, on entendit la voix de Charles Hazlewood, qui criait à l'entrée de la caverne : — Me voici, me voici ! je vous amène du monde.

— Arrivez! dit Bertram, charmé de voir finir sa faction.

Hazlewood entra alors, suivi d'un officier de la justice de paix et de plusieurs hommes. Ils levèrent Hatte-

raick et le portèrent jusqu'au passage qui donnait entrée dans la caverne ; alors ils le couchèrent sur le dos, et le tirèrent par les pieds pour l'en faire sortir, car on ne put jamais le déterminer à aider lui-même à sa sortie par quelque mouvement; il restait entre leurs mains impassible et silencieux comme un cadavre : quand il fut hors de son antre, on le plaça sur ses jambes au milieu de trois ou quatre hommes qui veillaient sur lui, et les autres s'occupèrent d'aller chercher Meg Merrilies.

Sortant du sein des ténèbres, et exposé soudain à la vive clarté du soleil, Hatteraick ébloui parut pouvoir à peine se soutenir. On voulut le faire asseoir sur un gros fragment de rocher au bord de la mer; alors roulant les yeux d'une manière effroyable, et le corps saisi d'une sorte de mouvement convulsif, il s'écria : — Non pas *là!* mille diables! non pas *là!* vous ne me ferez pas asseoir *là!*

Il ne prononça que ces mots, mais le ton horrible dont il les proféra faisait assez voir ce qui se passait dans son esprit, et le sens qu'il y attachait.

On venait aussi de faire sortir Meg Merrilies de la caverne, avec autant de soin et de précaution que son état l'exigeait, et que le permettait l'étroit et obscur passage qui en formait l'unique issue. On se consulta alors sur le lieu où on la conduirait.

Hazlewood, qui avait envoyé chercher un chirurgien, proposa en attendant de la porter dans la chaumière la plus voisine. Mais elle s'écria aussitôt, avec plus de force qu'on n'aurait pu s'y attendre : — Non, non! à Derncleugh, à Derncleugh! ce n'est que là que l'esprit pourra se dégager du corps.

— Il faut la satisfaire, dit Bertram, sans quoi le

trouble de son imagination rendra plus dangereux l'état de sa blessure.

On prit donc le chemin de la vieille tour, et Meg semblait plus occupée de la scène qui venait de se passer que de la mort qui s'approchait d'elle.

— Ils étaient trois, disait-elle, et pourtant je n'en avais amené que deux. Qui est donc le troisième? Est-ce *lui-même* qui est revenu pour travailler à sa vengeance.

Il était évident que l'arrivée subite d'Hazlewood, que l'obscurité, d'une part, et ensuite la blessure qu'elle avait reçue, ne lui avaient pas donné le temps de reconnaître, avait produit beaucoup d'effet sur son imagination, et elle revenait sans cesse sur ce sujet.

Hazlewood expliqua à Bertram comment il s'était trouvé là. Il ajouta que les ayant aperçus comme ils sortaient de Derncleugh, il les avait constamment suivis sans les perdre de vue; qu'il était entré après eux dans la caverne avec le dessein de s'en faire reconnaître, quand sa main, dans les ténèbres, rencontra la jambe de Dinmont, ce qui aurait pu produire une fâcheuse catastrophe sans le courage et la présence d'esprit de ce brave fermier.

Quand on fut arrivé à la tour, l'Égyptienne en donna la clef. On entra, et on se disposait à la placer sur le lit, quand elle s'écria d'un ton d'inquiétude: — Non, non! pas comme cela! la tête du côté de l'orient!

Elle parut satisfaite dès qu'on l'eût placée comme elle le demandait.

— N'y a-t-il pas dans les environs, dit Bertram, quelque ecclésiastique pour assister de ses prières cette malheureuse femme?

Le ministre de la paroisse, qui avait été précepteur

de Charles Hazlewood, avait appris, comme beaucoup d'autres personnes, que le meurtrier de Kennedy venait d'être arrêté sur le lieu où le crime avait été commis, et qu'une femme était mortellement blessée. La curiosité, ou plutôt le sentiment de ses devoirs l'avait amené à Derncleugh, et il entrait en ce moment dans la tour. Le chirurgien arriva en même temps et voulut sonder la blessure de Meg Merrilies; mais elle refusa leurs secours. — Les hommes ne peuvent rien, dit-elle, pour me guérir ou me sauver. Laissez-moi dire ce que j'ai à dire; après cela vous ferez tout ce que vous voudrez. Qu'on ne me contrarie point! Où est Henry Bertram? Tous les assistans, excepté Hazlewood et Dinmont, se regardaient avec surprise, ce nom leur étant devenu étranger depuis long-temps.

— Oui, répéta-t-elle d'un ton plus élevé et plus véhément, je dis *Henry Bertram d'Ellangowan.* Otez-vous du jour, et que je le voie.

Tous les yeux se tournèrent alors sur Bertram, qui s'avançait vers la malheureuse femme. Elle lui prit la main. Regardez-le bien, dit-elle, et que tous ceux qui ont connu son père et son grand-père, disent si ce n'est pas leur portrait vivant?

Un bruit confus s'éleva parmi ceux qui étaient présens. La ressemblance était trop parfaite pour ne pas les frapper.

— Maintenant, écoutez-moi, et que cet homme, ajouta-t-elle en montrant Hatteraick, qui, entouré de ses gardiens, était assis sur une vieille caisse, ose nier ce que je vais dire. Voici Henry Bertram, fils de Godefroy Bertram, baron d'Ellangowan. Voici l'enfant que Dirk Hatteraick enleva dans le bois de Warroch, le

jour qu'il assassina Kennedy. J'y étais comme un esprit errant. Je voulais parcourir tout le bois avant de quitter le pays. Je sauvai la vie de l'enfant. Je priai, je conjurai Hatteraick de me le laisser; mais il l'emmena à travers les mers. Il a parcouru des pays lointains, et maintenant le voilà de retour pour rentrer dans ses biens. Et qui pourrait l'en empêcher? J'avais juré de garder le secret jusqu'à sa vingt-unième année révolue; je savais que jusqu'alors il devait obéir au destin. J'ai gardé ce serment. Mais j'avais juré aussi, en moi-même, que si je vivais assez pour voir son retour, je le ferais remonter au rang de ses pères, dût chaque échelon de son élévation être un cadavre. J'ai gardé ce serment. Je serai un des échelons. Cet homme-là, en montant Hatteraick, en sera un autre, et ce ne sera pas le dernier.

Le ministre fit observer qu'il était fâcheux qu'une telle déclaration ne fût pas reçue dans les formes légales; et le chirurgien ajouta qu'il était indispensable d'examiner l'état de la blessure de cette femme avant de la fatiguer par de nouvelles questions. Mais, quand Meg vit que tout le monde sortait de la chambre et que l'on emmenait Hatteraick, afin de laisser le chirurgien exercer tranquillement ses fonctions, elle se souleva, et l'appela à haute voix:

— Dirk Hatteraick, nous ne nous reverrons plus avant le dernier jour des jours. Reconnaissez-vous que j'ai dit la vérité?

Il tourna vers elle son front endurci, en lui lançant un regard féroce, sans prononcer un seul mot.

— Dirk Hatteraick, vous dont les mains sont couvertes de mon sang, osez-vous nier un seul mot de ce que vient de vous dire ma voix mourante?

Il continua de la regarder avec une expression de rage et de satisfaction, remua les lèvres, et ne répondit rien.

— Adieu donc! que le ciel vous pardonne! votre main a donné la force à mon témoignage. Pendant ma vie, j'étais une Égyptienne, une folle, une vagabonde; j'ai été bannie, frappée de verges, marquée d'un fer chaud. J'ai mendié mon pain de porte en porte, j'ai été chassée de village en village comme un chien égaré. Qui aurait ajouté foi à mes paroles? Mais aujourd'hui je suis une femme mourante, et mes paroles ne tomberont pas à terre comme mon sang que vous avez versé.

Elle cessa de parler, et il ne resta dans la chambre que deux ou trois femmes et le chirurgien. Après avoir examiné sa blessure, il remua la tête, et céda sa place au ministre.

Un constable, prévoyant qu'il faudrait conduire Hatteraick en prison, avait arrêté sur la route une chaise de poste qui retournait à vide à Kippletringan. Le postillon, notre ami Jack Jabos, ayant appris ce qui se passait à Derncleugh, laissa son équipage à la garde d'un enfant, comptant peut-être moins encore sur ses soins que sur la sagesse et la tranquillité que l'âge avait données à ses chevaux, et courut à toutes jambes vers le lieu de la scène pour avoir sa part du spectacle. Il arriva dans l'instant où le groupe de fermiers et de paysans, dont le nombre augmentait à chaque instant, ayant satisfait leur curiosité en contemplant les traits durs et farouches d'Hatteraick, donnaient toute leur attention à Bertram. Les gens âgés surtout, qui avaient vu son père dans sa jeunesse, reconnaissaient la vérité des discours de Meg Merrilies.

Mais la circonspection fait le caractère distinctif des Écossais ; ils songèrent qu'un autre était en possession du domaine d'Ellangowan, et se contentèrent de se communiquer à voix basse leurs remarques et leurs réflexions.

Mais Jack Jabos, s'ouvrant un passage au milieu du cercle, n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur Bertram, qu'il recula de deux pas en arrière, en s'écriant à haute voix : — Aussi sûr que je respire, c'est le vieux Ellangowan ressuscité et rajeuni !

Cette déclaration spontanée, faite en public par un homme désintéressé et sans prévention, fut une étincelle électrique qui se communiqua en un instant à tous les spectateurs. — Vive Bertram ! criait-on de toutes parts ! vive l'héritier des Ellangowan ! qu'il reprenne la place de ses pères !

— Je puis en parler, disait l'un ; il y a soixante-dix ans que je vis dans ce pays.

— Il y en a le double, disait l'autre, que moi et les miens y demeurons. Je dois connaître le regard d'un Bertram !

— Il y a trois cents ans, dit un autre vieillard, que nous y demeurons, de père en fils. Je vendrais jusqu'à ma dernière vache pour voir le jeune laird rentrer dans ses droits.

Les femmes, qui aiment toujours le merveilleux, et dont l'intérêt s'accroît quand il a pour objet un beau jeune homme, n'étaient pas les moins empressées à partager l'enthousiasme général. — C'est le portrait de son père ! s'écriaient-elles ; que le ciel le protège ! Les Bertram ont toujours été les amis du pays !

— Ah ! disaient quelques-unes, si sa pauvre mère,

que le chagrin de l'avoir perdu fit mourir, avait vécu pour voir un pareil jour!

— Il faut qu'il rentre dans son bien ! criaient quelques autres, et si Glossin prétend garder le château, nous le mettrons dehors avec nos ongles.

Dinmont, qui était connu de plusieurs cultivateurs du pays, en fut aussi entouré. Il ne demandait pas mieux que de conter tout ce qu'il savait de son ami, et de se faire honneur de la part qu'il avait eue à tout ce qui venait de se passer. On l'écoutait avec attention, et son témoignage ajoutait encore à l'enthousiasme et à l'allégresse. Enfin la froideur et la réserve écossaises disparaissaient en ce moment comme lorsque la neige se fond sous une pluie douce et abondante, et que le torrent entraîne digues et écluses.

Le bruit de ces acclamations interrompit les prières du ministre. Meg, qui était plongée dans un de ces accès léthargiques qui précèdent nos derniers instans, parut se ranimer, et recouvra la parole :

— Entendez-vous? entendez-vous? il est reconnu ! il est reconnu ! Je ne vivais que pour cela. Je suis une pécheresse; mais si ma malédiction a causé ses malheurs, ma bénédiction les a réparés. Je voudrais à présent en avoir dit davantage, mais il n'y a plus moyen. Attendez, continua-t-elle en étendant la main vers la fenêtre étroite qui laissait pénétrer une vive clarté dans la chambre; retirez-vous du jour, que je le voie encore une fois! Mais les ténèbres sont dans mes yeux, ajouta-t-elle en retombant sur son lit après avoir inutilement cherché à distinguer les objets. Tout est fini !

L'esprit s'en va,
La mort est là.

Et retombant sur son grabat, elle expira sans pousser un seul gémissement.

Le ministre et le chirurgien dressèrent une espèce de procès-verbal de tout ce qu'elle avait dit, en regrettant qu'elle n'eût pas été interrogée juridiquement, mais moralement convaincus de la vérité de ses révélations.

Hazlewood fut le premier à faire à Bertram son compliment sur l'espoir qu'il avait plus que jamais de recouvrer son nom et le rang qui lui appartenait dans la société. Les spectateurs, qui avaient appris de Jack Jabos que Bertram était la personne qui avait blessé le jeune Hazlewood, bénissaient la générosité de ce dernier, et mêlaient son nom à celui de Bertram dans leurs acclamations.

Quelques-uns cependant demandèrent au postillon comment il n'avait pas été frappé de la ressemblance qu'il venait de remarquer, lorsqu'il avait vu Bertram à Klippetringan quelques jours auparavant.

— Que diable! répondit-il fort naturellement, qui songeait alors au vieux Ellangowan? Quand j'ai entendu dire tout à l'heure que le jeune laird était retrouvé, j'ai cherché dans la foule, et la ressemblance m'a sauté aux yeux. On ne peut pas s'y tromper : il ne faut que le regarder une seule fois!

Pendant la dernière partie de cette scène, la férocité d'Hatteraick sembla un moment ébranlée. On observa qu'il fronçait le sourcil, qu'il tâchait avec ses mains liées d'enfoncer son chapeau sur son front; qu'il regardait avec inquiétude sur la route, comme impatient de voir arriver la voiture qui devait l'emmener.

Ce changement extérieur ne venait pas d'un remords; mais il craignait que l'effervescence du peuple ne finît

par se tourner contre lui. M. Hazlewood ne tarda pas à le délivrer de cette appréhension en ordonnant qu'on le conduisît à la chaise de poste, et qu'on le menât à Kippletringan chez M. Mac-Morlan, qui en disposerait comme il le jugerait convenable. Il lui avait déjà dépêché un exprès pour l'avertir de ce qui venait d'arriver.

— Maintenant, dit-il à Bertram, je serais bien charmé que vous voulussiez m'accompagner à Hazlewood; mais, comme je me flatte que cela pourra vous être plus agréable dans quelques jours qu'en ce moment, je vous demande la permission de vous suivre à Woodbourne. Mais vous êtes à pied.

— Si le jeune lord voulait prendre mon cheval? ou le mien? ou le mien? s'écrièrent six voix différentes.

— Acceptez le mien, dit un bon vieillard, et consentez à le regarder comme à vous dès ce moment. Il fait dix milles par heure, sans qu'on ait besoin de fouet ni d'éperon.

Bertram accepta le cheval à titre de prêt, et fit à la foule qui l'environnait ses remerciemens pour les marques d'attachement qu'il en recevait.

Tandis que, tout joyeux de la préférence, le propriétaire du cheval envoyait chez lui un messager pour chercher sa selle neuve, un autre pour bien l'étriller avec du foin sec, un troisième pour emprunter les étriers argentés de Dan Dukieson, et qu'il exprimait à Bertram son regret de ne pas avoir le temps de faire manger l'avoine à sa bête, afin qu'il pût connaître tout son mérite, celui-ci, prenant le ministre par la main, entra avec lui dans la tour, et en ferma la porte.

Il regarda quelques instans en silence le corps de

Meg Merrilies, dont les traits, quoique défigurés par la mort, conservaient encore le caractère d'énergie qui lui avait assuré pendant sa vie une sorte de supériorité sur la horde dans laquelle elle était née.

Le jeune capitaine essuya les larmes qui s'échappaient involontairement de ses yeux en voyant cette malheureuse femme qu'il regardait comme victime de sa fidélité envers sa famille et de son affection pour lui. — Croyez-vous, dit-il au ministre, qu'il lui restait assez de connaissance pour comprendre vos prières, et y donner l'attention convenable à un mourant?

— Mon cher monsieur, répondit celui-ci, je crois qu'elle en avait assez pour m'entendre et pour se joindre à mes prières; mais espérons que nous sommes jugés d'après nos faibles lumières et d'après les moyens que nous avons eus de nous instruire des vérités de la morale et de la religion. Cette femme, vivant au sein d'un pays chrétien, pouvait être regardée comme une véritable païenne. Souvenons-nous que les erreurs et les fautes d'une vie passée dans l'ignorance furent rachetées par des preuves d'un dévouement désintéressé qui a été presque jusqu'à l'héroïsme. Confions-la avec crainte, mais non sans espérance, à la miséricorde de celui qui peut seul faire entrer en balance nos offenses et nos crimes avec nos efforts vers la vertu.

— Puis-je vous prier, dit Bertram, de veiller à ce que les funérailles de cette pauvre femme se fassent avec décence? J'ai entre les mains quelques effets qui lui appartiennent. En tout événement je me charge de tous les frais. Vous pourrez avoir de mes nouvelles à Woodbourne.

En ce moment Dinmont, à qui un de ses amis avait

prêté un cheval, frappa à la porte, et vint avertir que tout était prêt pour le départ. Bertram et Hazlewood recommandèrent à ceux qui les entouraient, et dont le nombre était dans ce moment de plusieurs centaines, de contenir dans les bornes raisonnables les explosions de leur joie, parce qu'un zèle trop indiscret pourrait nuire aux intérêts du jeune laird, comme ils le nommaient, et partirent au milieu de leurs acclamations.

En passant près des chaumières ruinées, Dinmont dit à Bertram : — Je suis bien sûr, capitaine, que quand vous serez rentré dans vos biens vous n'oublierez pas de bâtir ici une petite chaumière. Je le ferais moi-même, ou le diable m'emporte, si cela n'était en de meilleures mains. Cependant, après ce qu'elle nous a dit, je ne me soucierais pas d'y demeurer. Je ne ferais qu'y rêver de sorcières, d'esprits, de revenans.

Ils ne tardèrent pas à arriver au château de Woodbourne. La nouvelle de leur exploit les y avait déjà précédés, et toute la famille les attendait dans l'avenue pour les féliciter.

— Si vous me revoyez en vie, dit Bertram à Lucy qui était accourue la première vers lui, quoique les yeux de Julie l'eussent prévenue, c'est à ces deux bons amis que vous le devez.

Quand Lucy eut témoigné sa satisfaction et sa reconnaissance à Hazlewood par une révérence modeste, et mieux encore par la rougeur qui couvrit son visage, elle tendit avec amitié la main à Dinmont. Le bon fermier, dans l'enthousiasme de sa joie, ne se contenta pas de ce qui lui était accordé, et l'embrassa cordialement. Voulant en même temps excuser cette liberté : — Bien des pardons, mademoiselle, lui dit-il, je vous regardais

en vérité comme une de mes filles. Le capitaine est si bon! cela fait qu'on s'oublie.

Le vieux Pleydell s'avançant alors : — Si ce sont là les honoraires, dit-il...

— Doucement, M. Pleydell, doucement dit Julie; oubliez-vous que vous avez reçu les vôtres d'avance hier soir ?

— Cela peut être, répondit-il en riant; mais si je ne mérite pas double salaire de vous et de Lucy demain matin, en interrogeant Dirk Hatteraick, je veux que... Vous verrez, colonel, et vous, malicieuses, vous l'entendrez si vous ne le voyez pas.

— C'est-à-dire, si nous voulons l'entendre, M. Pleydell.

— N'y a-t-il pas deux contre un que vous le voudrez ? La curiosité ne vous apprend-elle pas l'usage de vos oreilles ?

— Je vous assure, M. Pleydell, que de vieux garçons malins comme vous mériteraient bien que nous leur apprissions l'usage de nos mains.

— Réservez-les pour la harpe, ma charmante amie; cela vaudra mieux pour tout le monde.

Tandis que miss Mannering et l'avocat babillaient ainsi, Mannering présentait à Bertram un homme qui lui était inconnu.

— Voici, mon cher monsieur, M. Mac-Morlan.

— Celui à qui ma sœur dut un asile, dit Bertram en l'embrassant, quand elle se trouva sans amis, sans parens.

Dominus s'avança à son tour, voulut sourire, et ne fit qu'une grimace, essaya de parler, et ne produisit qu'une espèce de sifflement qui effraya tout le monde;

enfin ne pouvant résister à son émotion, il se retira pour soulager son cœur aux dépens de ses yeux.

Nous n'essaierons pas de dépeindre le plaisir et le bonheur dont on jouit à Woodbourne pendant cette heureuse soirée.

CHAPITRE LVI.

« Tel qu'un singe, surpris au milieu du pillage,
» Montre, en grinçant les dents, son dépit et sa rage
» Tel rugit dans les fers l'infame scélérat,
» Quand il voit mettre au jour son obscur attentat. »

JEANNE BAILLIE. *Le comte Basile.*

Il y eut le lendemain matin un grand mouvement à Woodbourne, à cause de l'interrogatoire de Dirk Hatteraick, qui devait avoir lieu à Kippletringan.

M. Pleydell, qui était toujours sur la liste des juges de paix du comté, ayant procédé dans le temps à l'information qui avait eu lieu après la mort de Frank Kennedy, et dont l'expérience et les talens étaient généralement reconnus, reçut de Mac-Morlan, de sir Robert Hazlewood, et d'un autre juge de paix des environs, l'invitation de présider le tribunal, et de se charger de

l'interrogatoire. On engagea le colonel Mannering à assister à la séance, où il ne s'agissait que d'une instruction préparatoire au jugement. Le tribunal s'étant formé, Pleydell fit un résumé de l'ancienne information, et fit comparaître de nouveau ceux des témoins qui avaient été entendus alors et qui étaient encore vivans. Il interrogea ensuite le ministre et le chirurgien qui avaient assisté Meg Merrilies dans ses derniers momens; ils déclarèrent qu'elle avait positivement et distinctement affirmé plusieurs fois qu'elle avait été témoin de la mort de Kennedy, assassiné par Dirk Hatteraick et quelques hommes de son équipage; qu'elle ne s'était trouvée là qu'accidentellement; qu'elle pensait que l'ayant rencontré dans l'instant où, par suite des avis qu'il avait donnés, ils venaient de perdre leur vaisseau, la vengeance les avait portés à ce crime; qu'elle avait ajouté qu'un témoin de ce crime, Gabriel Faa son neveu, vivait encore, mais qu'il avait refusé d'y participer; qu'une autre personne en avait eu connaissance après qu'il avait été commis, et en avait profité: l'égyptienne n'en avait pas dit davantage. Ils n'oublièrent pas de faire mention de sa déclaration que c'était elle qui avait sauvé l'enfant; qu'on l'avait arraché de ses bras, et que les contrebandiers l'avaient emmené en Hollande. On eut soin de consigner le tout sur le procès-verbal.

On amena ensuite Dirk Hatteraick bien garotté, précaution qu'il devait à l'un des constables, qui l'avait reconnu pour l'homme qui s'était échappé peu de temps auparavant. On lui demanda son nom, point de réponse; sa profession, même silence; plusieurs autres questions lui furent faites, il resta toujours muet.

Pleydell essuya les verres de ses lunettes, et examina

avec attention la figure du prisonnier. — Voilà, dit-il tout bas au colonel, le coquin de plus mauvaise mine que j'aie encore vu; mais patience, je sais comment le travailler. Constable, faites entrer Soles, Soles le cordonnier. Soles, vous souvenez-vous d'avoir mesuré des pas dont la terre portait l'empreinte dans le bois de Warroch, en novembre 17..?

Soles se rappela parfaitement cette circonstance.

— Lisez ce papier. Est-ce bien là le résultat de votre travail? Le reconnaissez-vous?

Soles répondit affirmativement.

— Prenez les souliers qui sont sur cette table, mesurez-les, et voyez si leur mesure répond à quelqu'une des empreintes dont vous avez pris note.

Le cordonnier obéit, et fit réponse qu'ils étaient exactement semblables à l'empreinte la plus large.

— Nous prouverons, dit Pleydell à part à Mannering, que les souliers ont appartenu à Brown, lieutenant d'Hatteraick, le drôle que vous avez salué d'un coup de fusil bien ajusté à Woodbourne. On les a trouvés dans la petite tour ruinée de Derncleugh.

— Maintenant, Soles, mesurez avec soin le pied du prisonnier.

Mannering, qui ne perdait pas de vue Hatteraick, s'aperçut qu'il était saisi d'un tremblement involontaire.

— Maintenant, Soles, voyez si cette mesure convient à quelque autre empreinte.

Le cordonnier examina la note, et ayant mesuré une seconde fois le pied du prisonnier : — Il n'y a pas un cheveu de différence, dit-il, entre ce pied et cette autre empreinte aussi large, mais plus courte que la première.

Le génie d'Hatteraick l'abandonna en ce moment.

— Mille diables ! s'écria-t-il, comment pouvait-il y avoir des traces de pied sur la terre, quand elle était gelée aussi dure que la plus dure pierre ?

— Dans la soirée, capitaine Hatteraick, cela est vrai, mais non pas dans la matinée. Voudrez-vous me dire où vous étiez, et ce que vous faisiez le jour dont vous avez conservé un souvenir si précis ?

Hatteraick avait eu le temps de reconnaître son étourderie, et un silence obstiné fut toute sa réponse.

— Consignez son observation sur le procès-verbal, dit Pleydell à son clerc.

En ce moment, la porte de la salle s'ouvrit, et, au grand étonnement de tous ceux qui s'y trouvaient, on vit entrer M. Gilbert Glossin.

Ce respectable personnage avait appris par ses espions que les déclarations faites en mourant par Meg Merrilies ne l'inculpaient nullement, et qu'elle ne l'avait pas nommé. Cette circonstance n'était pas due aux ménagemens qu'elle aurait eus pour lui, mais au court intervalle qui avait séparé l'instant de sa blessure de celui de sa mort, et qui n'avait pas permis de l'interroger juridiquement. Il crut donc qu'il n'avait à craindre que les aveux que pourrait faire Hatteraick, et il résolut de faire face à l'orage, et de se réunir à ses confrères occupés à son interrogatoire. — Je trouverai moyen, pensait-il, de faire sentir à ce coquin que son intérêt et le mien exigent qu'il garde le silence ; d'ailleurs, je donnerai, en me présentant, une preuve d'innocence, de confiance en moi-même. Si je dois perdre le domaine, il faut que... Mais non, non. Espérons mieux.

Il fit en entrant un profond salut à sir Robert Hazlewood. Celui-ci, qui commençait à soupçonner que son plébéien voisin avait voulu se servir de lui, comme le singe de la patte du chat, lui fit une légère inclination de tête, prit du tabac, et tourna la vue d'un autre côté.

— Votre très-humble serviteur, M. Corsand.

— Je vous salue, M. Glossin, répondit sèchement M. Corsand, qui composait sa figure *regis ad exemplar*, c'est-à-dire d'après celle du baronnet.

— Mac-Morlan, mon digne ami, comment vous portez-vous ? Toujours occupé de vos devoirs ?

— Hum ! dit Mac-Morlan sans faire attention ni au salut ni au compliment.

— Colonel Mannering !

Une profonde salutation de Glossin n'obtint du colonel qu'un léger mouvement de tête.

— M. Pleydell, je n'aurais pas osé espérer que dans un moment de session vous pussiez venir nous aider, nous autres pauvres juges de campagne !

Pleydell prit une prise de tabac, et jeta sur lui un regard où se peignaient l'ironie et le sarcasme. — Je vais lui apprendre, disait-il en lui-même, la valeur de l'ancienne maxime, *ne accesseris in concilium antequàm voceris* (1).

— Mais, je vous interromps peut-être, messieurs. La séance est-elle commencée ?

— Bien loin que vous nous interrompiez, M. Glossin, dit Pleydell, je suis enchanté de vous voir ici, car

(1) Ne venez pas au conseil avant d'y être appelé. — Tr.

je suis convaincu qu'avant que nous nous séparions, votre présence pourra nous être nécessaire.

— Eh bien ! messieurs, dit Glossin en approchant une chaise de la table et s'emparant de quelques-uns des papiers qui la couvraient, — où en est-on ? qu'a-t-on fait ? où sont les déclarations ?

— Greffier, donnez-moi ces papiers, dit Pleydell. J'ai une manière de les arranger qui n'est qu'à moi. Dès que quelqu'un y touche, M. Glossin, je ne m'y reconnais plus. Prenez patience, nous ne tarderons pas à avoir besoin de vous.

Glossin, réduit ainsi à un état d'inaction, jeta un coup d'œil sur Hatteraick, mais ne put decouvrir sur son front soucieux que les traits de sa haine contre tout ce qui l'entourait.

— Messieurs, dit-il, pourquoi donc ce pauvre misérable est-il chargé de fers si pesans ? Il n'est encore ici que pour être interrogé. — C'était prévenir indirectement le prisonnier qu'il avait un ami.

— Ne savez-vous pas qu'il s'est déjà évadé une fois ? lui dit Mac-Morlan sèchement.

Cette réplique réduisit Glossin au silence.

On fit alors entrer Bertram, qui, au désespoir de Glossin, fut accueilli de la manière la plus amicale, même par sir Robert Hazlewood. Il fit le récit des souvenirs qu'il avait conservés de son enfance, avec cette candeur et cette naïveté qui est la meilleure preuve de la bonne foi.

— Messieurs, dit Glossin en se levant, il me semble que vous instruisez un procès civil plutôt qu'une affaire criminelle. Comme vous ne pouvez ignorer les suites qu'auraient pour moi les prétentions que ce jeune

homme annonce, je vous demande la permission de me retirer.

— Non pas, s'il vous plaît, mon cher monsieur, dit Pleydell ; nous avons grand besoin de vous. Mais qu'avez-vous à dire au sujet des prétentions de ce jeune homme? Je n'ai pas la moindre envie de vous empêcher d'y répondre, si vous le pouvez.

— M. Pleydell, je vais vous expliquer l'affaire en un mot. Ce jeune homme, que je crois un fils naturel de feu Godefroy Bertram, parcourt ce pays depuis quelques semaines sous différens noms, cabalant avec une vieille folle qui, m'a-t-on dit, vient d'être tuée dans une dispute ; vivant avec des Égyptiens et d'autres vagabonds ; excitant les vassaux contre leurs seigneurs ; et qui enfin, comme le sait fort bien sir Robert Hazlewood.....

— Sans vous interrompre, M. Glossin, dit Pleydell, je vous demande si vous savez qui est ce jeune homme.

— Je crois et je pense que ce prisonnier, dit-il en montrant Hatteraick, sait que c'est le fils naturel de feu Ellangowan et de Jeannette Lightoheel, qui épousa ensuite Hewit, charpentier de vaisseau, demeurant dans le comté d'Annan. Son nom est Godefroy Bertram Hewit, et c'est sous ce nom qu'il a été enrôlé dans l'équipage de *la royale Caroline*, yacth des douanes.

— Hé ! dit Pleydell, l'histoire ne manque pas de vraisemblance. Mais sans parler de la différence d'âge, de teint, de cheveux, etc. Jeune homme, avancez !

Un jeune marin s'approcha.

— Voilà le véritable Godefroy Bertram Hewit. Il est arrivé hier de Liverpool. Il est lieutenant d'un vaisseau

de la compagnie des Indes ; et, s'il n'est pas arrivé en ce monde par la meilleure porte, au moins vous voyez qu'il est en train d'y faire son chemin.

Quelques questions furent faites à ce jeune homme par les autres juges de paix. Pendant ce temps, Pleydell prit sur la table le porte-feuille d'Hatteraick. Le misérable fronça le sourcil à cette vue, et ce mouvement n'échappa point à l'œil pénétrant du magistrat. Il remit le porte-feuille sur la table, il prit quelques autres papiers, et, au même instant, l'intérêt que le prisonnier prenait à sa recherche parut refroidi. — Il faut, dit-il en lui-même, qu'il y ait quelque chose de particulier dans ce porte-feuille. Il le reprit, l'examina avec plus d'attention, et finit par y découvrir un secret. Étant parvenu à l'ouvrir, il en tira trois papiers sur lesquels il ne fit que jeter les yeux un instant. Alors, se tournant vers Glossin, il le pria de lui dire s'il avait été présent à la recherche que l'on avait faite de Kennedy et du jeune Henry, le jour du meurtre du premier et de la disparition du second.

— N...on, c'est-à-dire, oui, dit Glossin, pressé par le trouble de sa conscience.

— Et comment se fait-il donc qu'ayant des rapports si intimes avec le vieux Ellangowan, vous n'ayez pas comparu devant moi pour faire votre déclaration ?

— Le jour même où ce malheur arriva, une affaire importante me fit partir pour Londres.

—Greffier, mentionnez cette réponse. Et cette affaire, M. Glossin, était sans doute la négociation de ces trois traites tirées par vous sur MM. Van Beest et Van Bruggen, et acceptées pour eux par un sieur Dirk Hatteraick, le jour même de l'assassinat.

Glossin changea de visage, et chacun s'en aperçut.

— Ces pièces viennent à l'appui du compte qu'a rendu de votre conduite en cette occasion le nommé Gabriel Faa, que nous avons fait arrêter, et qui a été témoin de tout ce qui s'est passé entre vous et l'honnête homme dont les fers vous inspiraient tout à l'heure tant de compassion. Avez-vous quelque chose à répliquer ?

— M. Pleydell, dit Glossin qui avait retrouvé sa présence d'esprit, si vous étiez mon conseil, vous ne me donneriez pas l'avis de répondre sur-le-champ à une accusation faite par le dernier des misérables, et qu'il paraît disposé à soutenir par le parjure.

— Mon avis serait dicté par l'opinion où je serais que vous êtes innocent ou coupable. Mais, dans le cas où vous vous trouvez, je crois que vous prenez le parti le plus sage. Vous sentez sans doute que nous devons décerner un mandat d'arrêt contre vous.

— Et pourquoi, monsieur? Est-ce comme prévenu de meurtre ?

— Non, mais comme ayant pris part à un enlèvement d'enfant.

— C'est un délit qui admet la caution.

— Pardonnez-moi, ce crime est un *plagium*, et *plagium* c'est *félonie* (1).

— Vous vous trompez, M. Pleydell, je n'ai qu'à vous citer Torrence et Waldie. Vous devez vous rappeler que ces deux femmes avaient promis à des élèves en chirurgie de leur fournir un cadavre d'enfant. Voulant

(1) Le mot félonie s'applique à tout crime entraînant peine de mort, au-dessous du crime de haute trahison. — Éd.

faire honneur à leur engagement, et ne pas tromper l'attente des étudians, elles volèrent un enfant, le tuèrent, et leur livrèrent son corps pour trois shillings et demi (1). Elles furent condamnées à être pendues, mais à cause du meurtre, et non à cause du *plagium*. Vos lois civiles vous emportent un peu trop loin.

— Tout cela est fort bien, monsieur; mais, en attendant que tout cela s'éclaircisse devant le tribunal supérieur, vous irez visiter la prison du comté. Constables, emmenez M. Glossin et Hatteraick, et veillez à ce qu'ils ne puissent avoir aucune communication ensemble.

Quand ils furent partis, on fit comparaître l'Égyptien Gabriel, que Bertram reconnut sur-le-champ pour le chasseur de renards qu'il avait vu à Charlies-Hope. Il avoua qu'il avait déserté du sloop du capitaine Pritchard, et qu'il avait été rejoindre les contrebandiers avant l'action. Il déclara que Dirk Hatteraick avait mis lui-même le feu à son lougre, et à la faveur de la fumée s'était sauvé dans ses barques avec son équipage et presque toute sa cargaison; qu'ils se réfugièrent dans la caverne du promontoire de Warroch, où ils se proposaient de rester jusqu'à la nuit; qu'Hatteraick, Van Beest Brown, son lieutenant, et trois autres dont il faisait partie, en sortirent pour voir quelques-uns de leurs affidés dans le voisinage; qu'ils avaient rencontré Kennedy par hasard; que Brown et Hattëraick, sachant qu'il était la cause de leur désastre, avaient résolu de le tuer, et l'avaient assassiné; que chacun d'eux avait alors regagné la caverne par différentes routes; que là Hat-

(1) 4 liv. 4 sous.

teraick leur racontait qu'après avoir précipité Kennedy du haut de la montagne, voyant qu'il respirait encore, il était parvenu, à l'aide de Brown, à détacher et à faire rouler sur lui un gros fragment de rocher; que tout à coup Glossin avait paru au milieu d'eux; qu'Hatteraick avait acheté sa discrétion au prix de la moitié des marchandises qu'il avait sauvées, et pour lesquelles il lui avait fourni trois traites sur la maison Van Beest et Van Bruggen, et à la charge d'emmener en Hollande le petit Henry, de manière qu'on n'en entendît jamais parler en Écosse; qu'il avait toujours suivi des yeux Bertram jusqu'à son arrivée aux Indes; que là il l'avait perdu de vue, et ne l'avait reconnu qu'à Charlies-Hope; qu'il avait informé de son retour sa tante Meg Merrilies et Hatteraick, qu'il savait alors sur la côte; que l'Égyptienne l'avait beaucoup grondé de ce qu'il avait donné cet avis au capitaine contrebandier; qu'elle lui avait déclaré qu'elle ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour rétablir le jeune Ellangowan dans ses droits, quand même il faudrait pour cela agir contre Dirk Hatteraick; que plusieurs Égyptiens l'avaient aidée comme lui dans tout ce qu'elle avait fait à cet égard, parce qu'ils étaient persuadés qu'elle n'agissait que par inspiration, et qu'ils obéissaient à ses ordres sans examen ni réflexion, le respect qu'ils avaient pour elle ne leur permettant que de les exécuter; que, par suite de ses desseins, elle avait remis à Bertram le trésor de la caste, dont elle avait la garde; que plusieurs Égyptiens étaient mêlés dans la foule, le jour de l'attaque de la douane de Portanferry, afin de sauver Bertram, ce qu'il avait fait lui-même; enfin que sa tante lui avait toujours dit qu'Henry Bertram devait avoir autour du cou quelque chose qui

constaterait sa naissance ; que c'était un talisman qu'avait fait pour lui un savant d'Oxford, et qu'elle avait persuadé aux contrebandiers que, si on le lui retirait, cela leur porterait malheur.

Ici Bertram tira de sa poitrine un petit sac de velours qu'il avait porté depuis son enfance, et dont les contrebandiers lui avaient effectivement recommandé d'avoir grand soin. Il ajouta qu'il l'avait conservé dans l'espérance qu'il pourrait servir un jour à faire connaître sa naissance.

On l'ouvrit à l'instant même, et sous une double enveloppe de parchemin, on trouva un thème de nativité que le colonel reconnut aussitôt pour son ouvrage. Il avoua que la première fois qu'il avait paru en Écosse il s'était amusé à y jouer le rôle d'astrologue, et fournit par-là une nouvelle preuve de l'identité du jeune Bertram.

— Maintenant, dit Pleydell à son clerc, dressez les mandats d'arrêt pour faire conduire en prison Glossin et Hatteraick jusqu'à ce que leur procès soit instruit. J'en suis fâché pour Glossin.

— Eh mon Dieu ! dit Mannering, c'est celui des deux qui mérite le moins de compassion ! Si l'autre est un scélérat, au moins il a du courage, de la résolution !

— Cela est juste, colonel ; il est tout naturel que vous vous intéressiez au brigand, et moi au fripon. C'est l'effet du métier. Mais, je vous le dis, Glossin aurait été un joli avocat, s'il n'avait pas pris du goût pour le mauvais côté de la profession.

— La médisance dirait qu'il n'en serait pas plus mauvais avocat pour cela.

— La médisance mentirait, comme cela arrive souvent. Les lois sont comme le laudanum : il est plus aisé de l'employer à tort et à travers comme un charlatan, que d'en faire un usage prudent comme un bon médecin.

CHAPITRE LVII.

« Incapable de vivre ou de mourir ! — ô cœur de pierre !
» Allons, qu'on le conduise à l'échafaud. »

SHAKSPEARE. *Mesure pour Mesure.*

La prison du comté était un de ces vieux donjons qui subsistaient encore, à la honte de l'Écosse, il y a peu d'années. Lorsque les prisonniers et leurs gardes y furent arrivés, Hatteraick, dont on connaissait la force et la violence, fut placé dans un cachot que l'on appelait la salle des condamnés. C'était une assez grande chambre, tout au haut de la prison. Elle était traversée dans toute sa longueur par une barre de fer de la grosseur du bras d'un homme au-dessus du coude, placée à la hauteur d'environ six pouces du plancher, et solidement scellée dans le mur aux deux bouts. On passa les jambes d'Hatteraick dans deux anneaux de fer qu'on riva sur lui, et

auxquels tenait une chaîne d'environ quatre pieds, dont l'autre bout était attaché à un autre anneau de même métal, dans lequel passait la barre dont nous venons de parler. Ainsi un prisonnier pouvait se promener d'un bout à l'autre de la chambre, sans s'éloigner de la barre à une plus grande distance que ne le permettait la chaîne. Le geôlier, après s'être assuré de lui de cette manière, retira les fers qu'il avait aux mains, et le laissa, à cela près, en toute liberté.

Glossin, qui arriva bientôt après lui, fut traité avec plus de ménagement. En considération de son rang dans le monde, on ne lui fit pas l'affront de le mettre aux fers; et on le plaça dans une prison plus décente, sous l'inspection de Mac-Guffog, qui, depuis l'accident arrivé à Portanferry, dont la prison avait été en partie consumée par l'incendie de la douane, avait obtenu dans cette maison d'arrêt une place inférieure de porte-clef.

Glossin, abandonné à lui-même dans cette solitude, eut le loisir de calculer toutes les chances qui existaient pour et contre lui. Il ne put se résoudre à regarder encore la partie comme désespérée. — Le domaine est perdu, disait-il, cela va de droit. Pleydell et Mac-Morlan ne feront aucun cas de tout ce que je pourrai dire. Ma réputation! c'est une bagatelle. Que je conserve la vie et la liberté, je saurai gagner encore de l'argent, et m'en faire une autre. Voyons! Bertram était un enfant quand on l'a enlevé, son témoignage est donc insuffisant. Gabriel est un déserteur, un Égyptien, un homme réprouvé par les lois. Meg Merrilies, la coquine est morte. Mais ces maudites traites! Hatteraick les avait prises sans doute pour me menacer, m'effrayer, m'extorquer

de l'argent! Il faut tâcher de voir ce coquin, l'engager à être ferme, chercher à donner quelque autre couleur à cette affaire.

Méditant alors de nouvelles ruses pour couvrir ses anciennes fourberies, il passa son temps à arranger et à combiner des projets, jusqu'à l'heure de son souper, qui lui fut apporté par Mac-Guffog. Il chercha à le cajoler, lui fit boire un verre d'eau-de-vie, et finit par le prier de lui procurer les moyens de voir Dirk Hatteraick.

— Impossible! tout-à-fait impossible! cela est contraire aux ordres exprès de Mac-Morlan; et le capitaine (c'est ainsi que l'on appelle en Écosse le geôlier en chef) ne me le pardonnerait jamais.

— Et comment le saurait-il? dit Glossin en lui mettant deux guinées dans la main.

Le porte-clef pesa l'or, le regarda, le mit dans sa poche. — Ah! M. Glossin, vous connaissez les usages du pays! Hé bien, à l'heure de fermer les portes, je reviendrai, et je vous conduirai dans sa prison. Mais il faudra que vous y restiez toute la nuit; car il faut que je remette les clefs au capitaine, qui ne me les rendra que demain matin. Demain je ferai ma visite une demi-heure plus tôt qu'à l'ordinaire, j'irai vous reprendre, et vous serez niché dans votre chambre avant que le capitaine fasse sa ronde.

Ils se séparèrent ainsi, et quand l'horloge eut sonné dix heures, Mac-Guffog arriva avec une petite lanterne sourde.

— Otez vos souliers, dit-il tout bas à Glossin, et suivez-moi. Glossin obéit en silence. Quand il fut sorti de la chambre, Mac-Guffog, voulant paraître remplir son

devoir comme de coutume, cria assez haut : — Bonsoir, monsieur, bonne nuit ! et affecta de fermer la porte et les verrous avec beaucoup de bruit. Il lui fit monter un escalier raide et étroit, au haut duquel était la porte de la salle des condamnés. Il l'ouvrit, remit à Glossin la lanterne, lui fit signe d'entrer, ferma la porte avec le même bruit, et s'en alla.

La chambre dans laquelle se trouvait Glossin était fort grande, et pendant quelques instans la faible lumière qu'il avait fut insuffisante pour qu'il pût distinguer les objets. Enfin ses yeux s'habituant peu à peu à l'obscurité, il aperçut de la paille étendue sur un mauvais lit au-delà de la barre de fer qui traversait la pièce. Il vit un homme étendu sur ce lit, passa par-dessus la barre, et s'approcha de lui.

— Dirk Hatteraick !

— Tonnerre et tempête ! dit le prisonnier en se soulevant à demi et en secouant ses fers, mon songe est donc vrai ! Allez-vous-en, et laissez-moi en repos. C'est ce que vous avez de mieux à faire.

— Quoi, mon bon ami ! faut-il que la crainte de garder la prison quelques semaines vous abatte ainsi ?

— Garder la prison ! Et pourquoi en sortirai-je ? mille diables ! pour être pendu ! Laissez-moi. Faites vos affaires vous-même, et détournez de moi la lumière de votre lanterne.

— Allons, mon cher Dirk, ne vous effrayez pas. Je viens vous communiquer un plan superbe.

— Allez au fond de l'enfer, vous et vos plans ! Ce sont vos plans qui m'ont fait perdre mon vaisseau, ma cargaison, mon équipage, et qui vont me coûter la vie. Je rêvais en ce moment que Meg Merrilies vous traînait

ici par les cheveux, qu'elle me donnait le grand couteau qu'elle portait toujours pendu à son côté ; et savez-vous ce qu'elle me disait? Tonnerre et tempête! soyez prudent, ne me tentez pas!

— Hatteraick, mon cher ami, levez-vous, et écoutez-moi.

— Non! C'est vous qui avez causé tout le mal. C'est vous qui n'avez pas voulu que Meg gardât l'enfant. Elle l'aurait rendu quand il aurait eu oublié ce qu'il avait vu, et rien de ce qui s'est passé ne serait arrivé.

— Mais, mon cher Hatteraick, vous déraisonnez : rappelez vos esprits.

— Je déraisonne, mille diables! nierez-vous que cette maudite attaque de Portanferry, qui m'a coûté mon vaisseau et son équipage, ne soit une de vos inventions, et pour votre intérêt?

— Mais, mon cher ami, vos marchandises....

— Au diable les marchandises! j'en aurais eu d'autres. Mais, mille diables! perdre mon vaisseau, mes braves camarades, ma propre vie, pour un lâche coquin qui ne sait faire le mal que par les mains des autres! mille tonnerres, ne me parlez plus! je suis dangereux pour vous.

— Mais, Dirk, mais, Hatteraick, écoutez seulement quelques mots.

— Non, de par l'enfer! non!

— Une seule phrase!

— Non! non! mille malédictions! non!

— Eh bien, va-t'en au diable, chien d'obstiné, brute hollandaise, dit Glossin hors de lui en le poussant avec le pied.

— Mille millions de diables! dit Hatteraick en se le-

vant et le saisissant au collet; tu le veux donc? eh bien! tu l'auras.

Glossin résista, lutta un instant, mais Hatteraick était pour lui un adversaire trop redoutable, et d'ailleurs la précipitation et la fureur de son attaque ne lui avaient laissé aucun moyen de défense; il fut renversé par Hatteraick, et le derrière de son cou porta avec violence, dans sa chute, sur la barre de fer dont nous avons parlé. Enfin la lutte ne se termina que par la mort de Glossin.

La chambre qui était sous la salle des condamnés était celle de Glossin, et par conséquent se trouvait vide. Les prisonniers qui occupaient l'étage plus bas entendirent le bruit produit par sa chute, et quelques gémissemens. Mais les plaintes et les gémissemens étaient une chose trop familière dans ce séjour d'horreur pour exciter la curiosité ou l'intérêt.

Le lendemain matin Mac-Guffog, fidèle à sa promesse, vint avant le jour. — M. Glossin! dit-il à demi-voix.

— Appelle-le plus haut! dit Hatteraick.

— M. Glossin! pour l'amour de Dieu, venez bien vite.

— Il ne sortira pas sans aide, dit Hatteraick.

— Mac-Guffog! cria le capitaine, qu'avez-vous donc à bavarder là-haut?

— Venez donc, pour l'amour de Dieu! répéta le porte-clef à voix basse.

En ce moment le geôlier parut avec de la lumière. Il fut saisi d'horreur et d'étonnement en voyant le corps de Glossin étendu par terre dans une position qui ne laissait aucun doute sur sa mort.

Hatteraick était tranquillement couché sur sa paille, à deux pieds de sa victime.

En relevant le cadavre de Glossin, on vit qu'il était mort depuis quelques heures, et il portait les marques évidentes d'une mort violente. Sa première chute avait offensé les vertèbres cervicales. Il avait autour de la gorge des signes distincts de strangulation qui expliquaient la couleur noire de son visage. Sa tête était tournée sur son épaule gauche, comme si on lui avait tordu le cou avec force. Il semblait donc que son antagoniste acharné l'avait saisi au gosier, et ne l'avait pas lâché tant qu'il lui avait senti un souffle de vie. La lanterne brisée en morceaux était auprès du cadavre.

Mac-Morlan se trouvait dans la ville : on le fit avertir, et il arriva sur-le-champ.

— Qui a amené Glossin ici? dit-il à Hatteraick.

— Le diable.

— Et pourquoi l'avez-vous tué?

— Pour l'envoyer au diable avant moi.

— Misérable! vous avez donc couronné par le meurtre de votre complice une vie remplie de crimes, sans le mélange d'une seule vertu!

— D'une seule vertu! mille tonnerres! J'ai toujours été fidèle à mes armateurs; je leur ai toujours rendu un compte exact jusqu'au dernier shilling. Et à propos de compte, faites-moi donner ce qu'il faut pour écrire, pour que je les informe de ce qui vient de se passer. Qu'on me laisse tranquille une couple d'heures, et qu'on me débarrasse de cette charogne, tonnerres!

Mac-Morlan, après avoir rédigé le procès-verbal de ce nouvel événement, se retira, et donna ordre qu'on fournît au misérable ce qu'il demandait.

A l'heure du dîner, lorsqu'on ouvrit sa porte, on trouva que le scélérat avait anticipé sur les droits de la justice. Il avait détaché une des sangles du lit, l'avait ajustée à un gros os, reste de son dîner de la veille, et était parvenu à l'enfoncer solidement dans une crevasse du mur, aussi haut qu'il l'avait pu en montant sur la barre de fer. Alors, s'étant passé un nœud coulant autour du cou, il avait eu la force de se laisser tomber comme s'il avait voulu s'agenouiller, et de garder cette posture tant qu'il avait conservé la connaissance.

On trouva la lettre qu'il avait écrite à ses armateurs. Elle ne roulait que sur les affaires de leur commerce. Mais comme en leur rapportant les derniers événemens il parlait plusieurs fois du jeune Ellangowan, elle fut encore une preuve qui confirma les déclarations de Meg Merrilies et de Gabriel.

Pour n'avoir plus à nous occuper de ces misérables, j'ajouterai que Mac-Guffog perdit sa place, quoiqu'il assurât et qu'il offrît d'affirmer par serment qu'il avait enfermé la veille Glossin dans sa chambre. Cependant sa version trouva des partisans, et les amateurs du merveilleux furent convaincus, avec le digne chantre M. Skriegh, que l'ennemi du genre humain avait lui-même réuni ces deux scélérats, afin que leur vie, souillée par tous les crimes, se terminât par le meurtre et le suicide.

CHAPITRE LVIII.

« Pour résumer. . . . . pour en finir. . . . . »

SWIFT.

GLOSSIN étant mort sans héritiers, et sans avoir payé le prix des biens d'Ellangowan, ce domaine retombait entre les mains des créanciers de Godefroy Bertram; et son fils, en faisant valoir ses droits à la substitution établie par son aïeul, pouvait facilement en écarter la plus grande partie. Il confia le soin de ses affaires à MM. Pleydell et Mac-Morlan, en se bornant à leur dire que, dût-il retourner aux Grandes-Indes, il voulait que tout ce qui était légitimement dû par son père fût payé jusqu'au dernier sou.

Mannering était présent quand il leur déclara ses intentions à cet égard. Il lui serra la main, et à compter de ce moment la plus parfaite intelligence régna entre eux.

En cet état de choses, les créanciers n'hésitèrent pas à reconnaître les droits du jeune Bertram, et lui firent l'abandon du domaine d'Ellangowan. On procéda à l'examen des titres de créance, dont la majeure partie était passée dans les mains de Glossin; et l'on trouva dans ses comptes tant de fraudes et de friponneries que la masse des dettes en fut considérablement diminuée. L'argent comptant trouvé lors du décès de mistress Margaret Bertram, le prix qu'avait produit son mobilier, et un peu d'aide de la part du colonel, suffirent pour tout acquitter.

Bertram ne tarda pas à aller prendre possession du château d'Ellangowan. Son installation s'y fit aux acclamations de tous les anciens vassaux de sa famille, qui s'étaient réunis comme pour un jour de fête. Mannering avait tant d'empressement de faire commencer divers travaux dont il était convenu avec Bertram, qu'il alla sur-le-champ s'y établir avec sa famille, quoiqu'il ne pût y être logé aussi commodément qu'à Woodbourne.

La joie avait presque troublé le cerveau du bon Dominus. En arrivant à Ellangowan, il monta les escaliers quatre à quatre pour arriver plus vite à une petite chambre située sous les tuiles, qui était autrefois son appartement, et que le logement beaucoup plus beau qu'il occupait à Woodbourne n'avait jamais pu lui faire oublier. Mais là une triste réflexion frappa tout à coup son esprit. Les livres! trois chambres du château d'Ellangowan n'auraient pas suffi pour les contenir, et pas une ne restait vacante.

Cette pensée ôtait quelque chose au plaisir qu'il avait de se revoir dans les lieux qu'il avait habités si longtemps; mais au même instant Mannering le fit appeler.

Il s'agissait de l'aider à calculer les proportions des différens appartemens dont il voulait composer une grande et magnifique maison qu'il avait dessein de faire construire à côté du nouveau château, dans un style qui répondît à la magnificence des ruines qui étaient dans son voisinage. Chaque pièce était indiquée sur le plan par le nom de l'usage auquel elle était destinée, et les yeux de Dominus étant tombés sur une des plus vastes, il y lut avec transport : Bibliothèque. Tout à côté était une chambre assez spacieuse et bien proportionnée, et on y lisait : Appartement de M. Sampson. — Prodigieux ! prodigieux ! prodigieux ! s'écria-t-il avec enthousiasme.

M. Pleydell était retourné à Édimbourg ; mais il revint pendant les vacances de Noël, comme il l'avait promis. En arrivant à Ellangowan, il n'y trouva que le colonel, entouré de ses plans qui l'occupaient et l'amusaient beaucoup.

— Ah ! ah ! dit l'avocat, vous êtes seul ? Et où sont ces dames ? où est la charmante Julie ?

— Elle se promène avec Lucy, Charles Hazlewood, Bertram et le capitaine Delaserre, un de ses amis, qui est ici depuis peu de jours. Ils sont allés à Derncleugh pour y tracer le plan d'une chaumière où Bertram compte établir Gabriel, qui paraît vouloir devenir tout-à-fait honnête homme. Eh bien ! avez-vous terminé toutes les affaires de Bertram à votre tribunal ?

— En un tour de main. Les vacances approchaient. Il n'y avait pas de temps à perdre. Je l'ai fait reconnaître héritier d'Ellangowan devant la cour des massiers.

— La cour des massiers ! Qu'est-ce que cela ?

— C'est une espèce de saturnales judiciaires. Il faut

que vous sachiez qu'une des conditions requises pour être massier ou officier subalterne dans notre cour supérieure, est d'être ignare et non lettré.

— Fort bien !

— Et, à l'approche des vacances, l'usage de ce tribunal est de constituer pour un jour ces gens ignares en cour supérieure, et de soumettre à leur décision quelqu'une des affaires les plus difficiles, les plus épineuses, notamment des questions d'état, comme celle relative à notre ami Bertram.

— Que diable ! mais cela n'a pas le sens commun.

— Oh ! on trouve dans la pratique un remède contre l'absurdité de cette théorie. Quelques juges servent d'assesseurs à leurs subalternes, et font le rôle de souffleurs. Ce sont en général les affaires les mieux jugées. Vous savez que Cujas a dit : *Multa sunt in moribus dissentanea, multa sine ratione* (1). Au surplus, cette cour a fait notre affaire, et nous avons bu ensuite chez Walker une jolie provision de vin de Champagne. Mac-Morlan fera la grimace quand il verra le mémoire.

— Ne vous inquiétez pas, nous ferons face au choc, et nous donnerons en réjouissance un régal à tout le pays chez mon amie mistress Mac-Candlish.

— Et vous prendrez Jack Jabos pour intendant de vos écuries ?

— Cela pourrait bien être.

— Et qu'est devenu Dandy, le seigneur redoutable de Charlies-Hope ?

— Il est retourné dans ses montagnes ; mais il a pro-

(1) Il y a dans les coutumes beaucoup de choses contradictoires, et beaucoup sans raison. — Tr.

mis à Julie de faire une descente ici au commencement de l'été avec la bonne femme, pour employer son style, et je ne sais combien d'enfans.

— Les petits coquins! Il faudra que je joue avec eux au colin-maillard et à la cligne-musette! Mais qu'est-ce que tous ces plans? Tour au centre, semblable à la tour de l'aigle de Caernarvon, corps de logis, ailes........ Diable! avez-vous envie que cette maison prenne sur son dos le domaine d'Ellangowan, et s'envole avec lui!

— Nous aurons soin de lester le domaine de quelques sacs de roupies des Indes, pour l'empêcher de s'envoler.

— Ah! c'est de là que vient le vent? Alors je vois que le fripon de Bertram m'enlève ma maîtresse, la charmante Julie?

— Vous devinez très-bien.

— Il faut toujours que ces heureux coquins, ces jeunes gens l'emportent sur nous, qui sommes de la vieille école! Au moins je ne perds pas tout espoir, Julie s'intéressera en ma faveur auprès de Lucy.

— A vous dire vrai, je crains qu'on ne vous tourne encore en flanc de ce côté-là.

— Vraiment!

— Un certain sir Robert Hazlewood est venu faire une visite à Bertram, croyant, pensant et imaginant......

— Ah! par pitié, faites-moi grace des triples mots du baronnet.

— Et bien! mon cher monsieur, il a calculé que le domaine de Singleside sépare deux fermes qui lui appartiennent, qu'il est éloigné de cinq à six milles de celui d'Ellangowan, et que, pour la convenance mutuelle des deux propriétaires, on pourrait se décider à

une vente, un échange, ou quelque autre arrangement.

— Eh bien! et Bertram?

— Bertram lui répondit qu'il regardait l'ancien testament de mistress Margaret comme valable, ce qui serait la manière la plus simple d'arranger ses affaires de famille, et que par conséquent le domaine de Singleside était la propriété de sa sœur.

— Le coquin! il gagnera mon cœur, comme il a gagné celui de ma maîtresse! Et puis?

— Et puis, sir Robert s'est retiré avec mille complimens; mais peu de jours après il est venu faire une attaque de vive force. Il est arrivé dans une voiture à six chevaux, habit d'écarlate brodé, perruque bien poudrée, dans la plus grande tenue, comme l'on dit.

— Ah! ah! Et qu'a-t-il dit?

— Il a parlé, avec ses formes ordinaires d'éloquence, de l'attachement que Charles Hazlewood avait conçu pour miss Bertram.

— J'entends, il a respecté le petit Cupidon, quand il l'a vu perché sur la colline de Singleside. Et la pauvre Lucy va-t-elle demeurer avec le vieux fou et sa femme non moins folle, car c'est le baronnet lui-même en jupons?

— Non: nous avons paré à cela. On va réparer le vieux château de Singleside: le jeune couple l'habitera; et, à la prière du baronnet, on l'appellera dorénavant le mont Hazlewood.

— Et vous, restez-vous à Woodbourne?

— Jusqu'à ce que ces plans soient exécutés. Voyez, je suis avec mes enfans, et cependant je puis être chez moi, s'il me prend par-ci par-là un accès de misantropie.

— Fort bien ! et comme vous n'êtes qu'à deux pas du vieux château, vous pourrez à votre aise monter à la tour de Donagild, pour y contempler les corps célestes.

— Non, mon cher avocat, c'est ici que finit L'ASTROLOGUE.

FIN DE GUY MANNERING.

